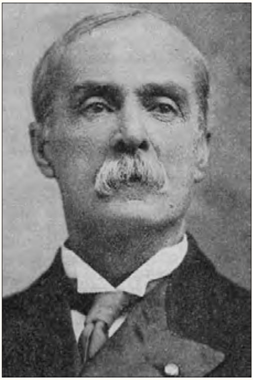
William Chapman

LES ASPIRATIONS

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ozias Leduc (1864-1955), *Paysage en bordure d'un cours d'eau* (1899),
Musée des beaux-arts de Montréal.



William Chapman (1850-1917)

À mes deux mères

Avant de terminer, mère, un dernier volume,
Je suis venu, d'un pas ému, te l'apporter.
Mère, au bord de ta fosse, où l'oiseau vient chanter,
Sens-tu mon pied fouler le sol que mai parfume ?...

Mère, dans ton cercueil, reconnais-tu ma voix ?...
Avant d'ouvrir mon livre au grand souffle des cimes,
Je suis venu t'offrir l'hommage de ces rimes,
Certain que tu m'entends, certain que tu me vois.

Mère, écarte un moment le suaire qui cache
Ton front dont les rayons éclairaient mon chemin,
Ouvre tes yeux et prends ces feuillets dans ta main :
La pudeur et la foi n'y verront pas de tache.

Lis ces vers ou mon âme a versé tout son feu,
Et sur qui sans danger s'abaisse l'œil des vierges.
Quelques-uns sont éclos à la lueur des cierges,
Presque tous sous l'éclat du grand firmament bleu.

J'ai fait dans la retraite un livre austère et chaste ;
J'ai chanté pour le Christ et pour la vérité.
J'ai mis dans mes accents toute la probité
Qu'épancha dans le mien ton cœur enthousiaste.

J'ai chanté pour l'art saint et pour les saints autels,
Malgré la surdité coupable de l'époque.
J'ai chanté le passé que notre histoire évoque,
J'ai chanté des aïeux les labeurs immortels.

J'ai vanté les splendeurs de la rive natale,
Que ton âme d'artiste aimait avec fierté ;
J'ai dit de ses forêts la sombre majesté,
Et de ses ciels d'hiver la froideur idéale.

J'ai loué les vaincus non moins que les vainqueurs ;
J'ai fait parfois pleurer, bien rarement sourire ;
Pour aider les souffrants, souvent avec ma lyre
Je suis allé frapper à la porte des cœurs.

Dans mon livre j'ai mis ce qui pouvait te plaire ;
Baise-le maintenant ! Oui, daigne le bénir,
Pour qu'il vive à jamais, et dise à l'avenir
Que ton fils t'adorait, ô ma mère ! ô ma mère !

II

Et toi, mère patrie, entends-tu mes accents
À travers l'Océan que le printemps caresse ?...
J'irai bientôt fouler ta rive enchanteresse,
Boire aux flots de ton art aux jets éblouissants.

France que je chéris, dont le nom seul m'enivre,
M'entends-tu te parler, malgré l'éloignement ?...
Sans cesse fasciné par ton rayonnement,
Je franchirai la mer pour te porter mon livre.

J'ai voulu dans mes chants célébrer ta fierté,
Exalter les combats qui t'ont faite immortelle,
Les saints devoirs remplis par ta force ou ton zèle
À la gloire du Christ et de l'humanité.

Je n'ai pas le luth d'or de tes bardes, ô France,
Je n'ai pas leur parler si sonore et si doux ;
Je suis un peu sauvage, et te prie à genoux
De jeter sur mon livre un regard d'indulgence.

J'ai chanté comme chante, à l'ombre du saint lieu,
Le lévite naïf à la voix indécise,
Comme chante le flot, comme chante la brise,
Comme chante l'oiseau des bois tourné vers Dieu.

L'or de ma poésie est encor dans la gangue ;
Je n'ai pu ciseler le métal vierge et pur.
Je ne réclame aussi, moi, le poète obscur,
Que le mérite seul d'avoir appris ta langue.

Mais, en t'ouvrant bientôt mon livre, je saurai
Te bien prouver qu'aux champs lointains du nouveau monde
Ta race a conservé ta sève si féconde,
Et ton souvenir reste un souvenir sacré ;

Que, malgré la conquête et malgré l'arbitraire,
Nous n'avons, Canadiens, désespéré jamais,
Qu'aux bords du Saint-Laurent, sous l'étendard anglais,
Tes fils t'aiment toujours, ô ma mère ! ô ma mère !

La statue de la Liberté éclairant le monde

À Bartholdi

Le bronze colossal domine l'Océan,
Où New-York, plein d'orgueil, mire son front géant,
Où la vaste cité, nouvelle Babylone,
Projette l'aveuglant éclat qui la couronne.

Il nargue les assauts formidables des vents
Et se rit des crachats que les grands flots mouvants
Lui lancent dans leurs jours de délire et de rage.

Le colosse n'a pas un frisson sous l'orage,
Et la foudre s'émousse en frappant cet airain
Ou l'art français a mis son cachet souverain.

Autour de la statue altière et solennelle,
Qui regarde la mer comme une sentinelle
Et sert durant la nuit de phare aux nautoniers,
Des vaisseaux de haut bord balancent leurs huniers,
De rudes matelots, de hardis capitaines,
Des voyageurs partant pour des terres lointaines,
Des étrangers venus de tous les horizons,
De lourds fardiers portant de riches cargaisons,
Se croisent tout le jour, reflétés par une onde
Où le vent fait flotter tous les drapeaux du monde.

Dans l'immobilité superbe de l'airain,
La statue, au regard toujours calme et serein,
Semble prêter l'oreille à la clameur immense
Qui s'élève sans fin de la ville en démence,
Semble écouter le chant dolent des matelots
Sur les vaisseaux voisins balancés par les flots,
Et, bien que nul jamais n'ait vu frémir sa bouche,
Qui garde une roideur froide autant que farouche,
Elle parle, elle parle avec solennité,
Et voici ce qu'un soir elle m'a raconté :
– Depuis quinze cents ans le Christ sur le Calvaire
Avait donné son sang pour racheter la terre,
Et du globe pourtant une seule moitié
Savait le nom si doux du Dieu crucifié.

Quinze siècles durant sa parole féconde

Avait incessamment vibré pour l'ancien monde,
Si souvent submergé par des fleuves de sang,
Et son écho suave allait s'affaiblissant
À travers les brouillards du sophisme et du doute.

Bien des peuples semblaient avoir perdu leur route,
Qu'éclairaient les seuls feux sinistres des bûchers.
Les cœurs partout prenaient l'âpreté des rochers,
Et le siècle était prêt, entre mille ruines,
À recevoir le grain funeste des doctrines
Dont la Réforme allait ensemencer les cœurs ;
Et l'Europe, où grondaient tant de sourdes
rancœurs, Où survivait toujours l'antique servitude,
Se mourait de débauche et de décrépitude.

Lasse, désespérée et jamais en repos,
Sans guides, sans compas, sans jalons, sans drapeaux,
N'osant plus élever ses yeux vers quelque cime,
La caravane humaine allait vers un abîme.
Où les fils de Japhet avaient déjà sombré,
Quand un jour un marin, un Génois inspiré,
L'arrêta tout à coup d'un geste prophétique.

Colomb du doigt venait de montrer l'Amérique,
Venait de s'écrier, debout au bord des flots
Qui reflètent les toits modestes de Palos :
– Je veux trouver un sol libre de tout servage,
Je veux aller planter la croix sur un rivage
Où, dans l'indépendance et dans la liberté,
Rajeunira bientôt la vieille humanité.

Rêve prodigieux ! Sublime découverte !
Chanaan reparut, Golconde fut rouverte,
Et nul bord enchanté sous l'œil de l'Éternel
Ne brilla d'un éclat plus frais, plus solennel,
Qu'aux regards de Colomb le nouvel hémisphère.

L’Éden fut reconquis dans sa splendeur première.

Oui, l’Amérique aux yeux du héros étonné
Avait la majesté du monde nouveau-né.

Tout était vierge encor sur ses plages fécondes,
Les sables, les rochers, les forêts et les ondes ;
Ses grands fleuves roulaient des trésors dans leurs eaux ;
Ses bois étaient peuplés de merveilleux oiseaux ;
Des nuages d’encens enveloppaient ses mornes ;
Les lacs qui sommeillaient dans ses déserts sans bornes
Semblaient dans leur grandeur et leur rayonnement
D’énormes pans d’azur tombés du firmament
Dans la sérénité de plaines idéales ;
Et dans son ciel si pur les aubes boréales,
Mouvants soleils d’hiver agités en tous sens,
Changeaient souvent ses nuits en jours resplendissants.

Attirés par l’éclat de l’œuvre si féconde
Qui venait de doubler l’envergure du monde,
Émus de ce succès immense et sans égal,
Les fils de l’Ibérie et ceux du Portugal,
Les enfants de la France et ceux de l’Angleterre
Vinrent se partager presque aussitôt la terre
Que sous le calme azur du ciel occidental
Avait su révéler l’immortel Amiral.

Rêvant de vivre en paix dans le vaste domaine
Dont un marin avait doté la race humaine,
Des opprimés, des serfs, de fiers aventuriers,
De rudes laboureurs, de mâles ouvriers,
Accoururent en foule y déployer leur tente.

Hélas ! ces bords allaient décevoir leur attente,
Et, pour fouiller le sol du nouveau continent,
Pour semer dans la nuit l’avenir rayonnant,

Pour faire du désert une douce patrie,
Ils curent à lutter contre la barbarie;
Et nul ne fut plus grand que ces obscurs héros,
Qui, sans pain, sans souliers, sans trêve et sans repos,
Refoulaient les Indiens dans leurs affreux repaires.

Ils surent triompher, et des jours plus prospères
Brillèrent sur leurs prés fécondés de leur sang.
Mais le fauve Sioux, l'Iroquois rugissant,
Le féroce Algonquin, sous leur rude enveloppe,
N'étaient pas plus cruels que les rois de l'Europe;
Et tous les malheureux, tous les pauvres vassaux,
Qu'on avait vus jadis, sur de frêles vaisseaux,
Franchir l'immensité de l'Océan qui gronde,
Pour venir demander aux bords du nouveau monde.

Ce que leur refusait la terre des aïeux,
Durent courber le front sous des jougs odieux.

Ils portèrent longtemps les fers du despotisme,
Renfermés dans un sombre et farouche mutisme.

Mais, un jour, fatigués de subir les impôts,
Las d'être aiguillonnés comme de vils troupeaux,
Ces âpres travailleurs, si patients naguère,
Osèrent défier la puissante Angleterre;
Et, nouveau Spartacus dans un monde nouveau,
Washington arbora l'audacieux drapeau
De la rébellion et de l'indépendance.
La lutte fut terrible, et souvent l'espérance
Parut abandonner ces hommes si hardis,
Qui combattaient toujours sans aide, un contre dix,
Et n'avaient pour rempart que leur seule vaillance.

Ils allaient succomber peut-être, quand la France,
Qui tant de fois avait abattu les tyrans,

Qui tant de fois courut au secours des souffrants,
Et qu'on ne vit jamais ployer sous la défaite,
Envoya vers ces preux l'immortel La Fayette.

Ils vainquirent enfin, ces sublimes soldats,
Et de leur dévoûment, de leurs rudes combats,
Du bruit de leurs canons, de l'éclair de leurs armes,
De leurs sanglots amers, de leurs cris, de leurs
larmes, D'un passé douloureux à jamais envolé,
Sortit le radieux étendard étoilé
Qui devait éblouir les yeux de l'Amérique,
Sortit l'impétueuse et grande République.

Mais, hélas ! les vainqueurs, les fils de l'Union,
Qui venaient de briser les chaînes d'Albion,
Les hommes qui criaient : – Gloire à qui s'émancipe !
Méconnurent un jour la grandeur du principe
Pour lequel ils avaient si vaillamment lutté
Au nom de la justice et de la liberté.

Dans les enivrements sans fin d'une victoire
Dont le sublime éclat éblouissait l'Histoire
Et laissa sur ces bords des reflets immortels,
Ils étaient devenus arrogants et cruels,
Fermaient l'oreille aux cris navrants de la souffrance,
Oubliaient qu'ils devaient leur triomphe à la France,
Devant le dieu Dollar allaient s'agenouiller ;
Et des jougs écrasants qu'ils avaient su broyer
Après tant de combats, de revers lamentables,
Ils forgèrent des fers nouveaux pour leurs semblables ;
Et quatre millions d'êtres humains, hélas !
En vain vers leurs bourreaux tendaient toujours leurs bras,
En vain les suppliaient de rompre leurs entraves.

Et je pleure en songeant à ce peuple d'esclaves ;
Je pleure, car j'entends encore, au bord des flots,

Les lamentations, les déchirants sanglots
Des femmes, des enfants, des vieillards aux fronts chauves,
Frissonnant sous le fouet comme des bêtes fauves ;
J'entends ces mots, jadis si souvent répétés :
– Mais qu'avons-nous donc fait pour être ainsi traités ?
Nous avons comme vous, les blancs, un cœur qui vibre.

Pourquoi sous le drapeau que la guerre fit libre
N'avons-nous pas aussi notre place ? Pourquoi
Liguez-vous contre nous la misère et l'effroi ?
Pourquoi déchaînez-vous contre nous vos colères ?
Est-ce que devant Dieu nous ne sommes pas frères ?

Pourquoi les jours sans pain et les nuits sans sommeil ?
Est-ce bien notre faute à nous si le soleil
D'Afrique nous fit noirs ? Est-ce bien notre faute,
Si, créés par le ciel pour marcher côte à côte,
Vous êtes couronnés d'honneurs et nous d'affronts ?
Nous aimons comme vous, comme vous nous souffrons,
Nous prions, nous berçons nos âmes d'espérance,
Nous savourons les bruits de la nature immense,
Les chansons de l'oiseau, les parfums de la fleur.
Comme vous, nous croyons en un monde meilleur,
Où nos corps transformés seront des lis peut-être.

Oui, nous sommes égaux sous les yeux du grand maître
Qui fit de rien le ciel, la terre et les enfers,
Et Dieu vous sourirait si vous brisiez nos fers,
Si vous faisiez cesser nos douleurs et nos craintes.

Les claquements du fouet répondaient à ces plaintes.

Les bourreaux restaient froids devant ce désespoir,
Et le sang qui coulait des blessures du noir
Vers le grand ciel clément criait toujours vengeance.

L’esclavage trônait dans son omnipotence,
Et rien ne désarmait sa lâche cruauté.

Pour racheter encor la pauvre humanité
Qui râlait sous le joug, il fallait à la terre
Un nouveau rédempteur sur un nouveau calvaire,
Et John Brown expira sur l’infamant gibet.

Sa mort ne suffit pas. Pour laver le forfait
Dont un peuple au berceau s’était rendu coupable,
Des milliers de soldats au courage indomptable,
Rangés sous des drapeaux glorieux dont les plis
Gardaient le saint rayon des saints devoirs remplis,
Rougirent de leur sang la terre américaine,
Et ce n’est qu’au moment où la dernière chaîne
Du dernier des captifs se brisa pour jamais
Que brilla sur ces bords l’arc-en-ciel de la paix.

Depuis trente-six ans cet arc-en-ciel rayonne
Sur les champs qu’on laboure et les eaux qu’on sillonne,
Et le Nord et le Sud dans le même chemin
Marchent tout radieux et la main dans la main.

L’astre des droits égaux chasse toutes les brumes.

Les éclats des marteaux sonnant sur les enclumes,
Des fabriques les bruits sourds ou retentissants,
Ont remplacé les cris des canons rugissants.

Plus de jougs ! plus de fers ! plus d’affreuses contraintes !
Les haines d’autrefois se sont toutes éteintes ;
Tous les spectres d’antan se sont évanouis ;
Partout le saint progrès aux regards éblouis
Fait resplendir les feux de ses flambeaux sublimes ;
Partout l’âpre industrie asservit les abîmes ;
Et Franklin et Fulton ont pris de la sueur

Au front des parias, l'ont changée en vapeur,
En ont fait un géant, dont les mains, toujours pleines,
Sur les flots, dans les champs, sur les monts, dans les plaines,
Dans les hameaux étroits, dans les cités sans fin,
Laissent constamment choir du travail et du pain.

Mille forces sans nom devaient être domptées.

Morse, Edison, ont su, modernes Prométhées,
Ravir le feu du ciel, se saisir de l'éclair,
Le lancer dans le gouffre écumant de la mer
Ou vers le calme azur des voûtes infinies ;
Et, grâce à ces voyants, grâce à ces fiers génies,
Par un seul fil tendu sous le grand flot tonnant
Le continent nouveau parle au vieux continent.

Et, pour créer la nuit, qui fait naître le songe,
Derrière l'horizon en vain le soleil plonge,
Vainement l'ombre étend ses ailes de vautour,
Les arcs incandescents éternisent le jour.

Sous leurs reflets tout change et tout se transfigure ;
Et l'aigle américain, à la vaste envergure,
Enflant de plus en plus au vent des cieux son vol,
Regardant rayonner sous lui New-York, Saint-Paul,
Chicago, Buffalo, Boston, Philadelphie,
Environné d'éclairs que son regard défie,
Dans l'azur, dans le calme et la sérénité,
Tressaille de plaisir et râle de fierté.

Jamais peuple naissant n'eut pareille genèse. Jamais
peuple, sorti de l'ardente fournaise Des combats, ne
montra plus de virilité,
Plus d'élan, plus d'audace et de ténacité,
Sous ses pas ne laissa plus merveilleuse empreinte.
Et c'est la Liberté, c'est la Liberté sainte

Qui permit, de sa flamme éclairant les cerveaux,
D’accomplir ces hardis et si féconds travaux.
Je symbolise ici la sublime déesse.

Au-dessus de ma tête inflexible je dresse
Un flambeau radieux dorant le pli des flots ;
Je montre dans la nuit le port aux matelots ;
Je commence à briller lorsque le jour vacille ;
J’illumine la mer et j’éclaire la ville ;
Vers Dieu je lève un bras que lui seul peut fléchir.

La foudre a beau tonner, la vague a beau rugir,
Le vent a beau lâcher sur moi toute sa haine,
Je reste la géante impassible et sereine,
Je reste pour redire à la postérité
Ce que peut le travail avec la Liberté,
Pour rappeler toujours le grand et noble rôle
Que partout ont rempli les enfants de la Gaule.

Et tant que l’Océan, miroir universel,
Réfléchira, le soir, les diamants du ciel,
Je verserai mes feux éclatants sur sa lame.

Je suis la Liberté, je suis ange et suis femme ;
Je suis Jeanne, je suis Cornélie et Judith.

J’attire l’alcyon, j’éloigne le bandit…
Et puis je suis le don royal et magnifique
Que fit la vieille France à la jeune Amérique.

Terre !

À Monsieur René Bazin, de l'Académie française

I

Issu de ces Bretons, altiers comme le chêne,
Qu'enivraient les clameurs du vent qui se déchaîne
À travers les embruns des grands flots aboyants,
De ces marins, aussi courageux que croyants,
Qui sur chaque océan déferlaient leurs voilures,
Cartier grandit avec la soif des aventures,
Et coula sa jeunesse au bord du gouffre amer,
Hanté par des projets vastes comme la mer.

Le fier rêveur toujours cherchait la solitude.
Souvent on le voyait dans la même attitude,
Admirant les effets du mirage sur l'eau
Qui dans ses plis mouvants reflète Saint-Malo,
Écoutant ce que dit la rumeur des mélèzes
Cramponnés au penchant des farouches falaises,
Regardant s'engouffrer, comme un navire d'or,
Le disque du soleil dans l'onde qui s'endort,
Contemplant, aux lueurs pensives des étoiles,
Les barques dont la brise enflait au loin les toiles,
Qui lui semblaient des vols de cygnes gracieux
Égarés quelque part dans l'outremer des cieux.

Pendant qu'il errait seul sur le sable des grèves,
L'esprit ouvert au souffle ensorceleur des rêves
Et le regard perdu sur le flot rayonnant,
D'attirantes rumeurs affluaient du ponant.

Et, le soir, on causait par toute la Bretagne
De pays enchantés qu'un pilote d'Espagne
Venait de découvrir derrière l'Océan ;
On faisait le tableau d'un empire géant
Que Cortez se taillait au cour d'un autre monde ;
Pizarre avait trouvé la nouvelle Golconde,
Et pour son souverain le fier conquistador
Chargeait ses galions avec des lingots d'or ;
Des marins côtoyaient d'incomparables berges,
Au passage éveillant l'écho de forêts vierges
Grouillantes de castors, de buffles et d'élans,
Ou, libres comme l'air, des peuples indolents,
Des peuples que la nuit de l'erreur enveloppe
Foulaient un sol dix fois plus vaste que l'Europe.

Chaque jour apportait quelques récits nouveaux
Sur ces bords rayonnants d'éternels renouveaux ;
Et les douces rumeurs qui couraient dans les brises
Éveillaient chez Cartier de nobles convoitises ;
Et cet homme, amoureux du large flot grondant,
Tenant son œil pensif fixé sur l'Occident,
Brûlait de s'éloigner de la vieille Armorique,
Afin d'aller porter à la vierge Amérique
Resplendissant au fond de sa pensée en feu
Le drapeau de la France et l'étendard de Dieu.

Or on était alors en pleine Renaissance,
Et le roi chevalier, abdiquant l’espérance
D’éclipser Charles-Quint vainqueur de toutes parts,
L’aveuglait du rayon des lettres et des arts,
Et peintres magistrals, savants et philosophes,
Ciseleurs de carrare et ciseleurs de strophes,
Stimulés par son or versé partout à flots,
Émerveillaient l’Europe et faisaient au héros
Oublier qu’il était le vaincu de Pavie.

Mais, comme les splendeurs de l’art charmaient sa vie,
Un jour, François premier apprend que son rival
S’empare des trésors du monde occidental
Et rêve d’y fonder une seconde Espagne.
Alors, tremblant d’émoi, le nouveau Charlemagne
Qui convoite une part du continent nouveau,
Dont la splendeur lointaine éblouit son cerveau,
Tourne son fier regard vers la plage bretonne,
Et du doigt indiquant le ponant qui rayonne :
Qui veult se desvouer ? s’exclame le grand roi,
Et Cartier, devenu nautonier, répond : *Moy !*

Sa parole donnée à l’orgueilleux monarque,
Le moderne Jason, désertant une barque
Que la Manche berçait dès longtemps sur son flot,
Équipe trois voiliers au port de Saint-Malo,
Et parmi les plus fiers caboteurs de la côte,
Brunis aux mêmes vents et grandis côte à côte,
Recrute les marins qui doivent les monter.

Avant que de partir pour aller affronter
L’immensité des eaux et des forêts sauvages,
Cartier dans le lieu saint conduit ses équipages,
Et là, devant l’autel, où le lourd ostensoir
Flambe dans un nuage odorant d’encensoir,
Comme le soleil d’or rayonne dans la brume

Que la mer fait monter de sa vague qui fume,
Il implore avec eux le Maître souverain ;
Et tous ces matelots aux poitrines d’airain,
Tous ces aventuriers, qui n’ont courbé la tête
Ni devant les puissants, ni devant la tempête,
Au signal de leur chef, s’inclinent tout tremblants
Sous l’absolution d’un prêtre en cheveux blancs.

À quelques jours de là, toutes voiles ouvertes
Aux souffles du printemps ridant les ondes vertes,
Où l’aube secouait sa crinière de feu,
L’*Émerillon*, la *Grande-Hermine* et le *Courlieu*
Cinglaient, le cap à l’ouest, acclamés par la foule,
Dont les cris, dominant les clameurs de la houle,
Se mêlaient aux vivats du canon des remparts,
Pendant que les gabiers, sur les vergues épars,
D’un long regard voilé d’une larme furtive
Embrassaient le granit décroissant de la rive.
Et si quelqu’un, le soir de ce départ béni,
Se fût attardé, l’œil plongé dans l’infini,
Au bord de l’Océan qui réprimait ses vagues,
Il aurait entendu vibrer des lambeaux vagues
D’un vieil *Ave* dolent que la brise de mai
Apportait, par moments, du lointain embrumé,
Où Cartier, entraîné vers des plages nouvelles,
Venait de disparaître avec ses caravelles.

III

Les trois voiliers, partis au milieu des bravos
De chaleureux marins groupés au bord des flots

Et sur l’escarpement des falaises lointaines,
Harmonieusement balancent leurs antennes.
Du vent plein les huniers, ils vont alertement
À travers l’inconnu du désert écumant.
Sur les étraves l’onde en gazouillant déferle,
Et son ruissellement a des blancheurs de perle.

Une tiède vapeur qui sort du flot fumant
Fait au-dessus des mâts un rose poudroîment.
Le jour un chaud soleil dore le pli des voiles.
La nuit chaque sillage est pailleté d’étoiles,
Et sans fin des tillacs montent de gais refrains.

Comme le ciel et l’eau les Bretons sont sereins,
Et le feu de l’espoir brille dans leurs prunelles. Rien
ne vient altérer les splendeurs solennelles
Que versent sur la mer les rayons printaniers ;
Et, grisés du roulis, les hardis timoniers,
En sondant du regard l’immense solitude,
Ont souvent un sourire à leur moustache rude.

Cependant, un matin, tomba la nuaison,
Et le soleil monta très pâle à l’horizon.

Durant la nuit le ciel s’était caché derrière
Un grand voile blanchâtre à l’aspect funéraire.

Sous ce linceul les eaux effaçaient tous leurs plis
Et prenaient la pâleur de verres dépolis.

Une lourde moiteur planait sur l’onde inerte,
Et de vagues dessins la mer était couverte.

Les reflets qui tombaient du ciel couleur d’acier
Avaient le froid éclat que verse le glacier,
Et l’espace livide étouffait tous murmures.

Les voiles lourdement pendaient sur les amures.
Le soleil jaunissait en trouant le brouillard,
Et son orbe semblait l’œil d’un spectre hagard
Aperçu vaguement au milieu des nuages.
Soudain un souffle d’air agita les cordages.

Sur l’immobilité du fluide miroir,
Décrivant par endroits des cercles d’un bleu noir,
Comme des éventails s’ouvraient ces ronds étranges
Autour desquels parfois se découpaient des franges ;
Et cela présageait la fin de la torpeur
Qui donnait à la mer un calme si trompeur ;
Et bientôt du levant, paraissant se poursuivre,
Émergeaient brusquement des nuages de cuivre.

Ces nuages couraient rapides, affolés,
S’étirant sur le ciel en réseaux effilés ;
On eût dit, en voyant leurs fauves dentelures,
Que les esprits de l’air traînaient des chevelures ;
Des vols de goélands, tournoyant sur les flots,
Semblaient de leurs longs cris railler les matelots.

Sous le vent, qui déjà gémissait dans la brume,
Les ondes crépitaient en se marbrant d’écume ;
Comme un sein oppressé, l’Océan se gonflait.

Dans sa trompe au lointain la tempête soufflait,
Et sa rauque clameur, par instant suspendue,
Roulait comme un sanglot dans la morne étendue.

Les flots s’enflaient, s’enflaient, et les ponts des vaisseaux,
Tout penchés, blanchissaient sous l’écume des eaux.

L’ouragan à présent déchaînait tous ses souffles,
Et, secouant les mâts, les haubans et les moufles,
Ruant sur les gaillards de lourds paquets de mer,

Poussait dans l'infini des hurlements d'enfer.

IV

La *Grande-Hermine*, avec Cartier pour capitaine,
Fuyait éperdument, veuve de sa misaine
Qu'avait mise en lambeaux une saute de vent ;
Et l'horreur grandissait sur l'abîme mouvant ;
Le tonnerre grondait à l'horizon fugace ;
Des cavales d'éclairs galopaient dans l'espace ;
La pluie âpre cinglait, comme des fouets de crins,
Le visage saignant des tenaces marins.

Attachés sous les bras pour faire la manœuvre ;
La lame, se tordant ainsi que la couleuvre,
Lançait toute sa bave et toute sa fureur
Au navire entouré d'inexprimable horreur.

Et le soir vient, hâtif, d'une noirceur compacte.

La houle a maintenant des bruits de cataracte,
Et, roulant la pâleur de ses lourds tourbillons,
Ébauche par moments de livides rayons.

Et, pendant que rugit l'écumeuse mêlée,
Cartier, sur le tillac, la narine gonflée
D'audace et de fierté, commande bravement,
Et, l'œil sur le compas, sans un frémissement,
Il aide au timonier à guider le navire
Emporté par les vents et les flots en délire.

L’ombre épaisse, venue avec le soir hâtif,
Au courageux marin sert comme d’objectif;
Il s’y croit moins perdu que dans les blancheurs vagues
Qui traînaient tout à l’heure à la cime des vagues.

Et le grain s’éternise en assauts brefs et lourds,
Et le rude marin lui résiste toujours;
Puis, quand un flot géant, hérissant sa crinière,
Menace d’envahir le vaisseau par l’arrière,
Alors il se retourne et, d’un signe de croix
Que son bras étendu fait sur l’onde aux abois,
Il paraît arrêter sa fougue échevelée :
Tel le Christ maîtrisant la mer de Galilée.

V

Quatre longs jours durant la tempête hurla
Et la houle massive en torrents déferla
Sur le pont convulsif du navire en détresse.

Enfin, lasse d’efforts, l’immensité traîtresse
En un vaste hoquet changea ses cris stridents,
Et, muselant ses flots écumeux et mordants,
Étouffant par degrés leur râlement farouche,
La mer languissamment retomba sur sa couche
Où semblaient brasiller des volutes de feu;
Et le ciel, un matin, brusquement se fit bleu;
L’horizon s’élargit en un cercle de nacre;
L’air tiède et transparent s’emplit d’un parfum âcre
Comme celui qui vient des arbres résineux,
Et puis presque aussitôt un cri vertigineux,

Où vibrait vaguement la clameur du tonnerre,
Dans les mâts du navire éclata : *Terre ! terre !*

Et la terre monta dans la sérénité
De l'espace inondé des rayons de l'été,
Dessinant des forêts et des grèves d'opale
Pleines d'une fraîcheur suave et virginale.

Et quand le couchant d'or sombra dans l'Océan,
Lent, calme et solennel, un cantique géant
Annonçait aux échos du Canada sauvage
Que des braves venaient de fouler son rivage,
Apportant avec eux – signe de liberté –
L'étendard de la France et de la Chrétienté.

Luce sub ipsa

À monsieur le docteur E. Chapleau

Le Canada brillait de sa beauté première
Dans l'éblouissement vaste de la lumière
Que l'été radieux, fécond et solennel,
N'avait versée encor que sous l'œil éternel.

Il dormait, entouré d'un farouche mystère,
Plein d'une majesté que nul âge n'altère,
Bercé, dans son sommeil, par les concerts géants
D'insondables forêts et de deux océans
Entre les bords desquels il allongeait son torse
Tout palpitant d'ardeur, tout débordant de force.

Il dormait, inconnu, sauvage et souverain,
Sous l'immuable azur d'un ciel pur et serein.

Son fleuve, déroulant sa nappe gigantesque
Sous l'ombrage d'un bois d'une grandeur dantesque,
N'était jamais troublé que par les ouragans,
Que par je pied léger des grands cerfs élégants
Qui venaient, entr'ouvrant les rameaux de ses rives,
S'abreuver à des eaux transparentes et vives.

Ses monts, dont le sommet touche au dôme du ciel,
N'avaient dû tressaillir qu'au souffle originel,
Et ses lacs infinis, ses blanches cataractes
Croulant sous les arceaux de savanes compactes
Dont nul œil n'aurait pu scruter la profondeur,
Ses pins majestueux bouillonnants de verdeur,
Ses brises, ses oiseaux, ses plantes, ses ramures,
Mariant leurs clameurs, leurs refrains, leurs murmures,
Disaient l'hymne d'amour que la virginité
Des forêts et des eaux chante à l'immensité.

Depuis combien de temps le géant solitaire
Sommeillait-il ainsi sous les astres ? Mystère.

Bien qu'il eût près d'un quart du globe entre les bras,
L'immortel Magellan ne l'entrevoyait pas.

Il était né le jour où l'Amérique blonde
Sortit, comme Cypris, du sein fumant de l'onde,
Et vivait ombragé des palmes de la paix.

Aucun bronze tonnant ne l'éveillait jamais.

Les longs rugissements des fauves en délire
Pour lui vibraient ainsi que les sons d'une lyre,

Et l'échevèlement du nuage irrité
Versait une ombre douce à son front indompté.

Il reposait avec toute la quiétude
Que donne à l'Ignoré l'immense solitude,
Et ne redoutait rien que les feux du soleil.

Un jour, l'Esprit des Bois, sortant d'un long sommeil,
Frissonna tout à coup dans son antre farouche…
Il en sortit, hagard et l'écume à la bouche,
Poussant un cri qui fit tressaillir le rocher :
Des rayons inconnus venaient de le toucher,
Et ces rayons faisaient clignoter sa paupière.

Il se sentit saisi par l'angoisse dernière.

Alors, se roidissant, il marcha vers des flots
Qui roulaient sourdement de sinistres sanglots…
Tremblant comme Satan poursuivi par le Glaive,
Il gravit un rocher dominant une grève,
Et, s'arrêtant, tourna les yeux vers le Levant.

À cet instant, des bruits, apportés par le vent,
Firent dresser d'horreur les plumes de son aile.

Et les rayons toujours aveuglaient sa prunelle.

Bientôt il aperçut sous le dôme des bois
Des hommes qui plantaient dans le sol une croix
Auprès d'un drapeau blanc déroulé par la brise ;
Et, malgré les clameurs du flot voisin qui brise,
Malgré les mille bruits des sauvages déserts,
Il entendit deux voix tressaillir dans les airs.

L'une balbutia ce grand mot : *Délivrance !*
Et l'autre, plus distincte et plus mâle, dit : *France !*

À ces mots, où vibrait un indicible orgueil,
L'Esprit des Bois sentit des pleurs mouiller son œil,
Et, comme pour jeter l'insulte à la lumière,
Il étendit son bras crispé vers la bannière
Et vers la croix versant leurs sublimes lueurs,
Puis, chancelant, le front ruisselant de sueurs,
Soudain il disparut ainsi que dans un gouffre,
Laissant derrière lui l'âcre senteur du soufre.

Formidables d'éclat, la bannière et la croix
Avaient enfin chassé le vieil Esprit des Bois,
Et la Liberté sainte, ouvrant ses ailes d'ange
Sur ce vaincu sans nom que nul pouvoir ne venge,
Dans l'infini volait, une torche à la main,
Et toutes trois ensemble éclairaient le chemin
Des aïeux qui venaient au bord d'un fleuve immense
Déposer le berceau d'une nouvelle France.

La mère et l'enfant

Nos ancêtres, sortis de la vieille Armorique,
Après un siècle entier d'une lutte homérique,
Aux plaines d'Abraham succombèrent enfin,
Écrasés par le nombre et vaincus par la faim,
Louis quinze étant sourd aux longs cris de souffrance
Qui s'élevaient des bords de la Nouvelle-France.

Et nous fûmes conquis. Que dis-je ? les vainqueurs
Eurent notre serment, mais la France eut nos cœurs.

Et, malgré son oubli, comme un fils est capable
De respecter encore une mère coupable,
Aucun de nous n'osa jamais la renier,
Car la maternité ne peut pas s'oublier,
Car l'amour filial ne connaît pas l'absence,
Et nous l'aimons toujours, parce qu'elle est la France,
Parce que notre sang dans ses veines coulait,
Et parce que son sein nous a versé son lait.

Qu'importe l'abandon ! qu'importe la distance !
Qu'importent les brouillards de l'Océan immense !
Nous la voyons en haut, le front dans la clarté,
Dans le rayonnement de la sublimité,
Secouant sur le monde un faisceau de lumières,
Et, malgré les éclats farouches des tonnerres
Que font souvent gronder les noirs événements,
Nous l'entendons parler avec des mots charmants,
Plus suaves qu'un chant d'oiseau que l'aube éveille,
Comme si nous avions sa bouche à notre oreille,
Non, la France à nos yeux ne se voile jamais.

Toujours nous la voyons sur les plus fiers sommets,
Versant des feux divins à l'Europe ravie.

Et quand le sort jaloux un matin l'eut trahie,
Quand les peuples voisins, ne sachant ce qu'ils font,
Sur sa croix l'insultaient et lui crachaient au front,
Que le Teuton vainqueur, ivre de son désastre,
Espérait voir mourir à l'horizon son astre,
Elle nous apparut soudain sur un Thabor
Dont l'éclat fulgurant nous éblouit encor !...
La France ! c'est pour nous la mamelle féconde
Où, dans sa soif sans fin, boit la lèvre du monde,
L'œil qui dans les brouillards du temps voit tout
venir, Le bras qui guide au port la nef de l'avenir,
Le doigt qui fait tourner les feuillets du grand livre

Où, cherchant l'idéal, l'esprit humain s'enivre.

Voilà plus de cent ans que la France a livré
Aux Anglais triomphants son enfant éploré.

Cet enfant a grandi ; c'est un homme robuste
Qui porte écrite au front son origine auguste.

Longtemps il a souffert, longtemps il a lutté
Contre le servilisme et la nécessité.

Maintenant il est riche, il est fier, il est libre ;
Aux souffles entraînants du progrès son cœur vibre ;
Il combat les forêts énormes corps à corps,
Il crée, il fonde, il est superbe en ses efforts ;
Il fut le découvreur, le soldat et l'apôtre,
Et traça son sillon d'un océan à l'autre.

Évoquant un passé que rien ne sut ternir,
Il marche hardiment, les yeux sur l'avenir,
Il verse à l'Amérique un long jet de lumière...
Et désormais l'enfant est digne de la mère.

Les invincibles

Légende

Couverte de drapeaux et de vertes guirlandes,
Ouvrant aux brises d'août ses voiles toutes grandes,
La flotte de Rollo – Québec s'était livré –

Remontait le courant du grand fleuve éploré,
Cinglant vers Montréal rongé par la famine.

Suivant d'un œil rougi l'escadre qui chemine
Dans l'étincellement de l'éther et des eaux,
Les riverains voyaient de sinistres oiseaux.

Étreignant dans leur serre un lambeau de leur âme
En ces voiles sombrant à l'horizon de flamme ;
Et parmi les blés mûrs du rivage vermeil
Caressé par le flot, la brise et le soleil,
Des sanglots éclataient, mêlés aux rumeurs vagues
Montant des bois, des champs, des roseaux et des vagues.

Parfois de longs hourras, cris rauques de forbans,
S'élevaient tout à coup des ponts et des haubans,
Narguant les paysans qui pleuraient sur les grèves.

Et les voiles passaient, passaient comme des rêves.

Partout, sur les tillacs, dans les mâts, aux hublots,
Les Anglais, promenant leurs regards sur les flots,
S'extasiaient devant le spectacle féerique
Du plus majestueux des fleuves d'Amérique,
Et, rayonnants, le front brûlé d'un seul désir,
Dans leur cœur savouraient d'avance le plaisir
D'attaquer Montréal râlant sur des décombres.

Et les voiles passaient, passaient comme des ombres.

Les marins ne pouvaient rassasier leurs yeux
Des splendeurs que l'été déroulait devant eux,
Et le fier amiral, debout sur la dunette,
Tout pensif et tenant à la main sa lunette,
Contemplant les aspects riants et merveilleux
Déployés par les monts, les prés verts, les flots bleus,

À chaque instant songeait à la valeur immense
Du pays qu'Albion enlevait à la France.

Et les vaisseaux montaient, montaient sous le vent d'août.
Des bruits inquiétants, venant on ne sait d'où,
Faisaient parfois frémir l'amiral à son poste,
Toujours pensif et prêt toujours à la riposte.

Tout à coup, au moment où le navire altier
Rasait un frais îlot coupé de maint sentier,
Un formidable choc inconnu le secoue,
Un long craquement sourd de la poupe à la proue,
Entremêlé d'un bruit de faïence et de fer,
Fait tressaillir le mousse et le vieux loup de mer,
Qui, rendus furieux par une telle épreuve,
Ne pouvant concevoir qu'à cet endroit le fleuve
Cachât quelque bas-fond sous son flot calme et clair,
Vomissent des *goddam* avec des voix d'enfer.

Tandis que, vis-à-vis, du repli d'une grève
Un vivat ironique et délirant s'élève,
Redit par les échos sauvages des grands bois.

Sur le gaillard d'avant, le pilote aux abois,
Les poings dans les cheveux, a fait jeter la sonde...
Mais ici comme ailleurs la vague est très profonde,
Et pas un ne comprend comment s'est échoué
Le navire qu'un heurt si rude a secoué ;
Et les plus vieux, voyant partout un sortilège,
Jurent que Lucifer vient de leur tendre un piège.

Et le vaisseau, toujours les voiles dans le vent,
Continue à dormir, dressé sur son avant.

Le pilote alors fait mettre à flot sa chaloupe...
On sonde, on sonde encore, à la proue, à la poupe,
Et, la rame en suspens, les matelots hagards
Plongent dans le cristal des ondes leurs regards,
Cherchant l'écueil caché qui heurta la carène...

Soudain une voix crie :
Une chaîne ! une chaîne !...

Le pilote venait d'apercevoir sous l'eau
Une chaîne de fer qu'il montrait à Rollo
Debout au bastingage, au pied de la misaine,
Furieux et crachant les jurons par douzaine.

La chaloupe aussitôt ouvre le flot mouvant,
Et de hardis rameurs s'élancent en avant
Pour aller démarrer cette chaîne maudite
Qui barre le passage à la flotte interdite.

Comme ils vont mettre pied sur un îlot charmant,
Un triple coup de feu tonne sinistrement,
Et trois des matelots tombent à la renverse.
Une immense clameur, où la colère perce,
S'élève de la flotte et fait rugir l'écho.

L'amiral fait jeter plusieurs barques à l'eau.
Pour porter du secours aux marins qui fléchissent,
Et sous des pins touffus, où des Français se glissent,
Un combat acharné s'engage vers midi.

Le plus brave se bat contre le plus hardi.

Appuyés par un groupe indien armé de flèches,

Les nôtres dans les rangs des marins font des brèches…
Mais ces désespérés sont trente contre cent.

Après avoir rougi le gazon de leur sang,
Après avoir perdu le chef de l'équipée,
Un héros qui depuis vingt ans portait l'épée,
Après avoir en vain prodigué la valeur,
Fait l'admiration de l'amiral vainqueur,
Ils volent du côté d'une combe prochaine…
Et les marins, joyeux, vont enlever la chaîne
Que ces sublimes fous ont sous l'azur des eaux
Tendue afin de faire échouer les vaisseaux
Et donner à Sorel, criant : *Vive la France !*
Le temps de terminer des travaux de défense.

Mais, hélas ! les Français, malgré leur dévoûment,
N'avaient pu retarder la flotte qu'un moment,
Et les Saxons, honteux d'une pareille escale,
Font reprendre aux vaisseaux leur marche triomphale,
Et, le soir, jettent l'ancre en face de Sorel.

Le bourg a maintenant le calme solennel
D'un mourant attendant, muet, le viatique.

Ses défenseurs, qu'aurait loués la Grèce antique,
Regardant s'approcher la mort sans tressaillir,
Aux lueurs de flambeaux que le vent fait pâlir,
Ouvrent, silencieux, sans que Rollo s'en doute,
Une large tranchée autour d'une redoute.

L'ouvrage terminé, le curé de l'endroit,
Dont le cœur bat toujours pour la France et le roi,
Saute dans un canot où le drapeau blanc flotte,
Et, saisissant la rame, il vole vers la flotte,
Au grand étonnement du village éperdu
Qui tremble et croit déjà son vieux pasteur perdu.

Et le drapeau blanc fuit sur l'onde comme un cygne.

Et le prêtre est reçu d'une façon fort digne
Par les gardiens de nuit et par le fier Rollo,
Qui lui parle, en riant, du piège de l'îlot,
Et du retard que vient d'éprouver son navire.

Le bon abbé l'écoute avec un fin sourire,
Et du plus noble orgueil son cœur est palpitant
Au récit d'un exploit qu'il déplore pourtant.

Assis au pied d'un mât, où flottait une flamme,
Le prêtre et l'officier, balancés par la lame
Gardant comme un reflet des derniers feux du jour,
Causèrent longtemps, gais et sombres tour à tour.

À minuit ils étaient encore sous les voiles.
Plusieurs fois l'amiral, aux lueurs des étoiles,
Vit des larmes rouler dans les yeux du curé,
Qui par moments parlait tout bas, d'un ton navré.

Cependant sur le pont il se fit un silence,
Et l'on n'entendit rien que la vague en cadence
Battant les vastes flancs du vaisseau balancé.

Le prêtre, à cet instant, songeait, le front baissé.

Soudain, se redressant, d'une voix tremblotante
Il dit à l'amiral qui semblait dans l'attente :
— Je crains fort que demain vous n'attaquiez Sorel,
Et son bombardement me serait très cruel.

Vous avez bien le droit d'user de représailles
Pour le retard que vous ont causé mes ouailles ;
Mais moi je trouverais plus grand de votre part
De mépriser l'insulte ainsi que le rempart

Contre lequel pourrait pleuvoir votre mitraille.

Et puis on n'est jamais certain de la bataille...
Québec tombé, déjà vous tenez Montréal.

Alors il doit vous être absolument égal
Que le bourg de Sorel reste debout ou tombe.
À quoi bon le massacre ? à quoi bon l'hécatombe ?

— L'insulte de vos gens, repartit l'amiral
Sur un ton insolent, je ne m'en ris pas mal.

D'ailleurs, elle n'était pas faite à ma personne.

On voulait retarder – tout mon corps en frissonne –
Le drapeau d'Albion, le drapeau de mon roi,
Le drapeau qui partout fait respecter le droit,
Qui semble sur les eaux la colombe de l'arche.
Nul ne peut arrêter impunément sa marche,
Et je serais un vil capon, si je passais
Sans bombarder Sorel au pouvoir des Français.

Et le prêtre, voyant qu'il était impossible
De convertir jamais l'officier impassible,
Se leva brusquement, et, lui tendant la main,
Dit avec un accent ironique : À demain !
On voyait alors poindre à l'horizon la lune.

Et comme le curé s'éloignait : — Sans rancune !
Cria du bastingage une voix de stentor.

Le prêtre répondit : — Sans rancune et sans tort !

Le canot n'avait pas franchi deux encablures,
Que la vigie au loin aperçut des voilures...
C'étaient des Sorelois s'avançant au-devant

Du curé pour lequel ils redoutaient le vent
Qui depuis quelque temps faisait blanchir la vague.

Du rivage montait comme un cliquetis vague
De mousquets qu'on aurait réunis en faisceaux,
Et des torches parfois passaient au bord des eaux.

Le prêtre à peine est-il débarqué sur la plage,
Qu'il se voit entouré par les gens du village
En grand nombre accourus pour le questionner.
Il leur tient un propos qui les fait rayonner ;
Et, tirant à l'écart un brave à barbe grise,
Il lui parle longtemps au bord du flot qui brise.

Ce qu'il lui dit alors on ne le sut jamais.
Mais, au milieu du bourg, une minute après,
Un formidable éclair déchire les ténèbres,
Et, faisant tressaillir un fort dans ses vertèbres,
Un coup de canon tonne avec un bruit de fer
Qui fait vibrer l'écho comme un clavier d'enfer ;
Et, bientôt, secouant les lourds vaisseaux de guerre
Sur les flots endormis et si calmes naguère,
La détonation d'une autre bouche à feu,
Rayant d'une lueur sinistre le ciel bleu,
Répond au hurlement de l'airain du village.

Inconscients acteurs d'une scène sauvage,
Les deux bronzes venaient d'échanger des défis.

Alors le prêtre fait baiser le crucifix
Aux soldats, et, marchant à leur tête, dès l'aube,
Revêtu du surplis, de l'étole et de l'aube,
Il s'en va les ranger en bataille devant
Le fort qui fait flotter sous les baisers du vent
Les plis immaculés du drapeau de la France,
Leur dernier protecteur, leur dernière espérance,

Et, la main sur le cœur, longuement, avec feu,
Leur parle du devoir, de la France et de Dieu.

Tout à coup le clairon retentit sur la grève…
Une acclamation immense s’en élève,
Et deux cents Sorelois s’élancent sur les flots,
Pour aller attaquer au large les brûlots
Qui lancent des boulets rouges sur le village,
Dont les canons tonnants font tressaillir la plage,
Pendant que le curé, tremblant d’un saint courroux,
Étend vers eux la main, disant : — Je vous absous !

Les canots qui s’en vont sur l’onde remuée
Combattre les trois-mâts ont l’air d’une nuée
De moustiques volant assaillir un lion.

Les fiers Sorelois, forts de l’absolution,
Rament à tour de bras, et, ceinture vivante
Déroulant ses anneaux sur la vague mouvante,
Entourent les vaisseaux portant des bataillons
Honteux d’être attaqués par des gens en haillons ;
Et les canons du fort, qu’on emplit de ferrailles,
Dans les flancs des voiliers font de larges entailles.

Les agresseurs, debout dans leurs frêles esquifs,
Qui semblent se cabrer comme chevaux rétifs,
Ouvrent bientôt le feu contre chaque équipage,
Qui se trouble et déjà redoute l’abordage,
Tirant leurs vieux mousquets d’un poignet aussi sûr
Que s’ils visaient le coude appuyé sur un mur.

Et partout les marins, hachés par la flottille,
Tombent comme les blés épais sous la faucille,
Et sur les étambots, les chaînes, les crampons,
Sur les sabords, les mâts, les étraves, les ponts,
Des cales aux huniers, le sang ruisselle et fume

En mêlant ses rougeurs aux blancheurs de l’écume
Des vagues qui jaillit sous les éclats d’obus.

Parfois un canot sombre avec des cris confus,
Coupé par un boulet ou criblé par des balles.
Et des soldats, cruels comme des cannibales,
Font couler du goudron bouillant sur des héros
Cherchant à s’accrocher aux flancs nus des brûlots.

Les obusiers du fort, à travers de grands chênes,
Vomissant des cailloux avec des bouts de chaînes,
Criblent toujours les ponts, les cordages, les mâts
Qui culbutent avec un horrible fracas,
Pendant que le feu prend partout sur les toitures
Du bourg où les boulets rouges font leurs morsures,
Et que les tirailleurs, comme les espadons
Harcelant la baleine, affrontent les canons
Avec une fureur et des forces nouvelles.

Les morts jonchent les ponts en sanglantes javelles,
Et dans leurs larges plis les flots ensoleillés
Roulent des débris noirs, du sang et des noyés.

Rollo, se souvenant de l’adieu du vieux prêtre,
Le traite, en ce moment, d’hypocrite et de traître,
Et, comprenant qu’il est imprudent, après tout,
De jouer ses soldats sur un dernier atout,
Il fait cesser le feu de chaque caronade;
Et, comme du rempart grossit la canonnade,
La flotte lève l’ancre au milieu des bravos
Des tirailleurs toujours debout dans leurs canots,
Le fusil à l’épaule et l’écume à la bouche,
Beaux dans leur débraillé poudreux, noir et farouche.

Quelques instants après, le curé de Sorel
Avec ses paroissiens remerciait le ciel

D’avoir ainsi sauvé l’honneur de la patrie,
Et parmi les éclats de la mousqueterie,
Que la brise du soir à la flotte emportait,
Un *Te Deum* géant du rivage montait,
Répété par l’écho de la forêt prochaine,
Qui voulait, elle aussi, dans cette nuit sereine,
Rendre grâces à Dieu, de qui vient tout succès,
D’avoir encor donné la victoire aux Français.

Les marins, furieux, s’étaient laissés descendre
À deux nœuds en aval de Sorel presque en cendre.

Le lendemain, aux feux du soleil matinal,
Les vaincus, caressant un projet infernal,
Bondissent de la flotte à travers la campagne,
Et, la torche à la main, Rollo les accompagne.

Pour démoraliser les défenseurs du fort,
Ils promènent partout l’incendie et la mort
Parmi de malheureux paysans sans défense
Qui n’ont qu’un tort, celui d’aimer toujours la France.

Après avoir longtemps battu les alentours,
Assouvis de pillage, ainsi que des vautours
Qui, repus, sont encor de carnages avides,
Ils marchent sur Sorel dont les logis sont vides.
Étreignant le hameau dans un cercle d’acier,
Ils volent vers le fort, où tonne l’obusier,
Au pied duquel nos preux attendent, toujours fermes,
Ceux qui sèment la mort et le deuil dans les fermes.

Avec une fureur terrible, les Anglais
Attaquent les guerriers de Sorel aux reflets
D’un grand brasier qui flambe au milieu des ténèbres
Et donne aux combattants l’air de spectres funèbres
Agitant dans la nuit des bras démesurés.

Les assiégés, rompant d'abord leurs rangs serrés,
Reculent vers les flots, écrasés par le nombre.

Or le prêtre avec eux se tient dans la pénombre,
La soutane en lambeaux et les cheveux au vent,
Criant à pleine gorge : *En avant! en avant!*

Bientôt, se reformant derrière les grands chênes,
Aidés par les canons lançant toujours des chaînes,
Qui sifflent dans les airs ainsi que des serpents,
Les Sorelois, tantôt debout, tantôt rampants,
Reprennent le terrain perdu – pouce par pouce;
Mais l'amiral de fer de nouveau les repousse,
Et ses soldats déjà grimpent aux murs du fort.

Alors, se roidissant, dans un suprême effort,
Avec encore plus d'acharnement qu'au large,
Les braves en haillons reviennent à la charge,
Et, bondissant parmi les rangs échevelés
Des Anglais combattant comme des endiablés,
Les enfoncent partout avec la baïonnette.

Et Rollo, tout confus, fait sonner la retraite,
Ne voulant plus longtemps risquer d'avoir le sort
Qu'il avait essuyé la veille dans le port.

Dérobés par la nuit, une nuit sans étoile,
Les navires bientôt remettent à la voile,
Se dirigeant encor vers Montréal en deuil,
Où, quatre jours après, capitulait Vaudreuil,
Où la veille Lévis jetait au vent la cendre
De ses drapeaux brûlés, ne voulant pas les rendre.

Ainsi, quand Montréal et Québec succombaient,
Que les plus fiers remparts du continent tombaient
Et que tant de héros devaient courber la tête,

Sorel restait toujours debout dans la tempête,
Avec la majesté de l'aigle et du lion,
Et c'est plutôt le sort qui le prit qu'Albion.

Notre langue

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première, elle dit le nom de l'Éternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère.
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science ;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
À l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes, Et
nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace…
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore ;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
Ô langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

À la Bretagne

Je n'ai jamais foulé tes falaises hautaines,
Je n'ai pas vu tes pins verser leurs larmes d'or,
Je n'ai pas vu tes nefs balancer leurs antennes ;
Pourtant je te chéris, vieux pays de l'Armor.

Je t'aime d'un amour fort comme tes grands chênes,
Vers lesquels bien souvent mon cœur prend son essor.
Car sur nos bords, vois-tu, nous conservons encor
Le sang pur qui toujours gonfle si bien tes veines.

Oui, je t'adore avec tous tes vieux souvenirs,
es bruyères, tes joncs, ton granit, tes menhirs,
Ton rivage farouche et peuplé de légendes.

Et lorsque Floréal revient tout embaumer,
Dans la brise de l'est je crois, le soir, humer
Comme un vague parfum qui viendrait de tes landes.

Limoilou

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts,
Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts,
Sur un vaste plateau désert et monotone,
Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne,
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,

Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.

Le logis séculaire est d'un style maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre d'or qu'on nomme Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.

Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et les fermiers voisins disent qu'il est hanté.

Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'affaisse et se disloque,
Chaque volet s'éraille et pend comme une loque,
Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir, par le plafond, on compte les étoiles,
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.

Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
De débris à l'aspect sinistre et menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids et mornes que les tombes,
N'eussent été bâtis à l'épreuve des bombes.

Or, bien que Limoilou soit près du roc géant
Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan,
Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte,
L'isolement se fait autour de son enceinte.

Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramé
Avec tous les trésors de son site embaumé,
Erre un instant le long de sa muraille grise.
Seul, quelque jeune peintre étranger, que l'art grise,
S'en vient, par la jachère aux arômes exquis,
Le contempler de près pour en faire un croquis,
Surpris qu'il ait été jadis la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin
S'en vint là reposer son grand front si serein
Et si souvent tourné vers le flambeau des astres.

Depuis ce temps, combien de superbes pilastres
Ont été terrassés par l'homme ou par l'éclair ?
Combien de murs se sont éparpillés dans l'air
Sous le feu de la mine ou des artilleries ?
La Bastille est tombée avec les Tuileries,
Maints bastions, témoins d'un duel dont le nom
Vibre encor dans les cœurs comme un coup de canon,
Ont croulé sous l'effort d'indicibles colères ;
Des couches de granit mille fois séculaires
S'éboulèrent du front de grands monts aux abois.

Ischia, l'île d'Ischia, si charmante autrefois,
Disparut sous les chocs d'un tremblement de terre,
Et puis la Martinique est changée en cratère,
Pour s'engouffrer, un jour, dans une mer qui bout...
Et les murs du manoir de Cartier sont debout,
Debout comme le roc d'où Saint-Malo domine
L'Océan dont le flot toujours en vain le mine,
Debout comme le sont leurs voisins les menhirs
Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs,
Debout comme la gloire immense et souveraine.

De celui qui, prenant l'inconnu pour arène,

Sans répandre le sang, et la croix sur le cœur,
A promené si loin son pavillon vainqueur.

Limoilou ! Limoilou ! malgré l'abîme immense
Séparant notre sol de la terre de France,
Malgré l'éloignement et les vapeurs du flot
Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo,
J'aperçois nettement, là-bas, ta silhouette,
J'entends parfois, avec l'oreille du poète,
La brise moduler sur l'angle de tes murs,
J'écoute tout auprès murmurer les blés murs,
Gazouiller les linots, chuchoter l'hirondelle
Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle.

Oui, malgré ta vieillesse et ton isolement,
Malgré toute l'horreur de ton délabrement,
Quand je songe à celui dont tu fus l'ermitage,
À celui qui laissa tant de gloire en partage,
Et dont les fiers exploits n'ont pas coûté de sang,
Je te vois entouré d'un nimbe éblouissant.

À un poète parisien

Dans l'arbre surplombant la cataracte blanche
Dont les grondements sourds attristent les échos,
Le chantre de l'été parfois le soir se penche
Et mêle sa cantate aux mille bruits des flots.

Ô merveille ! bientôt la limpide avalanche,
Pour entendre monter dans l'air les trémolos
Que le doux rossignol fait pleuvoir de la branche,
Semble insensiblement étouffer ses sanglots.

Comme l'oiseau divin, ô poète sublime !
Tu chantes hardiment au-dessus d'un abîme
D'où montent le blasphème et de fauves rumeurs ;

Et souvent, pour ouïr la mâle symphonie
Que sur l'humanité verse ton fier génie,
Le vieux Paris, ému, fait taire ses clameurs.

À Philippe Hébert

Ainsi que le poète, ô sculpteur inspiré,
Vous aimez errer seul au bord du flot qui tonne,
À gravir les sommets dont la hauteur étonne,
À suivre du regard le nuage doré.

De rêves, comme lui, vous êtes enivré.
Vous tenez à vos pieds le nimbe et la couronne,
Et votre main, toujours sévère, ne les donne
Qu'à ceux pour qui l'honneur est un fleuron sacré.

Votre front est brûlant d'une sublime fièvre,
Et votre ciseau met aux marbres une lèvre
Qui chante à l'avenir un immortel refrain.

Vous brillez à côté des preux de notre histoire,
Car tout l'éclat qui luit sur vos héros d'airain
Verse sur votre nom le rayon de la gloire.

À Crémazie

I

Un siècle était passé depuis l'heure où la France,
Lasse de prodiguer sous nos cieux la vaillance,
Cédait notre grand fleuve aux Anglais triomphants.
Un siècle était passé depuis l'heure fatale
Où la mère patrie à sa vieille rivale
Livrait en nos aïeux la fleur de ses enfants.

Comme sous le soleil et la brise féconde
La plaie au tronc rameux de l'arbre qu'on émonde
Décroît, se ferme et laisse à peine au bois un pli,
La blessure que fit à tant d'âmes si fières
Le départ de la France abandonnant nos pères
S'était cicatrisée au souffle de l'oubli.

Et puis Quatre-vingt-treize avec ses hécatombes,
La guillotine ouvrant un million de tombes
Dans un sol tout souillé des plus honteux excès,
Les crimes couronnés par la main de la Force,
Depuis l'affreux Marat jusqu'à l'ogre de Corse,
Nous avaient détachés de l'étendard français.

Et nous n'évoquions plus notre mère envolée.
La nation naissante, à jamais consolée,
Cherchait à conquérir l'amour de son vainqueur.
La France était pour elle un instant effacée ;
Et si parfois son nom traversait sa pensée,
Il y ressuscitait une vague rancœur.

II

Mais tu parus soudain, fier et noble poète !
De la muse héroïque embouchant la trompette,
Tu te mis à chanter les exploits merveilleux
Accomplis sur nos bords par la Gaule immortelle,
Tu te mis à chanter, les yeux tournés vers elle,
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Tu dis, tout enflammé, les combats de nos braves
En des chants à la fois éclatants et suaves,
Et dont toujours les cœurs seront fanatisés ;
Tu dis les dévoûments de ce groupe homérique
Qui cent ans défendit, sur le sol d'Amérique,
La tant vieille bannière aux plis fleurdelisés.

Tu dis avec douleur la douleur des ancêtres
Épuisés par la faim et vendus par des traîtres,
Et ta voix tressaillit d'un indicible émoi,
Quand tu nous rappelas qu'à la cour de Versailles
Un des fiers survivants de nos fières batailles
Avait en vain tenté de parler à son roi.

Tout un peuple s'émut à ta voix souveraine,

Et nul barde, après toi, dans la brillante arène
Que la gloire guerrière emplit de son rayon,
Ne fera retentir d'un éclat plus sonore
Ces grands noms dont chacun de nos foyers s'honore :
Sainte-Foye et Lévis, Montcalm et Carillon.

Bien souvent tu vantas cette indomptable race
Dont sont sortis les preux dont nous baisons la trace ;
Tu la vantas avec ton génie et ton cœur,
Et tu nous la fis voir éblouissant le monde,
Débordante de foi, valeureuse et féconde,
Comme aux temps de Bayard sans reproche et sans peur.

Déposant le clairon pour caresser la lyre,
Tu louas, emporté par un divin délire
Sur la cime où le vol de l'aigle n'atteint pas,
Napoléon grisé du vin de la victoire,
Et paraissant trouver trop étroit pour sa gloire
L'ancien monde effaré qui tremblait sous ses pas.

Tu célébras aussi cette invincible armée
Qui rougit de son sang les neiges de Crimée.
Tu chantas ardemment les hauts faits des héros
Qui, sous les trois couleurs, – ô sublime folie ! –
En voulant secourir la jalouse Italie,
Tombaient comme Roland au champ de Roncevaux.

III

Ô puissance de l'art et du patriotisme !
En t'écoutant, poète, exalter l'héroïsme

De ceux que le destin pouvait seul conquérir,
En t'écoutant louer, sans choix ni préférence,
Les hommes qui jadis combattaient pour la France,
Nous avons tous senti notre cœur s'attendrir.

Tes refrains inspirés électrisaient les âmes ;
Des saints espoirs mourants ils ravivaient les
flammes, Ils étouffaient en nous toute animosité ;
Et quand tu proclamas, chanteur digne de Sparte,
Les combats de géant du premier Bonaparte,
Nous avons tous frémi de joie et de fierté.

Grâce à tes doux accents, bien des torts s'oublièrent ;
Les ombres qui cachaient la France s'envolèrent,
Le soleil de sa gloire à nos yeux éclata.
Grâce à l'enchantement de tes strophes divines,
Dans l'histoire on ne vit que Tolbiac, Bouvines,
Marignan, Austerlitz, Malakoff, Magenta.

Grâce à toi, nous avons absous, l'âme attendrie,
Celle qui pour nous tous restera la patrie.
Grâce à toi, nous l'aimons d'un cœur passionné,
– Comme l'enfant, longtemps délaissé de sa mère,
En l'entendant louer par une voix sincère,
Sent pour elle grandir son amour obstiné.

Oui, tu nous rappelas bien des fois l'épopée
Que la France écrivit de sa puissante épée ;
Tu nous initias à son art enchanteur,
En versant ses rayons les plus purs sur ta lyre ;
Et, comme pour le sien le doux chantre d'Elvire,
Tu fus pour ton pays un régénérateur.

Allumant le flambeau de ta muse extatique
An radieux soleil du cycle romantique
Qui jetait sur Paris son éclat enivrant,

Et dont Québec encore ignorait la magie,
Tu brûlas les autels que la Mythologie
Avait jadis dressés aux bords du Saint-Laurent.

Et dans un idiome aussi pur que vivace,
Après avoir longtemps chanté de notre race
Les antiques combats et les récents exploits,
Tu nous dis les beautés de nos plages prospères,
Où, pour les saluer et les bénir, nos pères
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Tu chantas nos forêts au dôme gigantesque,
Nos lacs plus grands que ceux du poème dantesque,
Notre fleuve géant et nos champs infinis ;
Tu racontas les jours où nos vastes rivages
Faisaient sans fin redire à leurs échos sauvages
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis.

Et nous avons été ravis, divin poète,
D'entendre dans tes chants gazouiller l'alouette,
Murmurer les sapins, soupirer les roseaux,
Jaser les flots mouvants et les algues mobiles,
Le large Saint-Laurent caresser les Mille-Îles,
Ces fragments de l'Éden égrenés dans ses eaux.

Et nous avons frémi d'une terreur sacrée,
Quand tu fis retentir dans ta strophe inspirée
La voix du dieu propice aux sauvages errants,
Et qui leur promettait *une vie immortelle,*
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants.

La vénération, la sainte idolâtrie,
Qui fait à tous les bords préférer la patrie,
Était enracinée en ton cœur si loyal ;
Elle y croissait puissante, immuable et sans tache,

Et nul effort n'aurait brisé la douce attache
Qui liait ta grande âme au paradis natal.

Nos bois mystérieux et nos eaux solennelles
Captivaient ton esprit autant que tes prunelles ;
Leurs rumeurs te donnaient de suaves frissons ;
Et, comme dans l'artère un sang inaltérable,
Comme en jets débordants la sève dans l'érable,
L'amour de ton pays coulait dans tes chansons.

IV

Mais, hélas ! le destin qui poursuit le génie,
Qui fait payer si cher au barde l'harmonie
Que son luth fait pleuvoir sur le monde enchanté,
Te refusait toujours la paix que l'or assure,
Et tu souffris longtemps, dans ta retraite obscure,
Les torturants ennuis de la nécessité.

Pendant que tu disais les travaux des ancêtres,
Marins et laboureurs, trappeurs, soldats et prêtres,
Pendant que tu chantais ces immortels héros,
Pour toi se préparait la plus terrible épreuve...
Et tu partis, un soir, tu quittas le grand fleuve
Qui tant de fois t'avait balancé sur ses flots.

Tu disparus alors comme un astre se couche,
Et le vent de l'exil, glacial et farouche,
Emporta ton esquif bien loin des tiens en pleurs.
Ton départ ténébreux attrista nos rivages,
Et seize ans tu subis le plus dur des servages,

Ton cœur aimant saigna de toutes les douleurs.

La mort seule devait sonner ta délivrance.
Et maintenant, au bord de l'Océan immense,
Tu dors en paix, bercé par le flot solennel
Qui te *chante toujours son hymne de souffrance,*
Tu dors enseveli sous la terre de France
Comme l'enfant caché dans le sein maternel.

Là nul ne t'ira plus abreuver d'amertume,
Et ton nom, si longtemps enveloppé de brume,
Par l'ombre de l'exil si longtemps obscurci,
Brille au-dessus d'un gouffre où bave encor la haine,
Comme l'arc-en-ciel luit, dans sa splendeur sereine,
Sur l'abîme écumeux du vieux Montmorency.

Sous la statue de Champlain

À monsieur le sénateur Philippe Landry

Quelques hommes sont nés pour un nouveau Sina,
À d'immortels desseins Dieu les prédestina.
Contre leur volonté tout obstacle se brise.
Ils marquent leur chemin, d'un lumineux sillon,
Et sur leur chef flamboie un lambeau du rayon
Qui couronnait jadis la tête de Moïse.

Dans l'ombre des berceaux ces êtres surhumains
Sentent toucher leur front par d'invisibles mains,
Sentent tomber sur eux comme un baiser d'étoile

Qui leur fait entrevoir les choses à venir,
Car le mystérieux et muet avenir
Pour les prédestinés lève un coin de son voile.

Dès leur prime jeunesse ils cueillent des lauriers.
À la fois laboureurs, apôtres et guerriers,
Ces preux sont emportés par une ardeur divine
Qui leur fait accomplir les plus féconds travaux.
Ils cherchent constamment des horizons nouveaux ;
Le combat les séduit, le danger les fascine.

Disant à leurs foyers un éternel adieu,
Au bout de l'univers ils vont lutter pour Dieu,
Et l'œil de Jéhovah avec amour regarde
Ces soldats qui se font de la croix un rempart ;
Partout du saint progrès ils portent l'étendard
Et de l'humanité composent l'avant-garde.

Ils rêvent d'agrandir la terre des aïeux.
Pour les guider, sans fin brille un but radieux.
Ils vont le front toujours tourné vers quelque cime.
Ils marchent, et l'erreur devant eux disparaît,
Ils parlent, et l'on voit s'incliner la forêt,
S'entr'ouvrir la montagne et frissonner l'abîme.

Ils tiennent des flambeaux que rien ne fait pâlir. Ils
ne soupçonnent pas ce que c'est que fléchir.
En vain la mort les guette et la faim les torture,
Ils combattent sans trêve, enchaînés au devoir ;
Et ces nobles vaillants semblent parfois avoir
Le culte du haillon, l'amour de la blessure.

Nul ne peut conquérir de pareils conquérants ;
Et, comme à l'horizon quelques chênes géants
Dominent de leur cime ondoyante et sereine
Une futaie ombreuse et pleine de verdeur,

Les vrais héros chrétiens dépassent en splendeur
Les arbres les plus fiers de la forêt humaine.

Le vingt-quatre juin

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Victor Hugo

C'est le vingt-quatre juin ! c'est l'été qui commence
Et verse à flots ses feux à l'étendue immense.
Sous nos cieux tout est joie, harmonie et clarté,
Partout brille au soleil la splendeur de l'érable.
C'est le vingt-quatre juin ! c'est l'aube incomparable…
C'est la fête du peuple et de la Liberté.

C'est la fête du peuple et le jour de la gloire.
L'air est plein de parfums et de chants de victoire ;
Les échos ont partout de doux tressaillements ;
Partout flottent au vent les couleurs de la France,
Et le penseur croit voir, enivré d'espérance,
Un nimbe d'or au front de tous nos monuments.

Les villes et les champs rayonnent d'allégresse ;
Des souffles d'épopée et d'ineffable ivresse
Font battre à l'unisson tous les cœurs canadiens.
Mais, malgré la gaîté sans bornes qui le grise,
Le peuple, en déployant sa bannière à la brise,
Par moments se recueille, et dit : – Je me souviens !

II

Oui, nous nous souvenons, en chômant notre fête,
À l’heure où nos drapeaux flottent sur chaque faîte,
À l’heure où tout sourit sous le soleil d’été,
Nous nous souvenons tons, sur nos plages prospères,
Des immortels travaux accomplis par nos pères
Pour la France chrétienne et pour l’humanité.

Ils avaient, ces héros, la démence sublime
Qui fait narguer la foudre et défier l’abîme.
Ils rêvaient d’agrandir le royaume des lis,
Et, nés sous le soleil de la vieille Armorique,
Voulaient renouveler sur le sol d’Amérique
Les glorieux exploits des soldats de Clovis.

Animés d’un espoir que la valeur inspire,
Ils rêvaient de fonder sur nos bords un empire,
Et, pour sacrer le sol qu’ombrageaient nos grands bois,
Pour le sacrer d’un sceau que nul vainqueur n’efface,
Ces fiers Bretons, aussi croyants que pleins d’audace,
Brûlaient d’y planter l’arbre immortel de la croix.

Le grand souffle du large en leur large poitrine,
Ils se sentaient poussés par une main divine.
Un jour, à la Bretagne ils firent leur adieu,
Et, sur des flots que seuls sillonnaient les orages,
Ils vinrent apporter à des rives sauvages
Le verbe de la Gaule et le verbe de Dieu.

Ce double verbe émut la fauve solitude ;
Et dès lors commença la lutte la plus rude

Qu’ait dû subir jamais un peuple à son berceau ;
Et, pour la raconter, à cette heure choisie,
Il me faudrait le luth altier de Crémazie
Ou bien la grande voix mâle de Papineau.

III

Nul obstacle ne peut faire pâlir le zèle
De ceux qui vont créer une France nouvelle,
La croix sur la poitrine et l’épée à la main.
Aventuriers sur qui l’ombre des Croisés plane,
À travers le grand lac, le grand mont, la savane,
Ils veulent à tout prix se frayer un chemin.

Ils luttent hardiment, sans trêve et sans relâche.
Ils veulent jusqu’au bout remplir leur noble tâche,
Et rien ne les arrête, et rien ne les abat.
La barbarie en vain veut leur barrer la voie ;
Ils marchent vers le but où le ciel les envoie
Avec toute l’ardeur du prêtre et du soldat.

Ils pénètrent, émus, la prière à la bouche,
Des grands bois ténébreux le mystère farouche ;
Ils versent la lumière aux incivilisés,
Et, peuplant le désert, fondant la métropole,
Des pampas du Midi jusqu’aux glaces du pôle
Promènent l’étendard aux plis fleurdelisés.

Immortels pionniers de l’immortelle France,
Ils marchent appuyés au bras de l’espérance,
Et, les yeux vers le ciel, gardant le souvenir

Du grain de sénevé dont parle l'Évangile,
Ils jettent, en passant, dans un sillon fertile
Le blé miraculeux d'où naîtra l'avenir.

Mais pendant que ces preux, âpres à la corvée,
Se hâtent d'accomplir l'œuvre qu'ils ont rêvée,
Accourus sur leurs pas, les enfants d'Albion
– Les éternels rivaux des ancêtres sublimes –
Brûlent de leur ravir les richesses opimes
Qu'enfantera bientôt le merveilleux sillon.

Sur le pays naissant déchaînant leur colère,
Ils tentent d'étouffer le fier aiglon dans l'aire,
Et, pour en triompher, font mille efforts sans nom.
Notre race déploie une ardeur toujours neuve,
Et cent ans les échos éplorés du grand fleuve
Redirent les clameurs farouches du canon.

Cent ans le sang rougit coteaux, vallons et plaines,
Cent ans on vit, au bord de nos ondes sereines,
Le noble acharnement de l'aigle et du lion,
Et Monongahéla, Carillon, Sainte-Foy,
Sont des noms dont l'éclat superbement flamboie
À la voûte d'azur de notre Panthéon.

Mais le nombre devait écraser la vaillance,
Et nos remparts croulants subirent l'insolence
Des drapeaux arborés par la main des vainqueurs.
Lévis avait en vain montré tous les courages,
Et le vieux drapeau blanc disparut de nos plages,
Emportant dans ses plis des lambeaux de nos cœurs.

La jeune nation, victime expiatoire
Des hontes dont un roi devait souiller l'Histoire,
Amèrement pleura les lis d'or envolés ;
Mais il vint une époque où la sainte espérance,

Chassée un jour des bords de la Nouvelle-France,
Revint bercer nos preux à demi consolés.

IV

La lutte cependant n'était pas terminée;
Elle reprit bientôt, fanatique, acharnée.
L'échafaud se dressa sur un sol frémissant,
Et, pour te conquérir, ô liberté si chère!
Nos pères, révoltés qu'aurait chantés Homère,
Répandirent encor le plus pur de leur sang.

Ce sang noble et fécond fit germer nos franchises,
Et, grâce à nos martyrs, le doux souffle des brises
Aujourd'hui fait flotter au front de chaque tour,
Dans un vaste concert de clameurs triomphales,
Les drapeaux glorieux de deux races rivales
Jurant de se garder un éternel amour.

Désormais la concorde unit comme des frères
Ceux qui, pleins de rancœur, se combattaient naguères.
Ils sont liés d'un nœud infrangible et loyal,
Et tous les Canadiens, en ce jour mémorable,
Ont le même respect pour la feuille d'érable,
Aiment d'un même cœur le vieux terroir natal.

Et nous rivalisons dans l'arène choisie
Où brille la science avec la poésie.
Nous sommes des égaux, nul ne peut le nier,
Et, si nos alliés exaltent leurs grands hommes,
Nous nommons, pour montrer quelle race nous sommes:

Cartier, Laval, Dollard, Montcalm, Lévis, Chénier…

Nos pères par la croix, la charrue et l'épée,
Ont été sur nos bords des héros d'épopée.
Les reflets de leur œuvre éblouissent notre œil,
Et, lorsque nous songeons à la trace féconde
Que la France a laissée aux bords du nouveau monde,
Nous tressaillons d'émoi, nous tressaillons d'orgueil.

Nous tressaillons d'orgueil en lisant notre histoire.
Notre histoire ! Jamais le Temple de Mémoire
Dans ses fastes n'a vu briller plus fiers succès ;
Jamais n'ont retenti sous sa voûte sonore
Noms plus grands et plus beaux que les noms dont
s'honore, Avec tant de fierté, le Canada français.

Comme des diamants divins ces noms rayonnent ;
Dans le ciel étoilé de la gloire ils foisonnent,
Et, sans craindre jamais l'éclipse ou le déclin,
La constellation grandit, grandit encore,
Mêlant son flamboiement à cette double aurore :
Les jours de Maisonneuve et les jours de Champlain.

À monsieur le sénateur Pascal Poirier

À l'occasion de sa nomination comme
chevalier de la légion d'honneur

L'Histoire n'a jamais, les yeux rougis de pleurs,
Narré plus durs revers et plus longues douleurs,
Enfantés par la guerre et par la perfidie,
Que ceux qui tant de fois courbèrent les héros
Dont tu nous as si bien rappelé les sanglots,
Ô noble descendant de la noble Acadie !

L'Histoire n'a jamais sur des feuillets d'airain
Gravé de son austère et fidèle burin
Noms plus beaux de soldats, de marins et de prêtres,
Que les noms que chérit ton pays renaissant,
N'a jamais exalté fait plus éblouissant
Que la lutte des preux qui furent tes ancêtres.

Tes ancêtres ! – Normands aussi croyants qu'altiers,
Ils s'étaient arrachés, un jour, à leurs foyers,
Ils avaient, en suivant l'astre de l'espérance,
Franchi l'immensité de mers encor sans nom,
Qui du seul ouragan connaissaient le sillon,
Pour tenter de fonder une nouvelle France.

Ils avaient découvert des bords délicieux,
Qui semblaient refléter le sourire des cieux,
De vrais édens créés exprès pour la légende,
Où les eaux et les champs leur versaient des trésors,
Où la mer, les berçant toujours de ses accords,
Leur rappelait les flots de la côte normande.

Ils avaient accompli de bien rudes travaux.
Contre la barbarie et contre des rivaux
Qui voulaient leur ravir le pays de leurs rêves
Ils avaient combattu durant plus de cent ans,
Éblouissant l'Anglais des rayons éclatants

Que la seule valeur met au tranchant des glaives.

Ils avaient le mépris sublime de la mort.
Tour à tour défendus et trahis par le sort,
Tour à tour dans la joie et la désespérance,
Ces lutteurs bien souvent changèrent de drapeaux ;
Mais toujours dans le fond de leurs cœurs de héros
Ils surent conserver l'étendard de la France.

Ils restèrent Français, en dépit des traités.
Quoique vaincus, ces preux, que nul n'avait domptés
Furent longtemps les rois des séduisants rivages
Dont s'étaient emparés d'avides conquérants.
Par leur langue et leur foi repoussant les tyrans,
Ils vivaient isolés, mais libres de servages.

Ils vivaient isolés et fuyaient les sommets.
Ayant perdu la France, envolée à jamais,
Ces nobles orphelins, dans leur douleur amère,
Tenaient leurs fronts courbés sur le sol florissant
Qu'elle avait fécondé du plus pur de son sang,
Dans la glèbe adoraient une nouvelle mère.

Ils l'aimaient d'un amour qui ne se lasse pas.
Mais cette mère aussi leur fut ravie, hélas !
Car les vainqueurs, craignant de les voir rester maîtres
Des bords que leur cédait Versailles oublieux,
Tentèrent de briser les infrangibles nœuds
Qui les liaient au sol où dormaient leurs ancêtres.

Ils voulurent chasser ce peuple nouveau-né
Du terroir qu'il avait le premier sillonné,
Et, pour réaliser sûrement un tel songe,
Pour consommer sans bruit pareille iniquité,
Devant laquelle Hérode eût peut-être hésité,
Ils firent concourir la fraude et le mensonge.

Et puis furtivement de noirs spoliateurs
Sous les toits endormis de ces anciens lutteurs
Se glissèrent, la nuit, à la faveur de l'ombre,
Et surent y ravir, dans un assaut subit,
Les vieux mousquets français dont ils avaient subi
Le feu si meurtrier dans des combats sans nombre.

Une fois désarmés, les pauvres paysans
Restaient à la merci d'implacables tyrans
Tourmentés du désir de les charger d'entraves,
Et bientôt, au mépris de traités solennels,
Sous les parvis sacrés, en face des autels,
On faisait prisonnier tout un peuple de braves.

On jeta tout un peuple au fond de noirs vaisseaux.
Dans ces cercueils géants balancés par les eaux
En hâte on entassa, sans honte et sans mystère,
Hommes, femmes, enfants et vieillards, – séparant
De l'épouse aux abois l'époux morne et pleurant,
Le frère de la sœur, la fille de la mère.

On promena la torche à travers les hameaux,
On dévasta les blés, on sema tous les maux,
Et Néron dans sa tombe acclama la victoire
D'orgueilleux conquérants sur d'humbles laboureurs.
Au nom de la justice, on commit des horreurs
Qui devront à jamais faire rougir l'Histoire.

Jamais bannissement ne sera plus cruel,
Et les cris éperdus des enfants de Rachel,
Écrasés sous le poids des colères divines,
Auraient seuls pu couvrir, à ce fatal moment,
La lamentation qui vers le firmament
Monta de Port-Royal et du Bassin-des-Mines.

Et quand les noirs pontons, encombrés de bannis,

S’éloignèrent, un soir, des rivages bénis
Qu’avaient voulu peupler les enfants de la France,
Les guérets désertés, les prés, les flots mouvants,
Les coteaux, les vallons, les arbres et les vents
Semblèrent entonner un *requiem* immense.

Le sort devait avec le même acharnement
Poursuivre les captifs sur le gouffre écumant :
L’horrible fièvre à fond de cale les décime,
Et la flotte sinistre aux grands flots palpitants
Laisse un sillage fait de cadavres flottants
Que les vents éplorés dispersent sur l’abîme.

La persécution, les traquant jour et nuit,
Jusque sous le soleil de l’étranger les suit,
Et cherche à leur ravir leur auguste croyance ;
Le fanatisme en fait en tous lieux des martyrs,
Et les sombres cachots entendent les soupirs
De proscrits accusés d’aimer toujours la France.

Ceux qui n’ont pas sur eux l’ombre de la prison,
Errent, mornes, les yeux rivés sur l’horizon,
Amaigris par la faim qui souvent les tourmente,
Veufs d’un dernier espoir pour toujours envolé,
Torturés par l’ennui poursuivant l’exilé,
À qui tout parle, hélas ! de la patrie absente.

L’univers tout entier a déploré l’exil
De ces preux que toujours fascina le péril,
Qui surent triompher des plus fières cohortes,
Qui, vaincus par le bras du sort capricieux,
Furent disséminés aux quatre vents des cieux,
Comme au souffle du nord l’essaim des feuilles mortes.

Leur long martyre à tous fit verser bien des pleurs ;
L’Histoire au pilori cloua leurs oppresseurs ;

De nobles étrangers sur la lyre divine
Chantèrent leurs vertus et dirent leurs tourments,
Et bien des cœurs meurtris et bien des cœurs aimants
Se souviendront toujours du nom d’Évangéline.

Onze ans dura l’exil de ces héros trahis,
Et des milliers sont morts sans revoir leur pays :
Aux lieux les plus lointains on retrouve leurs tombes.
Des groupes, échappés aux noirs pontons fiévreux,
Ont vécu, dans la nuit de grands bois ténébreux,
Comme les vieux Romains au fond des catacombes.

Onze ans dura l’exil des malheureux bannis.
Ainsi que des oiseaux qu’en renversant leurs nids
Emporte quelquefois l’aile de la rafale,
Ils ont longtemps erré sous des cieux inconnus,
Puis, ramenés par Dieu, sont, un jour, revenus
Au vieux terroir béni de la rive natale.

Ils sont revenus vivre au bord des flots amers,
Dont ils aiment toujours les sauvages concerts.
Comme jadis la foi dans leur âme est robuste.
Comme jadis ils ont le culte des tombeaux,
De l’honneur et du droit ils suivent les flambeaux,
Et sont les défenseurs de toute cause juste.

La grande paix du ciel tombe à présent sur eux ;
Ils se sentent aimés et bénis des aïeux,
Et dans les prés féconds, sous les bois, sur les
fleuves, Travaillent sans remords, sans orgueil, sans
rancœur, La résignation des humbles dans le cœur,
Bronzés par le soleil, grandis par les épreuves.

À leurs yeux éblouis rayonne Chanaan.
Plus de proscription ! plus de lâche tyran !
Sous l’astre radieux des jours nouveaux tout change ;

Partout l’amour succède aux noirs ressentiments ;
Partout où la terreur poussait ses hurlements
La Liberté bénie ouvre ses ailes d’ange.

Et comme une forêt, détruite par le feu,
De ses cendres renaît sous le soleil de Dieu,
Le peuple acadien revit sur des ruines,
L’arbre national, qui subit tous les maux,
Dresse vers le ciel bleu de vigoureux rameaux
Et plonge dans le sol de profondes racines.

Les fils des vieux proscrits au souffle du progrès,
Qui fait frémir les flots, les champs et les forêts,
Déroulent leurs drapeaux, narguant toutes contraintes,
Pleins de l’amour du Christ et du respect des morts…
Et la France charmée applaudit aux efforts
Qu’ils font pour conserver ses traditions saintes.

Et par-dessus les mers, qui connaissent sa voix,
Elle tend des lauriers, des palmes et des croix
À ces fiers héritiers de sa sève féconde,
À ceux qui, comme toi, noble et savant conteur,
Incarnant son esprit et son verbe enchanteur,
La font toujours chérir aux bords du nouveau monde.

Aux Canadiens des États-Unis

Comme le vent du nord emporte les oiseaux
Par delà les grands monts, les forêts et les eaux,
Bien souvent, dans le siècle en délire où nous sommes,
Un souffle irrésistible entraîne au loin les hommes,

Jetant sur tous les bords leurs groupes dispersés.

Ce souffle impétueux, frères, vous a poussés
Hors des champs arrosés par le sang de vos pères ;
Et vous avez foulé des plages plus prospères,
Vous y gagnez en paix, pour un repas frugal,
Le pain qui vous manquait sur le vieux sol natal ;
Et, tendant à des vents favorables vos voiles,
Sous le fier étendard aux plis semés d'étoiles,
Qu'il vous faut désormais respecter et servir,
Vous entrevoyez tous le port de l'avenir,
Vous sentez, enivrés du vin des espérances,
Vos cœurs, restés français, battre pour les deux Frances,
Pour la Gaule chrétienne et pour le Canada.

Vous aimez le pays où le ciel vous guida,
Mais vous n'oubliez pas les rives du grand fleuve,
Où vous avez pourtant subi plus d'une épreuve ;
Et, comme les oiseaux – chassés par les frimas
Vers des bosquets ombreux qui ne se fanent pas
– Gardent sous d'autres cieux leur suave ramage,
Savent se rappeler l'arbre, au mouvant ombrage,
Qui berça le doux nid abritant leurs amours,
Frères, dans votre exil, vous conservez toujours,
En dépit de railleurs, de jaloux et de traîtres,
L'idiome si vieux que parlaient vos ancêtres,
Et dont ils ont laissé tant d'échos enchanteurs ;
Vous conservez toujours sur l'autel de vos cœurs,
Qui vibrent pour le grand, pour le pur et le juste,
Votre robuste foi, votre croyance auguste.

Oui, vous chérissez tous le rivage lointain
D'où voulut vous bannir l'insondable destin,
Et, des chers souvenirs d'antan l'âme bercée,
Souvent vous contemplez des yeux de la pensée,
Dans un rayonnement féerique et triomphant,

Le vieux foyer témoin de vos ébats d'enfant,
Le sentier qu'en courant, pris d'une gaîté folle,
Vous suiviez, tous les jours, au sortir de l'école,
Le bosquet verdoyant, plein de confuses voix,
Où vous avez aimé pour la première fois,
Et la tant vieille église, aux murs voilés de lierre,
Où vous alliez prier auprès de votre mère,
Dont les yeux, ô douleur ! pour toujours se sont clos.

Devant vous apparaît parfois le sombre enclos
Qui vous vit bien souvent penchés sur une tombe,
Et, quand vient le printemps, le vent du soir qui tombe
Semble vous apporter par moment les parfums
Des fleurs dont vous orniez le tertre des défunts
Qu'a gardés dans son sein le sol de la patrie.

Oui, vous aimez toujours avec idolâtrie
Le vieux terroir fécond où dorment vos aïeux,
De votre sang français vous êtes orgueilleux,
Vous êtes orgueilleux de la tâche héroïque
Que vous voit accomplir la grande République, Et
vous vous montrez tous les dignes rejetons
Des courageux Normands et des hardis Bretons
Qui surent, hache au poing et mousquet à l'épaule,
Créer au nouveau monde une nouvelle Gaule.

Le front dans les rayons de l'astre du progrès,
Qui fait étinceler cités, hameaux, guérets,
Donnant à l'étranger les plus nobles exemples,
Partout vous élevez à Jéhovah des temples ;
Vous fondez, attentifs à la voix du devoir,
Des foyers où l'enfance à flots boit le savoir,
Vous étendez sans fin une chaîne typique,
Qui tôt ou tard devra, ceinturant l'Amérique,
Y joindre d'un lien marqué de votre sceau
Tous les groupes latins en un vaste faisceau.

Et celle qui laissa sur le monde une trace
Que ne saura jamais effacer nulle race,
Celle dont vous gardez toujours le souvenir,
Celle que vous avez appris tous à bénir
Dans ses féconds travaux de soldat et d’apôtre,
La France, dont la langue immortelle est la vôtre,
La France, que parfois vous nommez à genoux,
Dans le lointain vous dit : – Je suis fière de vous !

France

À monsieur A. Kleczkowski
consul général de France au Canada
pour la fête nationale des Français

Sonnez, clairons d’airain ! sonnez, cloches d’église !
Drapeaux, gonflez vos plis au souffle de la brise !
Que partout sous nos cieux éclate la gaîté,
Que la *Marseillaise* ouvre à tous les vents son aile,
Pour chômer aujourd’hui la fête universelle,
La fête de la France et de l’humanité !

Oui, que chacun exalte en ce moment la France ! ...
La France, voyez-vous, jette au vent la semence
D’où naissent tout progrès et tout effort vainqueur.
Elle incarne l’honneur, la raison, la justice ;
Elle est pour ses enfants la sublime nourrice
Qui s’ouvre un jour le flanc pour partager son cœur.

Puissante par l'épée et riche par la gerbe,
Aux limites du monde elle porte le Verbe,
Et veut tout éclairer, féconder, rajeunir.
Elle est lumière et vie, et ses missionnaires,
En versant ses rayons aux tribus sanguinaires,
Allument aux déserts l'astre de l'avenir.

Que son drapeau soit blanc ou qu'il soit tricolore,
Elle vole au secours du faible qui l'implore,
À tout progrès du siècle elle fraye un chemin
Avec le livre, avec le sabre ou la cognée.
Elle tient sur Paris une énorme poignée
De rayons éclairant toujours l'esprit humain.

Elle a pour champ la terre et les cœurs pour domaine.
Sous tous les cieux connus sans cesse elle promène Son
drapeau rayonnant de gloire et de fierté.
Comme l'aube, elle chasse au loin la nuit rebelle,
Et fait sur l'univers couler de sa mamelle
L'amour de la justice et de la liberté.

Et lorsque ses rivaux, que le progrès enivre,
Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre
Des obstacles nuisant à leur fraternité,
Elle prend son compas, son pic et sa truelle...
Et les grands monts tremblants s'entr'ouvrent devant elle,
Et l'Océan la suit comme un lion dompté.

Brillante comme Athènes, altière comme Rome,
Elle a fait prosterner la terre aux pieds d'un homme,
Elle a sonné partout son bronze triomphal,
Fait jaillir sous son doigt mille sources fécondes,
Où poètes, penseurs et savants des deux mondes
S'en viennent étancher leur soif de l'idéal.

La France ! elle défend toutes les causes justes,

Elle fait respecter partout ses droits augustes,
Elle montre la rive aux jeunes nations
Si souvent le jouet de vagues débordées,
Et, superbement folle, elle fond les idées
Au creuset tournoyant des révolutions.

La France ! c’est le cœur qui fait vivre l’Europe,
La tête où tout projet vaste se développe,
Le bras où l’opprimé cherche à se cramponner,
Le torse qui résiste au choc des avalanches…
C’est un chêne géant dont on coupe les branches,
Mais que l’on ne pourra jamais déraciner.

La France ne meurt pas ; et quand elle se couche,
Son front garde toujours sa majesté farouche,
Et son vainqueur épie en tremblant son sommeil.
Elle demeura grande après le grand désastre,
Et Sedan ne fait pas plus d’ombre sur son astre
Que l’aile du vautour sur l’orbe du soleil.

Mais si des Attilas, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre un jour le flambeau de la France,
L’humanité soudain marcherait à tâtons.
Que dis-je ? si jamais son soleil se dérobe,
Les feux qu’il a versés à tous les coins du globe
Éblouiront sans fin les générations.

Que dis-je encor ? si Dieu voulait que cette Gaule,
Dont nul fardeau n’a su courber la large épaule,
Expirât sous les coups d’un brutal conquérant,
On la verrait, après trois jours, briser sa tombe,
Et venir, en planant comme aiglon ou colombe,
Reprendre sa carrière aux bords du Saint-Laurent.

Envoi

Sur le rivage altier de notre fleuve immense
Nous vénérons toujours la vieille et noble France.
Heureux de ses succès, attristés de son deuil,
Malgré l'éloignement, nous l'adorons encore,
Et dès que nous voyons flotter le tricolore,
Nous nous sentons frémir d'un indicible orgueil.

Non, nous ne pouvons pas oublier que nos pères
Sentaient son sang fécond battre dans leurs artères,
Et que de ce sang pur nous avons hérité.
Nous nous rappelons tous qu'elle est bien notre
mère, Et que sous notre ciel elle fut la première
Qui lutta pour le Christ et pour la liberté.

Nous la chérissons tous d'un cœur opiniâtre,
Ainsi que l'orphelin à jamais idolâtre
Celle qui dans ses flancs généreux l'a porté ;
Et nous l'aimons surtout, cette France admirable,
Quand elle nous envoie, au pays de l'érable,
La fleur de ceux qui font sa force et sa fierté.

À monsieur le sénateur L.-J. Forget

Sur le don qu'il a fait à la ville de Montréal pour
l'achat de combustible destiné aux nécessiteux

Nous aimons exalter, nous exaltons souvent
Les preux qui, tout sanglants, pleins d'ardeur obstinée,
Auprès d'un fier drapeau gonflant ses plis au vent,
Succombent au milieu d'une charge effrénée ;

Mais toujours nous passons indifférents devant
Ceux qui luttent sans bruit contre la destinée.

Nous avons des sanglots, nous avons des lauriers
Pour le grand général tombé pour la patrie.
Nous proclamons bien haut la gloire des guerriers;
Mais nous n’avons pas même un mot de sympathie
Pour les vaillants obscurs qui font, à leurs foyers,
Ivres de dévoûment, les combats de la vie.

Rarement nous songeons à ces cœurs indomptés,
Que le destin pourtant fait saigner à toute heure.
Nous oublions parfois jusqu’aux déshérités
Que torture la faim au fond de leur demeure,
Et la foule, entraînée aux bras des voluptés,
Détourne ses regards du mendiant qui pleure.

Dans cette foule ardente, aux délirants propos,
Qu’une indicible fièvre incessamment transporte,
La voix de la pitié n’éveille pas d’échos.
La sainte Charité par moments semble morte,
Et bien des châtelains restent sourds aux sanglots
Des pâles suppliants qui frappent à leur porte.

Le riche bien souvent éloigne avec aigreur
Le paria du sort courbé par la misère…
Cependant parmi ceux qu’enivre le bonheur,
À qui la fée Urgande a tout donné sur terre,
Il en est dont la main s’ouvre comme le cœur,
Pour verser des secours au pauvre prolétaire.

Vous êtes parmi nous un de ces bienfaiteurs,
Et vos dons sont de ceux qu’enregistre l’Histoire.
Vous brillez au milieu des grands consolateurs
Dont le peuple toujours conserve la mémoire,
Car ce que vous donnez aux malheureux en pleurs

Se transforme pour vous en un rayon de gloire.

Aux ravages du temps votre nom survivra,
Et, parce qu'en voulant combattre la souffrance,
Vous payez de votre or la flamme qui luira
Dans l'âtre près duquel gémissait l'indigence,
Au foyer de son cœur plus d'un vous gardera
Le feu cent fois béni de la reconnaissance.

Un homme

À monsieur T.-Chase Casgrain

Sur un marché rempli d'une rumeur de houle,
En plein jour, sa lanterne allumée à la main,
Et semblant à tâtons poursuivre son chemin,
Diogène cherchait un homme dans la foule.

Le philosophe grec, sorti de son tonneau,
Qu'il aimait à l'égal d'un palais de carrare,
Faisait comprendre ainsi que la droiture est rare,
Qu'on ne peut la trouver sans porter un flambeau.

Hélas ! comme à l'époque où vivait Diogène,
Pour voir un honnête homme il faut longtemps chercher.
La vertu de tout temps a paru se cacher :
Tel le pur diamant dans l'ombre souterraine.

Comme aux jours si lointains de l'immortel railleur,
Le vice est impudent, la probité modeste,

Et partout l'imposture hypocrite déteste
Quiconque aime le droit, la justice et l'honneur.

Hélas ! comme autrefois bien des scélérats trempent
Dans des complots aussi lâches que ténébreux.
Hélas ! plus que jamais les fourbes sont nombreux,
Plus que jamais aussi les ambitieux rampent ;

Et quand dans la cité je rencontre aujourd'hui
Un tribun que la voix du devoir toujours guide,
Dont rien ne fait fléchir la constance intrépide ;
Je voudrais que chacun s'inclinât devant lui.

Et je regrette – moi que l'art divin enchaîne –
Que mon luth ait si peu d'éclat et de chaleur
Pour louer ce tribun, ce savant défenseur,
Dont la voix brusque et franche eût charmé

Diogène

À monsieur Ernest Gagnon
À l'occasion de la réédition de son ouvrage
sur les chants populaires du Canada français

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret,
Ramasse le blé d'or égrené dans la plaine,
Vous recueillez, joyeux et tout fier de l'aubaine,
Les épis que souvent l'historien, distrait,
Laisse derrière lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l’oubli
Recouvre de son flot ou voile de sa brume ;
Et des faits délaissés qu’anima votre plume,
Des feuillets sur lesquels votre front a pâli,
On pourrait faire, ami, plus d’un riche volume.

À vos efforts vaillants de chercheur obstiné
Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste ;
Et parmi vos travaux, où tant de charme existe,
Il en est un, surtout, où vous avez donné
Tout l’amour idéal de votre âme d’artiste.

Ce travail, c’est le livre, humble mais précieux,
Dans lequel vous mettiez, jadis, frémissant d’aise,
– Comme en un riche écrin qu’avec amour on baise,
– Les tant, vieilles chansons que les nobles aïeux
Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami,
D’avoir su par vos soins arracher au naufrage
Tous ces harmonieux vestiges d’un autre âge,
Que l’oubli submergeait déjà plus qu’à demi,
Et qui sont un si pur et si bel héritage !

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité,
Comme un vague parfum des pins de l’Armorique,
Et résument pour nous la légende homérique
Que la France, la croix toujours à son côté,
Écrivit de son sang sur le sol d’Amérique.

Les premiers, ils ont fait tressaillir les échos
Du Saint-Laurent roulant ses ondes virginales ;
Et, lugubres accords ou clameurs triomphales,

Cent ans ils ont suivi le groupe de héros
Dont les faits éclatants remplissent nos annales.

À travers les forêts, sur les mers, dans les champs,
Ils ont vibré, partout les refrains de la Gaule ;
Et nos coureurs des bois, le mousquet à l'épaule,
En ont redit les airs allègres ou touchants,
Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours,
Et nous devons toujours en garder souvenance,
Parce que, les ayant appris dès leur enfance,
Nos ancêtres les ont chantés dans leurs amours,
Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,
Où vibre incessamment une note sereine,
Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne
Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais
Notre jeune patrie à la patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel,
Parce que sur nos bords, où les luttes renaissent,
Où deux peuples rivaux souvent se méconnaissent,
Ils sont pour nous, Français, les notes de rappel
Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil,
Parce que ces refrains d'amour ou de vaillance
Évoquent dans nos cœurs les heures d'innocence
Ou nos mères berçaient notre premier sommeil,
À leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents,
Ces souvenirs si chers dont s'effaçait la trace.
Grâce à vous, ils ont pris à tout foyer leur place,

Et toujours, si quelqu'un me les redit, je sens
Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant,
L'œuvre où vous avez mis tant d'âme et de constance,
Je comprends que de ceux qui chérissent la France
Personne mieux que vous, ô modeste savant,
N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

À Chopin

Prestigieux rival des grands maîtres d'Europe,
Poitrinaire à la fois viril et défaillant,
Tu fus un être unique, et le cœur d'un vaillant
Battait robustement sous ta frêle enveloppe.

Aux plus grandes douleurs sachant te résigner,
Tu te montrais pourtant irascible et morose,
Et quelqu'un nous a dit que le pli d'une rose
Pouvait meurtrir ton cœur et le faire saigner

Et sitôt que l'on fait résonner ta musique,
Sitôt que l'on entend tes accords palpiter,
On croit ouïr ton âme en sanglots éclater,
Ô virtuose étrange ! ô sublime phtisique !

Même quand ton génie, oubliant ses douleurs,
Dans les notes veut faire étinceler le rire,
Sous tes doigts décharnés le piano soupire,
Et tes scherzos légers semblent mouillés de pleurs.

Notre esprit s’épouvante et s’emplit de ténèbres
En sondant de ton cœur le gouffre palpitant,
Et sur tes mazurkas, si folâtres pourtant,
Voltige l’écho sourd de tes marches funèbres.

Mais, parmi les sanglots du grand flot musical
Qui rend les fronts songeurs et les cœurs taciturnes,
À travers les accords plaintifs de tes nocturnes,
On distingue toujours le fier accent natal.

L’âme de la Pologne en toi devait survivre ;
Aussi dans ta *Berceuse* au murmure idéal
Il nous semble écouter le souffle boréal
Et le balancement des sapins blancs de givre.

Patriote toujours sublime de fierté,
Tu chantes ton pays, et ta moindre ballade
Évoque les douleurs d’une race malade
Qui marche vers la mort ou vers la liberté.

Tu chantes ta patrie en des accents suaves,
Et, pendant que les sons ruissellent sous tes mains,
La douce mélodie entre ses bras divins
Emporte tous les cœurs vers la terre des Slaves.

La vague de tes chants se déroule à plein bord,
Et tu fais palpiter cette onde mélodique
Comme à travers la brume âpre et mélancolique
Qui flotte sur les eaux de l’Océan du nord.

L’esprit toujours hanté d’indicibles délires,
Tu fais pâlir les fronts, épanouir les cœurs ;
Tu sais entremêler dans tes accents vainqueurs
De l’ombre et des rayons, des pleurs et des sourires.

Pleins de soupirs d’amour, de longs cris affolés,

Tes airs versent en nous l'ivresse et les alarmes,
Et toi seul dans tes chants as mis assez de larmes
Pour pleurer sur les morts et sur les exilés.

Non, divin maestro, jamais muse attendrie
N'a pu comme la tienne exprimer les sanglots,
Rendre les cris de l'âme et le râle des flots.
Nul n'a su mieux que toi célébrer la patrie.

Aussi, quand s'est ouvert le funèbre caveau
Où devra reposer toujours ton front d'artiste,
La Musique a pleuré son amant le plus triste,
L'arbre national son plus tendre rameau.

À Oscar Martel

Quand l'archet palpitant fait ruisseler les sons
Du stradivarius pressé sur ta poitrine,
Il coule de ton bras comme une onde divine
Qui jette dans les cœurs de sublimes frissons.

Tour à tour sous tes doigts gazouillent les pinsons,
Les épis des blés d'or, la source cristalline,
Les bruits mystérieux de la conque marine,
La harpe des roseaux, le clavier des buissons.

Ô maître ! en t'écoutant on croit que le génie
Dans ton âme versa toute son harmonie,
Tous les rayonnements sacrés de l'idéal ;

On sent que la nature a bercé ton enfance

Aux suaves rumeurs de quelque fleuve immense,
Aux concerts des grands bois de ton pays natal.

À Eugénie Tessier

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil
Qui dore l'horizon, le flot, l'arbre, la pierre,
Car le destin ferma pour toujours ta paupière,
Sitôt qu'elle eut souri dans ton berceau vermeil.

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle,
Le génie en ton âme alluma son flambeau ;
Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du Beau,
Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son aile.

Et ce que l'onde dit d'enivrant au roseau,
Ce que le hautbois a de divin dans sa note,
Ce que le vent de mai sous les lilas chuchote,
Oui, tout cela frémit dans ton gosier d'oiseau.

Comme le rossignol dont la chanson se mêle
Aux sonores frissons des feuilles dans la nuit,
Tu gazouillas d'abord pour tromper ton ennui,
Et ton refrain rendit jalouse Philomèle.

Et bientôt le passant, tout ravi, s'arrêta
Pour savoir qui chantait dans cette ombre sereine...
Lorsque tu fis, un soir, ton début sur la scène,
Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile

Qui te cachait aux yeux des chercheurs d'idéal...
Déjà tu fais l'orgueil de ton pays natal,
Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin
Fait tressaillir les cœurs d'une ivresse divine,
Parfois un sanglot semble étreindre ta poitrine,
Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime fièvre,
L'esprit dans les rayons éblouissants de l'art,
De ne pouvoir, hélas ! caresser du regard
Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher
Les applaudissements de la foule éperdue
Que de venir chanter à tâtons et perdue
Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Tu préfères le calme aux longs cris d'allégresse,
Tu préfères l'encens des prés verts et des bois Aux
bravos éclatants que soulève ta voix
Au prix de tant d'ennui, de deuil et de tristesse.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi…
Mais console-toi donc, en songeant, Eugénie,
Que l'on a de tout temps vu souffrir le génie,
Et que Milton était aveugle comme toi.

Oui, chante plus gaîment au-dessus de nos fanges.
Et quand tu te tairas, oiseau mélodieux,
Aux rayons éternels tu rouvriras tes yeux,
Tu mêleras ta voix à l'hosanna des anges.

Au curé Labelle

D’un amour infini vous brûlez pour l’Église,
Par le flot du progrès vous êtes emporté ;
En deux sublimes parts votre âme se divise :
L’une appartient au Christ, l’autre à l’humanité.

Emparons-nous du sol ! – voilà votre devise,
Et, le front rayonnant d’une mâle fierté,
Vous poursuivez toujours quelque vaste entreprise
Pour donner du travail au bras déshérité.

Un jour que sur les champs croulait à flots la neige,
Vers la ville on vous vit guider un long cortège
Portant aux indigents du bois avec du pain.

Des plus purs dévoûments vous nous donnez l’exemple…
Et le peuple en son cœur déjà vous dresse un temple
Plus stable qu’un pilier de granit ou d’airain.

À Sa Majesté Marie-Christine

Reine régente d’Espagne
à propos de la guerre hispano-américaine

Vous avez recueilli des mains d’un roi mourant

– Qui chérissait en vous la perle des compagnes,
Et qui de ses sujets fut le doux conquérant –
Le sceptre altier sous qui bat le cœur des Espagnes.

Vous l’avez accepté pour votre jeune enfant.
C’était un legs bien lourd, ô grande et noble veuve !
Aussi, devant la croix avez-vous bien souvent
Déposé ce fardeau, subi comme une épreuve.

Bien souvent, à genoux au pied du crucifix,
Dans votre Escurial que la paix environne,
Vous demandiez au Roi des rois que votre fils
Fût digne de porter le sceptre et la couronne.

Et pour lui vous faisiez maint rêve ambitieux ;
Vous le voyiez bientôt régner seul sur l’Empire,
Entouré du rayon qui ceint le front des dieux,
Et partout acclamé par un peuple en délire.

Mais, tandis que, les yeux fixés sur l’enfant-roi,
Vous caressiez, un jour, quelque rose chimère,
Ô reine, vous avez soudain frémi d’effroi,
Senti l’angoisse entrer dans votre cœur de mère.

À travers l’Océan une brise venait
De vous jeter des bruits dont l’écho nous désole :
Le vautour de la guerre à ce moment planait
Sur un coin isolé de la terre espagnole.

Vous avez tressailli d’un douloureux émoi,
Craignant de voir périr la cause la plus juste ;
Mais l’âme, retrempée aux ondes de la foi,
Vous êtes demeurée aussi forte qu’auguste.

En face des Cortès, humble et fière à la fois,
Demandant au pays un nouveau sacrifice,

Vous avez fait parler bien haut par votre voix
La vérité, le droit, l'honneur et la justice !

À votre appel, les fils du Cid Campéador,
Qui fauchait de son fer les Maures comme une
herbe, Se sont groupés autour de la bannière d'or
Qui fit sous tous les cieux flotter son pli superbe.

Et ces vaillants déjà versent à flots leur sang
Pour défendre l'honneur de la vieille Ibérie,
Pour conserver intact le sol éblouissant
Dont l'immortel Colomb a doté leur patrie.

Ils rêvent de cueillir les plus brillants lauriers ;
Ils luttent enflammés d'une ardeur souveraine,
Et nul peuple jamais n'a produit des guerriers
Plus nobles et plus beaux que vos guerriers, ô reine !

Leur œil est quelquefois hautain, jamais moqueur ;
D'une fierté sans nom leur âme est toute pleine ;
La brise Liberté leur souffle dans le cœur,
Comme le vent de mai dans les fleurs de la plaine.

Grandis sous un soleil toujours resplendissant,
Ils sont les fils des monts avoisinant les nues,
Où César a laissé pour toujours, en passant,
L'ombre des plis sanglants de ses aigles vaincues.

Ils sont les descendants de ces conquistadors
Qui, le cœur débordant d'une ardeur inouïe,
Assoiffés d'inconnu, cherchant de nouveaux bords,
Léguaient des continents à leur reine éblouie !

Leurs pères guerroyaient sous les drapeaux du Cid,
Et Vergara, Givrez, Mondragon-les-Tours-Noires,
Salinas, Zamora, Tortose, Almanacid,

Entre mille succès, rappellent leurs victoires !

Sept cents ans on les vit combattre sans repos
Des Maures triomphants les hordes forcenées ;
Aucun échec ne put abattre ces héros,
Sereins, altiers et forts comme les Pyrénées !

Pour l'Église ils ont fait des travaux immortels,
Et sur ce même sol que le canon laboure
Souvent ils ont versé leur sang pour les autels,
Leur foi n'étant pas moins grande que leur bravoure !

Fougueux dans les combats, calmes dans les revers,
Nul ne les vit trembler, et César, Charlemagne,
Ces guerriers devant qui frissonnait l'univers,
Durent demander grâce aux soldats de l'Espagne.

Ils aimaient leur pays d'un amour effréné.
Nul n'a conquis leurs monts dressant au ciel leurs
cimes ; Et le grand Bonaparte, invincible obstiné,
Vainement terrassa ces insensés sublimes.

Au sein de la mêlée ils rugissaient parfois,
Et, comme les lions, ils avaient des repaires.
Aujourd'hui l'on entend encor tonner leur voix,
Car dans les fils toujours ont survécu les pères.

Oui, les guerriers anciens vivent dans les nouveaux,
Qui sentent qu'un sang pur a gonflé leur artère ;
Et tenter d'asservir ce peuple de héros,
Ce serait essayer de dompter le tonnerre.

Et, quel que soit ce sort qui plane sur le front
Des braves défendant aujourd'hui leur domaine,
Les fils de Ruy Diaz toujours apparaîtront
Plus nobles et plus grands que les vengeurs du Maine.

Et quand même l'argent remplacerait l'honneur,
Que les lourds millions tiendraient lieu de génie,
Que le nombre serait tôt ou tard le vainqueur,
L'Hispanie à jamais restera l'Hispanie !

Non, rien n'abaissera l'étendard espagnol,
Qui bien souvent sortit plus brillant d'un naufrage,
Et qui sur le ciel semble au poète un long vol
De dévoûment, de foi, d'audace et de courage !

Et puis, ceux qui comptaient qu'en ravissant Cuba
Ils allaient ajouter – illusion étrange –
Une étoile au drapeau sous qui Lincoln tomba,
Auront souillé ses plis d'une tache de fange.

Cette fange l'aura pour toujours maculé ;
Et, tandis qu'on verra sous la tache profonde
Pâlir les astres d'or dont il est constellé,
Les couleurs de l'Espagne éblouiront le monde.

Et bien haut, au-dessus des noirs événements,
Au-dessus des combats, au-dessus des armées,
Au-dessus des remparts et des flots écumants
Enveloppés encor de sinistres fumées,

Au-dessus des obus et des mares de sang,
Au-dessus des clameurs farouches de la haine,
Brillera pour toujours un nom resplendissant,
Et ce sera le vôtre, auguste souveraine !

Au docteur J.-K. Foran

qui a traduit en vers anglais deux de mes poésies

Barde, à ton large front rayonne la fierté
Des têtes que le feu de l’idéal entoure,
Et l’on sent tressaillir sur ton luth enchanté
Le souffle d’Ossian et le rythme de Moore.

Pour célébrer les champs, les bois, les vieux castels,
Pour louer les héros dont on baise la trace,
Pour chanter les combats et les deuils immortels,
Tu vibres du frisson des poètes de race.

Et l’ardeur du soleil qui dore le lichen,
L’arôme capiteux qui flotte sur la lande,
L’éclat d’îlots qu’on croit détachés de l’Éden,
Le frais gazouillement de la brise d’Irlande ;

Les échos du vallon où ton ancêtre est né,
L’attrait de la légende où revit maint fantôme,
La sauvage splendeur des lacs de Killarney,
Le blond miroitement des toits couverts de chaume ;

La fraîcheur de la mousse enguirlandant les murs,
Les bruits harmonieux des bois et des cascades,
Le babil des ruisseaux, des joncs, des seigles mûrs,
Le charme toujours neuf des antiques ballades ;

L’éternelle verdeur de l’île des martyrs,
La rumeur du Shannon, l’hymne de l’Atlantique,
L’odeur du trèfle au pied des tours et des menhirs,
Les sons mélodieux de la harpe celtique ;

Chants, feux, ombrage, échos, sèves, souffles,
senteurs, Tout cela vit, frémit, embaume et se reflète

Dans les mots chatoyants de tes vers enchanteurs,
Ô noble fils d'Érin ! ô fier et grand poète !

Et si mes humbles chants survivent à mes pleurs,
S'ils résistent au temps, devant qui tout s'efface,
C'est que ta lyre d'or, forte comme ta race,
En aura prolongé l'écho dans tous les cœurs.

Navis patriae

À monsieur le capitaine H.
Suisse commandant du croiseur D'estrées

Ainsi que des aiglons, penchés sur l'onde amère,
Frémissent de plaisir en croyant voir leur mère
Dans une aile qui rase un grand flot argenté,
Dés que sur nos eaux point une voile française,
Nous sentons, commandant, nos cœurs tressaillir
d'aise, Nous sentons un frisson d'amour et de fierté.

Oh ! c'est qu'à cet instant notre avide prunelle
Dans cette voile au loin voit l'aile maternelle,
Oh ! c'est que le vaisseau qui l'ouvre dans le vent
Est pour nous, Canadiens, la vieille France même,
C'est que son pavillon est à nos yeux l'emblème
De cette absente à qui nous songeons si souvent.

Oui, le navire en vue est bien pour nous la France...
La France est un vaisseau qui porte la science,
La gloire, la raison, le droit et l'équité,

Qui, chargé pour le ciel des plus riches offrandes,
Tendant à l'idéal ses voiles toutes grandes,
Marche vers la justice et vers la vérité.

L'héroïsme et l'honneur sont toujours ses pilotes.
Tout seul il a jadis lutté contre des flottes,
Et rien ne ralentit son essor indompté,
Rien n'altère jamais sa sublime attitude ;
Vers son but il avance avec la quiétude
Du condor contemplant sa part d'immensité.

Tous les reflets du Pinde, ode, drame, épopée,
Tous les éclairs de l'âme et tous ceux de l'épée
Se mêlent sur son pont aux rayons printaniers.
Il abrite en ses flancs le bien, le beau, l'utile,
Et le souffle des chants d'Homère et de Virgile
Caresse ses haubans et gonfle ses huniers.

Sur cette onde où parfois plus d'un peuple chavire,
Nul ouragan ne peut renverser ce navire,
Et lorsque ses couleurs ne sont plus qu'un lambeau,
Quand ses mâts sont rompus et ses vergues brisées,
C'est qu'il doit aussitôt sur des eaux apaisées
Apparaître plus fort, plus brillant et plus beau.

Le vaste voilier suit un vaste itinéraire ;
Et que le vent lui soit favorable ou contraire,
Il traverse sans fin l'espace illimité.
Il est à tous les yeux la joie et l'espérance,
Il est le fier essor, il est l'élan immense
Du progrès souverain et de la liberté.

Aventurier du rêve, il aime la tempête,
Et les jours de combat sont pour lui jours de fête ;

Il se plaît aux assauts du ressac mugissant,
Et vogue avec le juste et le bien pour cuirasse,
Derrière lui laissant une profonde trace
Où se joue un rayon de gloire éblouissant.

Se moquant de l'entrave, il court à pleines voiles ;
De l'erreur en passant il déchire les voiles,
Et sa vaste envergure effare les vautours.
Il est prodigieux sur l'onde débordée,
Et dès qu'il a lâché sa première bordée,
On voit fuir les tyrans et chanceler les tours.

Comme le soc luisant dans la glèbe féconde,
Il ouvre des sillons que la lumière inonde,
Et sur des bords dont l'œil des constellations
Devinait seul, hier, la grandeur souveraine,
Dispensateur semant partout la vie humaine,
Fait croître des épis qui sont des nations.

Hardi dans le danger et ferme dans l'épreuve,
Le premier, ce vaisseau remonta notre fleuve,
Et quand, après cent ans d'exploits toujours vainqueurs,
Il lui fallut, devant nos remparts en ruine,
Amener pavillon, vaincu par la famine,
Un long cri douloureux partit de tous les cœurs.

Le noble bâtiment déserta notre plage,
Laissant ici la fleur de son fier équipage,
Laissant un souvenir immortel sur nos flots.
Il disparut ainsi que tout astre qui sombre,
Et, comme il décroissait, au loin, dans la pénombre,
Le rivage attristé s'emplit d'amers sanglots.

Il s’enfuit, désarmé, vers des bords plus prospères,
Emportant l’étendard dont tant de fois nos pères
Avaient teint de leur sang les augustes lambeaux.
Versailles resta sourd aux voix désespérées
Que lui portaient alors nos brises éplorées…
Et Voltaire avait eu raison de nos héros.

Ces héros, en perdant le drapeau de la France,
Restèrent sans appui comme sans espérance ;
Mais, dans leur abandon, pouvant encor bénir
La main qui leur avait tendu l’éponge amère,
Ils gardèrent toujours le culte de leur mère,
Glorieux de son nom et de son souvenir.

Comme les survivants d’un immense naufrage,
Sur lesquels l’ouragan déchaîne encor sa rage,
Ils luttèrent, battus par le flot du destin,
Et, sentant, à la longue, un peu d’espoir renaître,
Parfois ces délaissés croyaient voir reparaître
Les voiles de la France à l’horizon lointain.

Hélas ! durant cent ans notre plage conquise
Attendit vainement qu’au souffle de sa brise
La France déployât son étendard altier.
Nous avons bien gémi de son indifférence ;
Mais, malgré les longs jours de deuil et de souffrance,
Notre cœur, toujours fier, lui resta tout entier.

Et quand, un jour, le noble et glorieux navire,
Comme un astre éclipsé qu’on voit tout à coup luire,
Vint mirer sa splendeur au lumineux cristal
Du grand fleuve autrefois témoin de sa défaite,
Pour nos bords étonnés ce fut un jour de fête
D’un éclat souverain et d’un charme idéal.

Ô souvenir béni ! sur notre promontoire

Retentissaient alors de longs chants de victoire,
De doux sanglots mêlés à des cris triomphants ;
Une mère, d'amour et de joie éperdue,
Et que depuis longtemps ses fils croyaient perdue,
Avait enfin tendu les bras à ses enfants.

Et Québec célébrait la France revenue.
Dans nos murs éclatait une ivresse inconnue,
Provoquant quelquefois de sublimes excès ;
Et de très loin, à pied, par des routes ardues,
Des vieillards haletants et des femmes rendues
Accouraient saluer l'étendard des Français.

Dans un même transport d'amour et d'allégresse,
Les champs, les bourgs, la ville avec sa forteresse,
Pour fêter, ce jour-là, l'héroïsme et l'honneur,
Faisaient tonner l'airain, parler la poésie,
Et sur son luth divin le divin Crémazie
Chantait « le plus aimé de nos jours de bonheur ».

Bien des ans sont passés depuis l'heure bénie
Où, mêlant ses clameurs aux éclairs du génie,
Le canon saluait le triomphal retour
De la nef qui pour nous est la mère patrie,
Et, pendant tout ce temps, cette France chérie
Nous a de loin tendu les fleurs de son amour.

Et la France à nos yeux a paru bien plus belle,
Et nous avons senti toujours grandir pour elle
Notre admiration, notre foi, notre orgueil,
Partageant son espoir, sa joie et ses alarmes,
Acclamant ses succès, – et répandant des larmes
Quand le noble voilier donnait sur un écueil.

Et, sans plus redouter aucune défaillance
Sur ce navire altier guidé par la vaillance,

Fiers de son pavillon que rien ne peut ternir,
Fiers de ses timoniers narguant toute rafale,
Nous suivons, tout émus, sa marche triomphale
Vers les grands horizons où brille l'avenir.

Les marins de *la Jeannette*

L'Amérique a produit, brave autant que féconde,
Ces marins dont l'échec émeut encor le monde,
Et que la gloire, au front toujours grave et serein,
Fit asseoir au milieu de son temple d'airain.

Quand ces audacieux, croyant à leur étoile,
Eurent à l'âpre vent des mers ouvert la voile,
Qu'ils eurent salué les grands arbres ombreux
Du rivage natal décroissant derrière eux,

Des chants d'enthousiasme et des flots d'harmonie
S'élevèrent des bords de la Californie,
Et Londres, qui prend part aux plus hardis travaux,
De loin, les acclama de délirants bravos.

Explorateurs que rien n'arrête et ne déroute,
Ils s'en allaient frayer une nouvelle route,
Et, comme la France est de tous les grands essais,
Leur navire à son flanc portait un nom français.

Pionniers du progrès, orgueilleux de leur rôle,
Ils allaient hardiment, l'œil tourné vers le pôle ;
Ils espéraient franchir les gouffres inconnus
D'où tant d'audacieux ne sont pas revenus,

Et rêvaient de porter la bannière étoilée
Plus loin qu'aucune voile encor n'était allée.

Parfois, dans les beaux soirs, quand les vents se taisaient,
Et que les astres d'or dans les vagues luisaient,
Groupés au pied des mâts, ils narraient des histoires ;
Du pays des aïeux ils évoquaient les gloires,
Ils vantaient le soleil de ces bords séduisants
Où tant de cœurs émus battaient pour les absents.
Bien avant dans la nuit ils causaient sous les voiles,
Et, mollement bercés par les flots pleins d'étoiles,
Après que tout causeur dans l'ombre s'était tu,
Ils restaient là pensifs et le front abattu ;
Ils songeaient aux dangers dont l'Arctique fourmille,
Ils revoyaient au loin le seuil de la famille,
Où tout, naguère encore, était calme et serein...
Et des soupirs gonflaient leur poitrine d'airain...
Mais l'aube les voyait joyeux à la manœuvre.

Leur dévoûment était aussi grand que leur œuvre.

Dévoûment inutile ! Hélas ! ils ont grossi
Le nombre des héros qui n'ont pas réussi,
Ils sont morts, en laissant leur tâche inachevée,
Sans pouvoir pénétrer dans la zone rêvée,
Sans atteindre le but splendide et radieux,
Sans qu'une oreille amie ait reçu leurs adieux,
Sous des cieux où l'oiseau n'ouvre jamais son aile,
Au milieu des horreurs de la glace éternelle.
Et l'Océan polaire, ignoré du soleil,
Incessamment voilé d'une nuit sans réveil,
Jeta durant des mois son rôle et son écume
À ces preux endormis pour toujours dans la brume.

Pour retrouver ses fils et recueillir leurs os,
La patrie en deuil a versé son or à flots ;

Et, pendant que, roulés dans les plis du suaire,
Ils traversaient l'Europe, un long glas mortuaire
A tinté dans les cœurs, la bouche des canons
À tous les vents du ciel a répété leurs noms ;
Partout ont résonné les cloches, les fanfares,

Partout, la nuit, les tours ont lui comme des phares,
Et devant les cercueils de ces sublimes fous
La France enthousiaste est tombée à genoux ;
Et puis son œil rêveur a suivi sur la lame
La nef portant les os des vaillants qu'on acclame ;
Et lorsque l'Amérique a reçu ses héros,
Quand leurs frères, parmi les vivats, les sanglots,
Sont allés les coucher sous la funèbre voûte,
Flottant sur des Français inclinés sur la route,
Les trois couleurs au vent déployaient leur éclat,
La France dans ses fils était encore là.

Ah ! c'est que cette France admire le courage,
Honore les martyrs, sait toujours rendre hommage
À tous ceux qui sont prêts à mourir, s'il le faut,
Soit au fond d'un désert ou sur un échafaud.

Chaque peuple aujourd'hui sait la triste aventure
De ces marins tombés dans une lutte obscure,
Et leur échec toujours devra navrer les cœurs.
Vaincus, ils ont au front le nimbe des vainqueurs.
Leur dévoûment peut-être était de la folie...
Soit ! mais devant celui qui va donner sa vie

Pour servir la science, aider l'humanité,
Moi d'admiration je me sens transporté.
Et ceux qui restent droits quand la France s'incline
N'ont jamais rien senti battre dans leur poitrine.

À monsieur le capitaine J.-E. Bernier

Amant des grandes eaux, des vastes horizons,
Dans l'âme te sentant la flamme des Jasons,
Tu brûles de voguer vers la zone lointaine
Qui vit sombrer, hélas ! tant de puissants agrès,
Et, pour collaborer à l'œuvre du progrès,
Tu vas risquer tes jours, ô vaillant capitaine !

Oui, chez toi c'est le sang des découvreurs qui bat ;
Le danger te séduit, nul vent ne te courba,
Nul fardeau n'est trop lourd pour ta robuste épaule,
Et, vers le but rêvé tournant ton front d'airain,
Tu jures de vouloir distancer tout marin,
Tu promets de porter ton pavillon au pôle.

Guidé par les jalons que des preux immortels
Ont semés à travers les glaçons éternels
Que l'Arctique sans fin bouleverse et tourmente,
Tu vas, j'en suis certain, écarter tout revers,
Tu vas toucher du doigt le bout de l'univers,
Réaliser bientôt le projet qui te hante.

Tout ce que la nature a de rude et d'amer,
Toute l'horreur qui doit régner sur une mer
Que l'hiver boréal incessamment entoure,
Tu l'auras à combattre, ô noble aventurier !
Nul tourment ne fera fléchir ton cœur d'acier,
Rien ne triomphera de ta mâle bravoure.

Tu sortiras vainqueur de ce combat sans nom
Où jamais ne devra dominer le canon,
Mais bien plutôt ta voix, ta grande voix qui vibre,

En faisant répéter à de mornes échos,
Qui n'ont jamais frémi qu'au grondement des flots,
Les allègres refrains d'un jeune pays libre.

Sur le sommet nacré d'un iceberg géant,
– Semblant un vaste autel bercé par l'Océan, –
Pour remercier Dieu qui retient les désastres,
Un soir, tu planteras quelque modeste croix,
Et tes fiers compagnons, ces marins de ton choix,
Avec toi fléchiront le genou sous les astres.

Un ardent *Te Deum* montera vers le ciel,
Et dès qu'aura vibré cet hymne solennel,
Des frissons inconnus traverseront l'espace,
Le gouffre des grands flots engourdis tremblera,
Et l'esprit des déserts dans la brume dira :
– Banquises, courbez-vous ! c'est le maître qui passe !

Captif du fier progrès, proscrit du saint devoir,
Tes amis ne pourront de sitôt te revoir ;
Mais, durant les longs jours de ta longue croisière,
Ton souvenir en eux sera toujours vivant,
Et les soirs radieux les verront bien souvent
Pensifs et l'œil tourné vers l'étoile polaire.

Et quand tu reviendras du parage ignoré
Où tant d'audacieux espoirs avaient sombré,
Ton large front aura la pâleur glaciale ;
Mais dans l'ombre sereine où la gloire enfin luit,
Ton nom rayonnera comme parfois, la nuit,
Brille dans notre ciel l'aurore boréale.

À monsieur le marquis de Lévis
et à monsieur le marquis de Nicolay

Depuis longtemps, épris des choses du passé,
Dans votre noble cœur vous aviez caressé
L'espoir de contempler les forêts et les grèves
Où, poursuivant toujours son rôle glorieux,
Durant un siècle entier, la France des aïeux,
Pour fonder un empire, a combattu sans trêves.

Vous rêviez d'aborder aux rivages ombreux
Arrosés tant de fois par le sang de nos preux ;
Et quand notre œil, perdu dans l'immensité vague,
A cru vous voir cingler vers notre Saint-Laurent,
Aussitôt d'un vivat immense et délirant
Nous vous avons de loin salués sur la vague.

De loin nous vous tendions les bras avec amour,
Et nous soupirions tous, amis, après le jour
Où votre nef enfin toucherait notre terre,
Car vos noms, évoquant un immortel succès,
Nous rappelaient, à nous restés toujours français,
Que le sang d'un héros battait dans votre artère.

Nous brûlions, croyez-nous, de vous serrer la main,
Nous brûlions de joncher de fleurs votre chemin,
Et, depuis qu'en ces murs dressés par la vaillance
Vous êtes descendus pour baiser le linceul
Recouvrant le passé qu'illustra votre aïeul,
Nous palpitons de joie et de reconnaissance.

Oh ! les heureux moments ! oh ! les jours radieux
Que nous avons donnés au culte des aïeux !
Entre nos cœurs vibrant du même écho sonore
Un lien s'est formé que rien ne brisera ;

Et de votre séjour parmi nous survivra
Un souvenir brillant comme un lever d'aurore.

Avec vous nous avons foulé le sol sacré
Où, trahi par le sort, un soldat inspiré
Sut encor, malgré tout, remporter la victoire ;
Avec vous nous avons déroulé les feuillets
Toujours éblouissants des sublimes reflets
Que Lévis de son glaive a mis dans notre histoire.

Ensemble bien des fois nous avons revécu
L'instant où votre aïeul, – ce héros invaincu
Dont le nom sur nos bords est toute une épopée, –
Épuisé par la faim, le désespoir au cœur,
Plutôt que de les rendre aux mains de son vainqueur,
A brûlé ses drapeaux, a brisé son épée.

Oh ! oui, votre présence a fait, nobles amis,
Dans notre âme vibrer mille échos endormis ;
Elle a rempli Québec d'une indicible joie,
Rajeuni de cent ans notre vieille cité,
Remis dans plus de lustre et dans plus de clarté
La gloire de Lévis, le nom de Sainte-Foye.

Sainte-Foye et Lévis ! Ces deux noms éclatants,
Nous les avons gravés dans nos cœurs palpitants,
Nous les voyons partout flamboyer comme un astre.
Lévis est le sauveur d'un peuple de héros,
Sainte-Foye est l'ivresse après les longs sanglots,
Le succès reconquis dans le champ du désastre.

Ce n'était pas la mort que les soldats anglais
Semaient là, dans le sol fouillé par les boulets,
C'étaient, à leur insu, des germes d'espérance ;
Et le sang de nos preux, rougissant les sillons
Que la gloire dorait de ses derniers rayons,

Fit croître l'avenir de la Nouvelle-France !

Oui, l'avenir sourit à nos destins nouveaux ;
Oui, l'astre du progrès brille sur nos travaux ;
Et quand vous reverrez votre mère immortelle,
Dites-lui qu'à l'abri du drapeau d'Albion
Nous proclamons bien haut la gloire de son nom,
Dites-lui que nos cœurs battent toujours pour elle.

À mojnsieur Andrew Carnegie

sur le don de cent mille dollars qu'il a fait
à la ville d'Ottawa pour la fondation
d'une bibliothèque publique

Comme l'aigle, planant sur les plus fiers sommets,
Fixe l'astre brûlant, et ne répond jamais
Aux cris du paon rempli de stupide insolence,
Le poète inspiré, dominant tous les fronts,
Dans son vol glorieux, dédaigne les affronts
Que lui jette parfois une sotte opulence.

Il dédaigne le faste outrageant du vantard,
Qui, rendu tout-puissant par l'aveugle hasard,
Effeuille à pleines mains l'arbre de sa fortune ;
Mais, du pur idéal gardant le pur trésor,
Il sent contre le riche à genoux devant l'or
Tressaillir dans son âme une sainte rancune.

Avec l'ardeur du feu sacré dont son vers luit,

Il haïra toujours le frère de celui
Qui jadis resta sourd aux plaintes de Lazare,
Et, du culte des gains dévoilant les hideurs,
Comme le Christ chassait du Temple les vendeurs,
Il voudrait châtier à coups de fouet l'avare.

Mais de même qu'en lui frémit un saint courroux
Contre ceux que l'argent fait tomber à genoux,
Contre tous ceux qu'on voit ramper au pied des trônes,
De même il se sent naître un vaste amour au cœur
Pour le riche qui laisse, humble triomphateur,
Sur les vaincus du sort, couler des flots d'aumônes.

Au-dessus du savant, au-dessus du guerrier,
Au-dessus de l'artiste, au-dessus du laurier
Qui couronne le front où le génie éclate,
Le poète aperçoit ce généreux esprit,
Qui, dans un pauvre aimant un autre Jésus-Christ,
Verse à ses pieds son or ainsi qu'un aromate.

Hélas ! celui qui fait couler son or à flots
Pour apaiser la faim, supprimer les sanglots,
Est un heureux bien rare à l'époque où nous sommes :
Une fatale angoisse étreint tous les cerveaux,
Et l'aveuglant soleil des grands progrès nouveaux
Semble pétrifier le cœur de tous les hommes.

Presque toujours le riche est un triste insensé ;
Il ne plonge jamais son œil dans le passé,
De l'avenir jamais il ne lève les voiles ;
Rien de grand, rien de beau ne l'enflamme, et pour lui
Les fleurs de la pensée exhalent de l'ennui,
Les champs sont sans parfums et les cieux sans étoiles.

Où l'on croit écouter, en foulant les prés verts,
La respiration de l'immense univers,

Lui n’entend que le cri du grillon dans les herbes ;
Où l’on voit ondoyer une mer d’épis blonds,
Lui calcule en secret, courbé sur les sillons,
Combien ses grands blés mûrs devront donner de gerbes.

Et jamais il ne va rêver au bord des eaux,
Ouïr le frais concert de l’oncle et des roseaux,
Humer des goémons la senteur âcre et douce ;
Rarement on le voit cueillir des fleurs au champ,
Jamais on ne le voit attendri par un chant
Qui sort d’une fenêtre ou bien d’un nid de mousse.

Et, sourd à l’harmonie ainsi qu’à la pitié,
Insensible aux appels de la sainte amitié,
Ne sachant même pas que plus d’un sot l’envie,
De ses rêves défunts semblant porter le deuil,
Sans loisirs, sans gaîté, sans honneur, sans orgueil,
Comme un loup dans sa cage il tourne dans la vie.

Et tandis que ce fou marche comme ployé
Sous le poids du mépris, taciturne, ennuyé,
Croyant lire partout quelques sombres présages,
Le riche qui voit Christ dans un pauvre souffrant
Et lui verse son or comme un baume odorant
À la félicité dont jouissent les sages.

Oui, le riche qui songe au sort de l’indigent,
Et qui, pour l’adoucir, prodigue son argent,
Est un heureux aussi vénérable que rare,
Et son nom, d’un reflet sublime environné,
Devrait, sur nos frontons pour toujours buriné,
Avoir l’éternité du bronze et du carrare.

Oui, la gloire sourit à ce consolateur ;
Mais des puissants à qui l’or donne le bonheur
Et que la charité de sa flamme enveloppe,

Pas un seul n’a jamais plus que toi mérité
De ceindre le bandeau de l’immortalité,
Ô modeste penseur ! ô noble philanthrope !

En partageant avec les humbles tes trésors,
Tu fais pour ton pays ainsi que pour nos bords
Ce que nul n’a tenté dans notre âge servile,
Car tu viens enseigner aux favoris du sort
Qu’ils ne peuvent garder leurs biens jusqu’à la mort,
Prêcher au nouveau siècle un nouvel évangile.

Car tes dons sans rivaux, distribués partout,
Calmeront, j’en suis sûr, le sourd ferment qui bout
Dans les masses du peuple impatient qui souffre,
Uniront d’un lien aussi fort que loyal
Le modeste travail et le fier capital
Depuis de si longs jours séparés par un gouffre.

Aspirant au repos, tu n’attaches ton cœur
Qu’aux choses où l’idée a mis son sceau vainqueur,
Qu’aux choses qui devront éternellement vivre ;
Et, pour faire chérir, comme tu les chéris,
Des immortels auteurs les immortels écrits,
Sur les deux continents tu prodigues le livre.

Le livre ! c’est l’ami qui ne trahit jamais,
C’est le guide qui fait gravir tous les sommets,
Le conseiller muet dont la sagesse étonne ;
C’est un baume du cœur, c’est le pain de l’esprit,
Le seul vin du reclus, le seul bien du proscrit,
Le flambeau sans lequel l’homme hésite et tâtonne.

C’est l’apôtre enseignant la jeune humanité,
Le champion du droit et de la liberté,
La torche radieuse éclairant chaque rive,
Le fil que le marcheur tient dans sa main la nuit,

Un des rayons divins qui dissipent l'ennui ;
Dans le désert des jours c'est la source d'eau vive.

C'est le chêne feuillu, le bel arbre vermeil,
Où, pour se reposer des ardeurs du soleil,
Chacun s'en vient s'asseoir, jeune ou vieux, mère ou vierge ;
C'est le levier puissant qui doit tout soulever,
C'est le mât sur lequel peut encor se sauver
Le naufragé du sort que le doute submerge.

D'un royaume idéal le livre te fait roi,
Et les cœurs aujourd'hui tressaillent tous pour toi,
Et l'astre de ta gloire incessamment s'élève,
Mêlant ses rayons d'or aux constellations
Qu'allument, dans leur ciel, les grandes nations,
Avec les mille éclairs de la plume et du glaive.

Les penseurs étonnés, les bardes éblouis
Proclameront toujours tes bienfaits inouïs,
Et nous te garderons une reconnaissance
Que nul effort du temps ne pourra délier,
Large comme ton cœur, forte comme l'acier
Qui créa ta richesse et ta toute-puissance.

Le fou

À monsieur F. Lhomme,
auteur de la « Comédie d'aujourd'hui »

C’est un fou, c’est un fou que nul ne peut guérir.
Tout enfant, il passait de longs jours à courir
Dans les prés, dans les bois, au bord des précipices.
La solitude a fait en lui germer des vices,
Et dans les chants du nid, dans les souffles du vent,
Dans les cris de la foudre et du gouffre mouvant,
Dans les feux du soleil, dans l’ombre des feuillages,
Dans les parfums épars sur les monts et les plages,
Il a puisé, l’esprit de cent rêves hanté,
L’amour du rythme large et de la liberté.
Il a grandi parmi les mille bruits sublimes
Qui montent des forêts, des plaines, des abîmes,
Il a grandi parmi fleurs, oiseaux, papillons ;
Et, lui versant à flots ses senteurs, ses rayons,
Allumant des éclairs dans son âme inquiète,
La nature, un matin, en a fait un poète ;
Et depuis lors ce fou ne cesse de chanter.
Un rien le passionne et le fait palpiter ;
Et, malgré les clameurs d’une époque en délire,
Toujours inattentive aux accords de la lyre,
En dépit des sons vils que rend le vil métal,
Il chante tour à tour le rivage natal,
Le doux printemps qui fait miroiter la prairie,
La gloire des héros tombés pour la patrie,
Le respect des vieillards, le culte des défunts,
Les bois et leurs échos, les prés et leurs parfums,
Le saint progrès en marche et l’art saint qui l’éclaire.
Il demande en ses chants qu’on supprime la guerre,
Que l’on vole partout au secours des souffrants.
Sa strophe bien souvent flagelle les tyrans,
Et pour l’hypocrisie est sans miséricorde.
Il prêche incessamment la paix et la concorde.
Il voudrait voir liés d’indissolubles nœuds

Les peuples et les rois, les riches et les gueux ;
Il voudrait, emporté par sa rare folie,
Voir la loi vengeresse à jamais abolie,
Et répète au bourreau qu'il fait rire l'enfer,
Et qu'il ne peut frapper sans élever son fer
Vers le grand ciel serein d'où tombe la clémence.
Non, rien ne peut guérir une telle démence.
Et bien souvent on voit cet étrange insensé
Errer seul sous les bois, distrait, le front baissé,
Ou bien, les yeux au ciel, les cheveux dans la brise,
Cheminer, à pas lents, auprès du flot qui brise,
Tendant l'oreille aux bruits du flux ou du jusant,
Enivrant son regard d'infini, se grisant
De l'arôme du pin, du tremble et du mélèze,
Savourant, attardé, le soir, sur la falaise,
L'hymne délicieux de quelque chantre ailé.
Il semble par moments du sol s'être envolé :
Comme l'aigle et l'éclair il est dans les nuages.
Redescendu sur terre, écartant les feuillages
Qui cachent aux regards le lit des trépassés,
Il va rêver autour des tombeaux délaissés.
Fuyant l'éclat des cours et des apothéoses,
Il cherche au bois des nids, il cueille aux champs des roses,
Dans l'air il suit des yeux le vol des papillons,
Il regarde ondoyer les blés sur les sillons,
Il écoute la source ou le vent qui murmure.
Dans son isolement, dans sa retraite obscure,
Tout lui parle, tout parle à son esprit pensif,
Le nuage, le pré, le gouffre, le récif,
L'onde baisant la rive, et l'airain sonnant l'heure.
Pour lui le glas qui tinte est une voix qui pleure ;
Pour lui les chers défunts exhalent des sanglots
Dans les bruits éplorés des brises et des flots ;
Pour lui parlent entre eux le peuplier et l'orme ;
Pour lui le firmament est un saphir énorme
Nous cachant les jardins éblouissants du ciel,

Partout brille le doigt de l'Être universel,
Dieu parle dans la foudre et sourit dans l'aurore ;
Pour lui les yeux éteints nous regardent encore,
La mort n'est pas la mort, rien ne saurait mourir.
C'est un fou, c'est un fou que nul ne peut guérir.
Il dédaigne l'argent dont le bonheur s'achète.
Au lieu d'être un puissant, il veut rester poète,
Et n'échangerait pas l'or qui brille en ses vers
Contre les millions semés dans l'univers.
Aucun appât ne peut influencer sa lyre.
Il fait ce qu'il veut faire et dit ce qu'il veut dire.
L'a-t-on vu bien souvent en quête d'un appui ?
Il ne tente jamais de copier le gui
Qui, léchant le vieux tronc du chêne qui l'abrite,
Se gonfle de sa sève et n'est qu'un parasite.
L'hosanna que paieraient si cher les parvenus,
Il le donne gratis aux vaillants méconnus.
Rien ne lui plaît autant que de briser un masque.
Aucune palme d'or n'étincelle à sa basque.
Que pourrait bien valoir pareille dignité
Au poète aspirant à l'immortalité ?
Il n'est d'aucun cénacle où le vil encens brûle.
Il monte un fier cheval qui jamais ne recule,
Qui galope tout droit, sans peur de s'écloper.
Son mépris du flatteur, qu'il voit partout ramper,
N'a d'égal en son cœur farouche mais sincère
Que la haine qu'il garde au lâche plagiaire,
Et son amour de l'art et de la vérité
Est tenace et superbe autant que sa fierté.
Quand ce fou fermera pour toujours la paupière,
Peu de fervents l'iront conduire au cimetière,
Et nul socle d'airain jamais ne marquera
Le tertre solitaire où son corps dormira.
Il le sait, et le barde aisément s'en console,
En songeant qu'à son front doit luire une auréole
Dont nul souffle jaloux ne ternit le rayon,

Que son œuvre vivra toujours, que le sillon
De l’esprit ne peut être une trace éphémère,
Que depuis trois mille ans les poèmes d’Homère
Roulé dans le linceul de la nuit sans réveil
Ont gardé la jeunesse et l’éclat du soleil.

L’enfant de la balle

À monsieur Pierre Duot

Je suis né, vers soixante, au square Chaboillez,
Et j’étais le plus vieux de cinq enfants choyés
Par une mère aussi vertueuse que belle,
Dont je crois voir toujours rayonner la prunelle.
Mon père – aucun ne fut plus brave que le mien –
Mon père était, messieurs, un mécanicien
Et servait le Grand-Tronc.

Le soir, après l’école,
Bien souvenu, leste et vif comme l’oiseau qui vole,
Je courais seul le voir en gare manœuvrer.
Je ne pouvais alors cesser de l’admirer
Sous sa veste de cuir cependant bien chétive,
Debout, comme un héros, sur sa locomotive.
J’adorais son métier, et déjà je songeais,
Dans mon petit cerveau roulant de grands projets,
Au temps où j’en pourrais faire l’apprentissage,
Où j’aurais pour patron un patron aussi sage.

Un jour, – c’était, je pense, un jeudi de congé, –

Je quittai le logis et je me dirigeai
Vers la gare.
À l'entour quelques hommes d'équipe
Se reposaient, fumant tranquillement leur pipe,
Pendant qu'au ras du sol semblaient flotter encor
Des lambeaux de vapeur teintés de reflets d'or.

Soudain, comme j'entrais dans la salle d'attente,
De loin un travailleur d'une voix éclatante
Cria :
— Ton père fait aujourd'hui le *Vingt-trois* ?
— Oui, l'ami, répondis-je, et, demain soir, je crois,
Il devra manœuvrer sur le *Soixante-seize*.
— Il s'y connaît, le gars, il en parle à son aise,
Fit un voisin charmé de mon air étourdi ;
Et, s'approchant tous deux, le plus jeune me dit :
— Tu parles comme un homme, et pour ça je t'invite
À vider avec nous un verre... allons, plus vite,
Nous n'avons pas de temps à perdre.

Comme un sot,
J'opinai de la tête et j'acceptai l'écot,
Je suivis les gaillards au bouchon le plus proche,
Et là d'un trait je bus, crâne comme Gavroche,
Cherchant à me hausser sur le plancher poisseux,
La moitié d'un grand bol de vieux cidre mousseux.

Sans me donner le temps de reprendre mon *verre*,
Le plus vieux, ébauchant un geste très sévère,
Et me tendant des sous qu'il tenait dans son poing :
— Cours chercher du tabac chez l'épicier du coin,
Fit-il avec un pli sardonique à la bouche.
Tout de suite je vis quelque chose de louche
Dans ce commandement fait sur un ton moqueur.
Je sortis soupçonneux, un serrement au cœur...
Et, dès que je remis le pied dans la taverne,

Je crus m'apercevoir, à quelque baliverne
Que dit, en me lorgnant, un de ces sacripants,
Que l'on était en train de rire à mes dépens.
Et quand je reportai le breuvage à ma lèvre,
Je sus que l'on venait d'y verser du genièvre,
De me jouer un tour, un vrai tour de bandit ;
Mais, voulant jusqu'au bout m'affirmer, comme on dit,
Je vidai, sans broncher, le bol d'une chopine,
Je dis : Merci, les gars ! et d'un pied qui clopine
Je m'éloignai, cherchant si je ne verrais pas
Mon père qui devait manœuvrer à deux pas.
Hélas ! mon père était parti.

La jambe veule,
Après être resté dix heures à la gueule
De son foyer, debout devant un feu d'enfer,
N'ayant pour tout appui que son levier de fer,
Il venait de rentrer par la sente voisine,
Pendant que son chauffeur remisait sa machine.

Que je la connaissais, cette machine-là,
Et que de fois j'avais admiré son éclat !
À cette heure, surtout, était-elle assez claire,
Avec sa cloche d'or, son gros fanal de verre,
Ses robinets de cuivre et ses barres d'acier
Semblables aux jarrets tendus d'un fier coursier.

J'étais ravi devant cette lourde merveille,
Et je l'examinais, le chapeau sur l'oreille,
Guilleret et hautain comme l'est un noceur,

Et faisant alentour l'homme et le connaisseur.
Oui, j'étais fasciné par sa masse et ses formes,
Et le poitrail trapu de ses tampons énormes.
En avant ! qui pourrait résister...

À présent J'éprouvais tout l'effet du grand bol malfaisant ;
Et pendant que, rêveur, je fixais la machine,
C'était drôle, du feu me courait dans l'échine,
Des éclairs aveuglants me passaient dans les yeux,
Et j'étais empoigné par un désir fougueux :
Ne fût-ce que le temps de m'y dresser la tête,
Je voulais, à tout prix, monter sur la *Tempête*,
Un surnom qui souvent m'avait rempli d'émoi.

Soudain, je regardai, furtif, autour de moi.
Non loin, tournant le dos, et la tête penchée,
Un homme marchait seul au fond d'une tranchée,
Où se glissait déjà l'ombre vague du soir ;
Et, certain qu'aucun œil n'était là pour me voir,
N'ayant à redouter nulle oreille attentive,
En deux bonds je sautai sur la locomotive.
La gare à ce moment me parut tournoyer.

Sans bruit, du pied j'ouvris la porte du foyer.
Quelle douce chaleur ! que j'étais à mon aise
En face du brasier de la vaste fournaise
Où crépitait encore un reste de poussier !
Oh ! comme elle brillait, la manette d'acier !
Quel triomphe pour moi ! Quel orgueil dans ma tête !
Déjà je me voyais maître de la *Tempête*,
Déjà je succédais à mon père... Oh ! la ! là !

Le manomètre d'or, le niveau d'eau, voilà
Ce qu'il ne fallait pas perdre de vue en route,
Et les rails, les signaux, les signaux... Et sans doute
Je n'aurais qu'à tourner le fer du changement
De marche, qu'à tirer un peu, légèrement,
Sur le « régulateur » dont l'acier étincelle,
Et que ça... marcherait... Je tremble et je chancelle.

Tout à coup, refermant la porte du foyer,

J'empoigne le levier… rien que pour essayer,
Pour voir si je puis faire avancer la *Tempête*…
… Un long jet de vapeur très blanche qui halète…
Un autre ! un autre ! un autre encore ! un crachement
De fumée aveuglante, un rauque grincement…
Et la masse de fer frémit, s'ébranle, roule,
Sort et suit le chemin qui sans fin se déroule.
Un employé paraît à distance… J'ai peur,
J'hésite une seconde, et, voyant la vapeur
Grossir ses tourbillons, je veux faire machine
En arrière, je perds la tête… je piétine…
Je tire à tour de bras sur le levier grinçant…

Comme sous l'éperon un cheval hennissant
La *Tempête* s'élance…

Que sa charge est légère ?
En avant ! en avant ! la vieille messagère !
Elle que vingt fourgons ne ralentiraient pas,
Elle va sans effort, sans heurt et sans fracas.
En avant ! en avant ! … Maintenant elle vibre,
Elle file, elle vole, impétueuse et libre.

Après cela, je n'eus conscience de rien,
Et ce qui suit me fut conté par un ancien.

En voyant tout à coup émerger la machine,
Stupéfait, l'aiguilleur du chemin de Lachine
Bondit hors de sa hutte, un frisson à la peau ;
Mais, avant d'avoir pu déployer son drapeau,
Pendant qu'un chef agite un signal en arrière,
La *Tempête* a déjà franchi toute barrière
Et roule avec le bruit d'un sinistre torrent.

Cependant l'aiguilleur, écumant et jurant,
A pu me reconnaître au poste de mon père,

Pétrifié de peur, pâle comme un suaire,
Paraissant implorer assistance et pardon,
D’une main délirante étreignant le cordon
De la cloche, le front noyé dans la fumée.
En avant, tout là-bas, une petite armée
De travailleurs aussi furieux que surpris
Gesticule, les bras tendus, poussant des cris.

Mais qui donc oserait se jeter sur la voie
Devant ce monstre noir que le hasard envoie !
Qui pourrait le saisir ? Qui pourrait lui sauter
À la crinière ? Qui ?… L’on n’a qu’à s’écarter
Au plus tôt… Place !… place !… et le grand monstre passe,
Prompt comme l’ouragan déchaîné dans l’espace.

Le chef de Saint-Lambert, au bruit inattendu
D’une machine entrant dans le pont, – éperdu,
Se rue au télégraphe… Avant qu’il expédie
La dépêche affolée au chef de L’Acadie,
Celui-ci voit surgir, rapide comme un trait,
Le monstre sur lequel un enfant apparaît,
Hagard comme un mourant que l’agonie assaille…
– Et déjà le sol tremble, et la gare tressaille.
Que faire ?… Si l’enfant pouvait, malgré sa peur,
Dans un suprême effort, renverser la vapeur !
On lui crie, on lui fait signe… Mais impossible
De se faire comprendre… Et, fumante, terrible,
Dans un noir tourbillon, avec des bruits de fer
Pareils aux roulements des boulets d’un enfer,
La *Tempête* est passée… Et c’est l’unique voie…
Il n’est plus qu’une gare avant que l’enfant voie
Venir à sa rencontre un train express parti
Maintenant de Saint-Jean… Oh ! l’extrême parti
À prendre ?… Au télégraphe encor !
                                        – *« Vingt-trois » en fuite ?*
Aiguillez sur buttoir !… Faites dérailler !… Vite !

– Compris !…

Et de Saint-Jean un homme aux bras d'acier
Vient de faire tourner brusquement un levier
Qu'il étreint maintenant d'une main frémissante.
Et cet homme, debout dans l'ombre grandissante,
Est le libérateur ou plutôt le bourreau.
Le voici ! le voici, le monstrueux taureau
Que l'on guette, – courbant l'herbe sur son passage,
Faisant derrière lui tournoyer un nuage
De poussière, de sable et de menus cailloux !

L'enfant est par instinct tombé sur ses genoux...
Et ses longs cheveux blonds fouettaient la vitre moite.
C'est fait ! la *Tempête* a quitté la ligne droite,
A pris la voie oblique aux rails rouillés, pliés,
Et longue tout au plus de quatre ou cinq cents pieds.
Deux secondes ! Un coup de bélier formidable,
Des madriers rompus, du fer tordu, du sable
Bouleversé, fouillé comme par le canon...
Et la *Tempête*, avec un dernier bruit sans nom,
– Comme un taureau blessé qui s'abat dans l'arène –
Le ventre ouvert, perdant sa vapeur, son haleine,
Se couche tout à coup dans un nuage blanc.
Le train de voyageurs est sauvé, mais, sanglant,
Un enfant gît parmi le charbon qui brasille.
Et c'est depuis ce temps, messieurs, que je béquille.

Une légende

Un soir de l'an dernier, à la fin de septembre,
Au temps où sur les prés flotte l'odeur de l'ambre,

Où les blés blondissants ondulent mollement
Comme des flots d'or pleins d'un doux bruissement,
Je passais, par hasard, dans un petit village
Qui s'élève pimpant et coquet sur la plage
Du lac Saint-Jean.

La nuit déjà tombait au loin.
Comme j'allais descendre à l'auberge du coin
Profilant sur le ciel sa silhouette grise,
J'aperçus dans un champ, en face de l'église,
Des paysans groupés derrière une maison.

Je marchai vers ces gens, et je sus la raison
De leur attroupement.

On causait, dans l'avoine.
Devant un ours géant que le chasseur Antoine
Venait de tuer là, caché dans un fossé.
Le hameau tout entier fixait le trépassé.
Gars robustes, enfants, femmes, vieillards austères,
– De ces derniers j'entends encor les commentaires –
Devisaient sur la bête et ses antécédents,
Sur son âge, son poil, ses griffes et ses dents.

Un rictus effroyable entr'ouvrait ses mâchoires
Où se coagulaient des gouttes de sang noires.

Des enfants lui passaient des bâtons sur les crocs,
– Les poltrons, le danger passé, sont des héros, –
Et chacun comparait ses pieds à ceux de l'homme.

On ne se lassait pas de supputer la somme
Que sa robe devait rapporter au veinard
Qui vous tuait un ours comme on tue un renard.

Un vieux, palpant sa patte et son épaule ronde, Dit : Dans le bon vieux temps, les ours, c'était du monde.

— C'était du monde ? fis-je, étouffant un éclat
De rire. — Quoi ! monsieur ne sait donc pas cela,
Repartit-il, avec un haussement d'épaule.

Je me tus, ne voulant point passer pour un drôle.
Et le vieillard, voyant que j'ignorais le fait
Dont il voulait parler, plein d'orgueil satisfait,
Après avoir eu l'air de fouiller sa mémoire,
Se prit à raconter cette naïve histoire :

— En ce temps-là, Jésus dans un hameau passait,
Et le jour était morne, et le soleil baissait,
Dépouillant ses rayons dont il semblait avare.
Jésus, la veille, avait ressuscité Lazare.
Il s'arrêtait souvent, – et son cœur remuait,
Rendant l'ouïe au sourd, la parole au muet.

Or, pendant qu'il faisait tant de sublimes choses,
Deux femmes allaitant deux petits enfants roses,
Assises à leur porte, où des filets séchaient,
Se moquaient de Jésus et de ceux qui marchaient
Sur ses pas, et, voyant le Christ et ses disciples
S'avancer, entourés de convertis multiples,
Chacune prit l'enfant qui dormait sur son sein,
Et courut le cacher au fond d'un four voisin,
Et puis revint s'asseoir sur le seuil de sa hutte.
Comme Jésus passait, au bout d'une minute,
La plus vieille lui dit : — Arrêtez donc un peu ! ...
Vous qui vous nommez Christ et vous dites un Dieu,
Vous qui connaissez tout, vous qui pouvez tout lire
Dans l'ombre ou les rayons, vous plaît-il de nous dire
Ce que nous avons mis, en vous apercevant,
Dans le four que l'on voit, là-bas, vers le levant ?

Alors Jésus, debout au milieu de la foule,
Qui grossissait toujours avec un bruit de houle,
Répondit : Vous avez mis deux oursons au four.
— Vous êtes pris au piège... Oh ! le tour ! le bon tour !
S'écria la plus jeune, en éclatant de rire,
Vous n'êtes pas très fort, quand vous voulez prédire,
Et, pour bien vous prouver ce que nous avançons,
Nous allons vous montrer, cachés, nos nourrissons.

Et, courant vers le four, elle en ouvre la porte...
Ô terreur ! deux oursons, que l'épouvante emporte,
En sortent tout à coup, bondissant et criant.

Et Jésus regardait la foule en souriant.

En vain aux pieds du Christ les deux femmes tombèrent,
En vain jusqu'à la nuit elles le conjurèrent
De faire revenir leurs enfants, leurs amours,
Qu'il venait de changer subitement en ours,
Pour réponse Jésus secoua sa sandale,
En s'éloignant, pensif, sous le firmament pâle,
Pendant que les oursons s'enfonçaient dans un bois,
Suivis par le regard des mères aux abois.

Et c'est depuis ce temps que partout sur la terre
On rencontre des ours, ajouta le grand-père.

Quand le vieux eut fini son récit merveilleux,
Je vis que le village avait des pleurs aux yeux,
Et je sentis moi-même à ma joue une larme.
Je m'éloignai, rêveur, savourant tout le charme
Du conte ingénieux que j'avais écouté ;
Mais j'eus toute la nuit le sommeil agité
Par des songes affreux, et dans un champ d'avoine
Je revis l'animal abattu par Antoine,
Je revis les petits enfants changés en ours,

Et depuis ce moment ils me hantent toujours.

Les derniers Montagnais

Au bord du lac Saint-Jean, non loin de Roberval,
Dans un lieu si charmant qu'il n'a pas de rival,
Lorsque mai fait briller sa corbeille éclatante,
Quatre cents Montagnais viennent planter leur tente.

Débris d'une tribu puissante encore hier,
Ils viennent, au retour de la chasse d'hiver,
Rêver, dormir, bercés aux mille épithalames
Des roseaux mariant leurs chants à ceux des lames,
Aux lointaines rumeurs de l'Ouiatchouan qui fond
En avalanche d'or dans un gouffre sans fond,
Au murmure enivrant de la forêt voisine
Leur soufflant ses senteurs de sève et de résine.
Ils aiment le grand lac. Lorsque sur son flot clair
Ils poussent leurs canots, leur œil lance un éclair,
Et, dès que le géant se soulève et divague,
Ils courent, fous de joie, au-devant de sa vague,
Lui jettent des défis, et, cheveux dans le vent,
S'y bercent tout le jour dans le bouleau mouvant,
Dans le bouleau mouvant que l'onde à peine lèche,
Léger comme la plume et prompt comme la flèche.

Bien souvent on les voit, au milieu de la nuit,
Si le vent est muet et si l'étoile luit,
Assis au bord du lac qui mollement balance
Ses eaux dont les soupirs troublent seuls le silence,
Écoutant, tout rêveurs, l'indicible concert

De l'immensité bleue où le regard se perd;
Et, sitôt qu'ils l'ont fui, pour chasser, à l'automne,
Sitôt qu'ils ont cessé d'ouïr son flot qui tonne,
Ils se sentent ployer sous le poids de l'ennui,
Ils promènent un œil morne comme la nuit.

Le Montagnais n'a plus d'ennemis à combattre,
Et ne porte la foudre aux bras que pour abattre
L'animal dont la robe opulente est le pain
Qu'il voit dans son sommeil agité par la faim.
Dès longtemps de la guerre il enterra la hache.
Il ne s'embusque plus sous les bois, comme un lâche,
Pour attendre et scalper le blanc ou le Huron:
L'eau régénératrice a coulé sur son front,
Et devant les autels avec nous il s'incline,
Il boit le sang tombé de la sainte colline.

Mais si le prêtre a pu sous l'étendard sacré
Faire courber enfin l'Indien régénéré,
S'il a pu dans son cœur étouffer la vengeance
En y faisant germer la divine semence,
S'il a pu le soumettre au doux joug du Seigneur,
Il tenta vainement d'en faire un moissonneur.
Fier comme l'est toujours l'enfant de la nature,
Il voit dans le travail des champs une torture,
Il trouve humiliant de travailler toujours,
De suivre le pas lent des grands bœufs de labours
Qui traînent, tout fumants, le soc qui fertilise.
Libre comme l'oiseau, libre comme la brise,
Ne voyant rien delà l'immense bois mouvant
Qu'en sa course annuelle il traverse rêvant,
En quête de gibier, en quête d'aventure,
Seul avec l'inconnu, seul avec la nature,
Il ne songe jamais, ce solitaire errant,
À fonder un foyer, à léguer en mourant
Un héritage à ceux qui doivent lui survivre,
Et des bords infinis, que le beau lac enivre,

Le conquérant des bois, des plaines et des flots Ne
veut qu'un petit coin de terre pour ses os.
Ne pouvant dominer comme un reste de haine
Pour l'homme policé qui constamment le gêne,
Qui lui ravit son pain en brûlant les forêts,
En couvrant les déserts giboyeux de guérets
Que sillonne l'éclair de la locomotive,
Il résiste, hautain, à toute tentative
Que les cœurs généreux font pour le secourir.

Comme l'élan craintif qui se laisse mourir
Au fond des bois, au bord d'une source tarie,
Plutôt que de sortir boire, dans la prairie,
À l'étang où le bœuf va se désaltérer,
Le sauvage aime mieux de misère expirer
Que de tourner le dos aux forêts infinies
Si pleines de parfums, si pleines d'harmonies,
Où, rêveur indolent, et tout plein de fierté,
Il jouit de l'espace et de la liberté.

Aussi, partout cerné par l'industrie ardente,
Par le progrès roulant sa vague débordante,
Par les empiétements de l'âpre défricheur
Changeant en sillons chauds les bois pleins de fraîcheur,
Rongé par la famine, accablé des sévices
D'une société qui lui donne ses vices
Sans pouvoir lui donner ses vertus en retour,
Le dernier Montagnais va disparaître un jour,
Sans laisser plus de trace, hélas! de son passage
Que la feuille, emportée au souffle de l'orage,
N'en laisse sur les flots au reflet si changeant
De l'Ouiatchouan qui tonne au bord du lac Saint-Jean.

Le Niagara

À monsieur J.-M. Fleury

Ainsi qu'un blanc troupeau qui marche au sacrifice,
Les grands flots moutonneux vont vers le précipice,
Et, comme subissant la fascination
Du monstre à l'écumeuse et fauve torsion,
L'immense nappe d'eau bouillonnante et rapide
S'arrondit brusquement et bondit dans le vide.

Quelle chute ! quel bruit ! quel engloutissement !
Toute l'horreur du râle et du mugissement,
Tous les cris de la mer et tous ceux de la foudre,
Les lamentations des blessés noirs de poudre,
Les sourds gémissements du glas et du tocsin,
Les accents du clairon, les éclats du buccin,
Les longs hennissements du cheval de bataille,
Les abois du canon qui crache la mitraille,
Les hurlements du vent à travers les grands bois,
Ces bruits et ces horreurs palpitent à la fois
Dans la clameur sauvage, effroyable et sublime
Qui monte incessamment de l'insondable abîme.

Devant l'énormité de ce gouffre béant,
On est comme écrasé par son propre néant ;
Le vertige nous ploie ; on ferme la paupière ;
On croit sous son talon sentir glisser la pierre.
Assourdi par le choc continu de ces flots
Pleins de gémissements, de cris et de sanglots,

Il nous semble assister, dans une nuit profonde,
Au vaste écroulement subit de tout un monde.
Mais on rouvre les yeux, et l'on voit, frémissant,
Au-dessus de l'abîme, un prisme éblouissant,
On voit une vapeur montant du sacrifice
Et cachant dans ses plis l'âme du précipice.
Sans fin cette vapeur sort de l'antre qui bout,
S'envole lentement, lentement se dissout,
Et contraint la prunelle étonnée ou pensive
À s'élever de l'onde opaque et convulsive
Vers l'éther transparent, presque immatériel,
D'où tombe en nappes d'or la grande paix du ciel.

À la fois torrent, puits, trombe, avalanche et piège,
La chute a la blancheur du lait et de la neige.

Cependant le soleil, le grand soleil de Dieu,
Quand il y met l'éclat de son regard de feu,
Souvent la transfigure et la métamorphose.
Quelquefois il la change en une toile rose,
Quelquefois il en fait une écharpe d'émail
Qu'il étoile d'argent, de saphir, de corail,
Et sa flamme, en perçant cette fluide écharpe,
Brille comme à travers les cordes d'une harpe.

Quel pinceau pourrait faire entrevoir l'idéal
De ce panorama sans borne et sans rival ?
Le poète, debout auprès, sur quelque cime,
En regardant crouler le torrent dans l'abîme,
Vibrant d'émotion, les regards éblouis
De l'étincellement des reflets inouïs
Que souvent la lumière à cette onde prodigue,
S'imagine, pensif, qu'une céleste digue
S'est rompue et déverse en un puits colossal
Des torrents de rubis, de nacre et de cristal.

Depuis que cette chute écume, brille et gronde,
Des siècles par milliers sont passés sur le monde.

Depuis l'heure où son chant énorme et solennel
Pour la première fois s'éleva vers le ciel,
Notre sphère a subi des changements sans nombre ;
Plus d'un mont disparut, comme un vaisseau qui sombre,
Et de brûlants déserts s'étendent maintenant
Où de grands lacs jadis roulaient leur flot tonnant.

Mais rien n'a pu changer la cataracte immense.

La mer a son repos, la foudre a son silence,
Et le cratère même a ses instants de paix ;
Seul le Niagara ne se calme jamais ;
Toujours il court, toujours il bouillonne et s'écroule,
Insondable, indompté, mouvant comme la foule,
Reflétant dans ses eaux le dôme du ciel bleu,
Terrible, inépuisable et profond comme Dieu.

Le colosse a la voix puissante du tonnerre,
Pour parler à celui qui tient en main la terre,
Et sa blanche vapeur, qu'il disperse en tous sens,
Monte vers Jéhovah comme des flots d'encens.

Il est irrésistible, il est inabordable ;
Nul ne remontera le torrent formidable.
L'homme le craint, l'oiseau le fuit, épouvanté.
Ce gouffre monstrueux a sa fécondité :
Il fait naître tout près des fleurs et les baptise
D'une poussière d'eau que le soleil irise.

Il existe depuis qu'un nouveau continent
A surgi tout à coup, sous le ciel rayonnant,
Dans toute la beauté que le poète rêve.
Il croulera toujours, il croulera sans trêve,

Jusqu'à l'instant où l'homme aura cessé d'aimer.
Et quand pour tout détruire et pour tout décimer,
Un ange descendra dans notre pauvre sphère,
Il verra, dans son vol, le Niagara faire
Luire au-dessus d'un roc, comme sur un autel,
L'effroyable splendeur du dernier arc-en-ciel.

Le radeau

Dans la forêt et sur la cage
Nous étions trente voyageurs.
CRÉMAZIE

Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the day light's past.
MOORE

Dans le lointain des eaux calmes et solennelles
Où la nuit de mai va bientôt ouvrir ses ailes,
Sur le miroir du lac par le couchant rougi,
Un point vague et confus tout à coup a surgi.
On dirait qu'il se meut, on dirait qu'il avance.
En oscillant il suit le fil de l'onde immense.
Il grandit, et parfois lance comme un éclair ;
Il grandit, et nous semble un vaste oiseau de mer
Effleurant de son vol la lame cristalline ;
Il grandit, il grandit toujours, et se dessine.
Est-ce un énorme amas d'algues et de roseaux
Qui s'approche de nous entraîné par les eaux ?
Est-ce un îlot flottant ? Est-ce une nouvelle arche ?

Non, c’est d’une forêt un large pan qui marche,
C’est un radeau géant que de lourds avirons,
En cadence tirés par d’âpres bûcherons,
Gouvernent au milieu du grand lac qui sommeille.

Aucun bruit sous le ciel ne frappe notre oreille,
Hors le sourd grondement du rapide en aval
Vers lequel est guidé le radeau colossal,
Hors le gazouillement suave de la brise…
Et la « cage » à présent nettement se précise.
Un brasier étincelle et pétille au milieu,
Et trente « voyageurs », groupés autour du feu,
Entre eux parlent tout bas du retour aux villages.
Ils ont passé cinq mois sur des rives sauvages,
Ils ont durant cinq mois, sous des bois giboyeux,
Abattu par milliers chênes et pins neigeux,
Et plus d’un maintenant sent frémir tout son être,
En croyant déjà voir s’ouvrir une fenêtre
Où quelqu’un qui l’attend anxieux, incertain,
Se penche pour sonder du regard le lointain.

Et la « cage » sans fin suit l’onde qui l’entraîne ;
Et, debout sur un roc de la plage sereine,
Un farouche Iroquois, des éclairs dans les yeux,
Murmure en regardant passer sur les flots bleus
L’énorme train de bois gouverné par des rames.
Pour lui cette forêt, que balancent les lames,
Peut-être avait des siens abrité le tombeau,
Pour lui les bûcherons groupés sur le radeau
Sont autant d’ennemis, qui, rasant pins et chênes,
Chassant tout le gibier des sauvages domaines
Qu’habitaient ses aïeux libres et triomphants,
Contraignent à jeûner sa femme et ses enfants.
L’Indien maudit les blancs que l’industrie enfièvre,
Et parfois un sourire affreux crispe sa lèvre :

Il croit voir sous les flots du rapide prochain
S'engloutir à jamais tous les hommes du train,
Et savoure déjà l'horreur de ce naufrage.

Les « voyageurs » toujours parlent de leur village,
L'œil tourné vers les bords du grand lac azuré
Que la légende un jour de son aile a doré.

Ces hommes sont altiers par le cœur et la taille.
Ils aiment l'aventure autant que la bataille,
Et Montferrand, Cadot, Des Ormeaux et Cadieux
Par eux sont vénérés comme des demi-dieux.
Ils sont les descendants d'une race choisie
Qu'enivraient les combats, l'art et la poésie,
Ils sont les descendants des vieux coureurs des bois
Dont Aimard et Cooper ont redit les exploits,
Qui, partout de l'honneur portant le fier symbole,
Pour la France ont fondé plus d'une métropole ;
Et leurs pères ont fait un travail surhumain,
Le fusil à l'épaule et la hache à la main.
Ils aiment à chanter, et leur chanson naïve
Rythme le mouvement de la rame massive.
Ils chantent constamment, et leur inculte voix,
Qui nous semble joyeuse et dolente à la fois,
A la fraîcheur des eaux, des bois et des écores
Dont elle fait frémir les mille échos sonores.

Depuis quelques instants les hardis voyageurs
Ont cessé tout propos et restent tout songeurs : Ils
vont bientôt glisser dans un immense abîme.

Soudain de ces vaillants le groupe altier s'anime,
Et, sur un simple mot du chef, les bûcherons
Ensemble ont empoigné les pesants avirons,
Sur qui le brasier jette encore un reflet pâle,
Puis, découvrant leur front tout bronzé par le hâle,

Dont savent se moquer ces rudes gaillards-là,
Ils entonnent en chœur l'*Ave Maris Stella*...

Comme à regret, l'écho des bosquets de la berge
Redit le dernier mot du vieil hymne à la Vierge,
Et le bruit cadencé des rames dans les flots
Remplace le doux chant si cher aux matelots.

Plus vite à présent va le grand radeau solide,
Brusquement attiré par le prochain rapide.
Il décroît, il décroît, dans le courant lointain,
Où le dernier reflet du couchant s'est éteint,
Et sur lequel le soir verse déjà son ombre.

Il décroît, il décroît toujours dans la pénombre...
Il vient de s'engager dans le « saut » écumant,
Et sa masse à nos yeux disparaît par moment
Sous les blancs tourbillons des flots qui le submergent.
De partout, devant lui, de noirs rochers émergent.
Là tout est trahison, rage, tourment, horreur,
Et l'abîme rugit comme un fauve en fureur,
Les pins flottés, sur l'eau que la nuit enténèbre,
S'entrechoquent avec un bruit sourd et funèbre,
Et les arbres du bord, plein de sombres clameurs,
Défilent devant l'œil aveuglé des rameurs,
Comme un rideau d'éclairs qui sans fin se déroule.

Guetté par les brisants, poursuivi par la houle,
Gémissant sous l'effort vertigineux des flots,
D'où montent à la fois des rires, des sanglots,
Le radeau fuit toujours sur les eaux effrénées,
Se dressant au sommet des vagues déchaînées,
Où plongeant brusquement dans des remous sans fond.
Par instants avec l'ombre et l'écume il se fond,
Par instants on croirait que plus rien ne surnage.
La « cage » de douleur vibre dans l'engrenage

Qui l'entraîne sans fin vers le fleuve géant,
Et dans la fauve horreur de l'abîme béant
La vitesse des flots délirants s'accélère,
Et les fiers « voyageurs », en proie à la colère
De la vague qui hurle autour du lourd radeau
Et les couvre parfois d'une avalanche d'eau,
Debout, l'œil en éveil, comme cloués aux rames,
Le visage cinglé par le grand fouet des lames,
Guident, sans tressaillir, sur le gouffre qui bout,
À travers les écueils qui se dressent partout,
La flottante forêt qu'emporte le rapide…
Le long *saut* est franchi par le groupe intrépide,
Qui, tout joyeux, s'est pris à chanter aussitôt…
Et le vent nous apporte, en caressant le flot
Du grand lac qu'a doré l'aile de la légende,
Les sonores lambeaux d'une chanson normande.

La chasse d'hiver

La nuit d'hiver descend sur le grand bois mouvant.
Du ciel blafard la neige à flots tombe, et le vent
Siffle et hurle à travers les troncs couverts de glace
Des arbres dépouillés qui tordent dans l'espace
Leurs longs bras forcenés comme de noirs démons.
L'ouragan, dévalant de la cime des monts,
De rires effrayants et de sanglots funèbres
Emplit l'immensité livide des ténèbres.
Un craquement sinistre éclate quelquefois
Dans les ormes ployés et les pins, aux abois
Et les grands sapins verts, en secouant leurs branches,
Font souvent à leurs pieds crouler des avalanches

Dont le bruit va se perdre au fond des antres sourds.

Et la neige, flottant, errant, tombe toujours.

Tout à coup, dominant les clameurs des rafales,
Un soufflement d’enfer, entrecoupé de râles,
Met le comble à l’horreur du bois vertigineux,
Et bientôt, débouchant d’un hallier résineux,

Un orignal géant, la narine fumante
Et les jarrets saignants, passe dans la tourmente,
Poursuivi de bien loin par un chasseur nerveux,
Des raquettes aux pieds, de la glace aux cheveux.

Frôlant les arbrisseaux, les rochers et les souches,
L’homme et le fauve vont ardents, fiévreux, farouches,
À travers la montagne et la plaine et le val.

Le braconnier, depuis l’aube, court l’orignal,
Et le soir est tombé sur le bois qui s’agite
Sans lui faire songer à se chercher un gîte.

Souvent l’homme a serré la bête d’assez près
Pour la tirer parmi des branchages épais
Dont l’enchevêtrement embarrassait sa fuite,
Que l’épouvante aveugle en tous sens précipite ;
Mais un rien, un faux pas, un glaçon, le grésil,
L’a toujours empêché d’épauler son fusil.

Le grand cerf fuit aussi rapide que la trombe,
Aveuglé par la course et la neige qui tombe,
Hors d’haleine, au hasard, comme privé d’instinct,
Mais pour l’âpre chasseur toujours aussi lointain.
L’animal, fou de peur, l’homme, fou de courage,
Volent, comme portés par le vent qui fait rage,
Aux ramures parfois se déchirant la chair

Et laissant derrière eux un brouillard chaud dans l'air.

Et celui qui peut voir cette course affolée
À travers la savane aride et désolée,
Dans l'ombre, dans la neige et le vent aboyant,
Croit parfois assister au passage effrayant
De deux fantômes nés du vertige et du songe.

Aussi loin que notre œil dans les ténèbres plonge,
On aperçoit toujours les deux tourbillons blancs
Que soulèvent les pas des deux coureurs sanglants.

Dans ce tournoi sans nom, impossible à décrire,
Depuis quelques instants devenu du délire,
Lequel des deux coureurs doit céder le premier,
De l'agile fuyard ou du souple limier ?
Sur le mont balayé par la tempête immense,
L'élan met entre l'homme et lui plus de distance.

Mais au milieu du val, que la neige a comblé,
Il est presque rejoint par le chasseur ailé,
Car où le pied se perd, la raquette surnage,
Et c'est pourquoi, fiévreux, haletants, tout en nage,
Dans ce chassé-croisé farouche et ténébreux,
Ils sont restés avec le même espace entre eux.

Tragique entêtement ! fuite vertigineuse !
Ni l'arbre renversé, ni la branche épineuse,
Ni les ravins profonds, ni les escarpements,
N'arrêtent le chasseur et le grand cerf fumants.
Ils vont, et devant eux la solitude tremble.
Ils vont, ils vont, ils vont, et l'élan parfois semble
Se fondre avec la nuit qui voile la forêt.
Ils vont, et le chasseur impétueux voudrait
Avoir l'essor du vent pour atteindre le fauve ;
Et l'ouragan sans fin fouette la forêt chauve.

Ils vont, ils vont toujours, au hasard serpentant
Dans les sombres halliers du grand bois palpitant.

Soudain, comme le vent a paru faire trêve,
La détonation d'une arme à feu s'élève
Du désert ténébreux sur qui planait la mort,
Puis le bruit d'un géant qui s'affaisse et se tord
Tressaille vaguement à travers la tempête.

L'homme, à demi mort, vient d'abattre enfin la bête.
Et, voyant expirer le survivant dernier
D'une harde tombée aux mains du braconnier,
À ses mornes échos la savane mouvante
Jette comme un long cri de rage et d'épouvante.

L'aurore boréale

À monsieur Louis Bélanger

La nuit d'hiver étend son aile diaphane
Sur l'immobilité morne de la savane
Qui regarde monter, dans le recueillement,
La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.

L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde
Brille à travers les fûts de la forêt profonde.

La rafale se tait, et les sapins glacés,
Comme des spectres blancs, penchent leurs fronts lassés
Sous le poids de la neige étincelant dans l'ombre.

La savane s'endort dans sa majesté sombre,
Pleine du saint émoi qui vient du firmament.

Dans l'espace nul bruit ne trouble, un seul moment,
Le transparent sommeil des gigantesques arbres
Dont les troncs sous le givre ont la pâleur des marbres.
Seul, le craquement sourd d'un bouleau qui se fend
Sous l'invincible effort du grand froid triomphant
Rompt d'instant en instant le solennel silence
Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur
Une rose lueur émerge dans l'azur,
Et, fluide clavier dont les étranges touches
Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches,
Éparpillant partout des diamants dans l'air,
Elle envahit le vague océan de l'éther.

Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,
Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,
Ondulent follement sur le firmament clair.

Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige ?
C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.

Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,
Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu,
S'écrasent et, trouant les archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés

Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes,
Inondent l'horizon de roses cataractes.

Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau,
Lové comme un serpent, flottant comme un
drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Et met en mouvement des milliers de soleils
À travers des brouillards transparents et vermeils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Qu'un groupe de houris secourait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour saisir les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie,
Se dérouler au loin cette scène inouïe ;
Et l'orignal, le mufle en avant, tout tremblant,
Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc,
L'œil grand ouvert, au bord de la savane claire,
Fixe depuis longtemps l'auréole polaire
Poudroyant de ses feux le céleste plafond,
Et son extase fauve en deux larmes se fond.

Le carnaval

Malgré le vent d'hiver hurlant sur les toitures,
Maigre les tourbillons qui dérobent les cieux,
Les citadins, couverts de leurs chaudes fourrures,
Courent de toutes parts, follement anxieux ;
Et des squares, des quais, des trottoirs, des voitures,
Monte comme un concert de murmures joyeux.

La ville est dans l'attente, et la foule qui passe
A l'air tout à la fois rieur et solennel ;
La ville est dans l'attente, et le palais de glace,
Édifice inouï comme la tour Eiffel,
Profilant son sommet irisé dans l'espace,
Jette un rayonnement immense sur le ciel.

Car c'est demain que va commencer une fête
Qui durera huit jours, sans trêve et sans repos ;
Et Montréal se hâte, et, narguant la tempête,
Met la dernière main aux grands arcs triomphaux
Sous qui défileront, fiers et dressant la tête,
D'innombrables piétons déroulant des drapeaux.

Enfin l'astre joyeux du carnaval se lève...
Ô surprise ! la nuit a fait tomber le vent,
L'ouragan vient de fuir ainsi qu'un mauvais rêve ;
Le soleil boréal, dérobé si souvent,
Lance dans l'éther vif des flamboiements de glaive
Et plaque les clochers d'un reflet d'or mouvant.

Une procession d'équipages féeriques
Défile tout à coup pour donner le signal
Des divertissements bruyants et chimériques
Qui commencent avec le rayon matinal...
Alors des coups de feu, des bravos homériques
Acclament les hérauts d'armes du carnaval.

De tous côtés bientôt résonne la fanfare
Des trompettes mêlant leurs sonores frissons
Aux longs hennissements du cheval qui s'effare
Et qui piaffe parmi la neige et les glaçons;
Et sur la *condora* rayonnant comme un phare
Se croisent des éclats de rire et des chansons.

De souples raquetteurs, chantant à gorge pleine,
Passent deux à deux, fiers comme des fantassins,
Portant des justaucorps, des ceintures de laine,
Des bonnets phrygiens, de légers mocassins:
En folle ribambelle ils volent vers la plaine,
Criblés par les éclairs de beaux yeux assassins.

Sur le flanc des coteaux et des montagnes russes,
Couches sur leurs traîneaux aux lisses d'acier clair,
Poussant des cris perçants, de vrais cris de Borusses,
D'impétueux enfants fondent sans fin dans l'air,
Pendant que sur la glace, à l'éclat plein d'astuces,
L'âpre patineur glisse et fuit comme l'éclair.

Sur une *tobogane*, où chacun est à l'aise,
Emportés au galop d'un coursier tout fumant
Dont le harnais doré brille comme la braise
Et jette sur la neige un vif miroitement,
De charmants tapageurs, chantant la *Marseillaise*,
Dans un blanc tourbillon passent à tout moment.

En gentils capuchons, des essaims de brunettes
Papillonnent partout comme de gais lutins:
À travers le bruit clair des grelots, des clochettes,
On entend leurs caquets et leurs rires mutins
Comme le gazouillis enivrant des fauvettes

Parmi les trémolos des ruisseaux argentins.

Maintenant regardez venir la mascarade…
C’est la confusion des langues qui revit,
Un pandémonium humain qui se ballade,
Grimace, chante, geint, court, danse, pleure et rit ;
C’est tout ce qu’un cerveau peut, serein ou malade,
Concevoir de plus propre à réjouir l’esprit.

C’est un vaste assemblage où prime l’antithèse,
Où le sans-gêne trône à côté du haut ton,
Où la fureur du loup devant l’agneau s’apaise ;
Là don Juan à la joue est baisé par Caton,
Et des marquis poudrés du temps de Louis seize
Bras dessus bras dessous marchent avec Danton.

Montréal est vibrant d’une ineffable joie.
L’étranger est ravi de l’éclat sans pareil
Que la ville enivrée en cet instant déploie.
Cependant l’heure fuit, et bientôt le soleil
Fermera sa paupière à l’horizon qu’il noie
Dans des flots d’ambre, d’or, de pourpre et de vermeil.

Et le jour a duré ce que dure la bulle
Que l’enfant gonfle et fait osciller sous ses doigts.
Déjà sur l’azur vif s’étend le crépuscule,
L’ombre voile déjà les dômes, les beffrois…
Et l’orient s’enflamme, et l’astre noctambule
Met des reflets d’acier sur le givre des toits.

Soudain une rougeur très vive à l’ouest éclate…
Comme un vaste incendie elle embrase les cieux
Et baigne chaque toit d’un reflet écarlate.
Aussitôt des milliers de promeneurs fougueux,
Encombrant les trottoirs luisant comme l’agate,
S’élancent, en criant, vers le point lumineux.

Tous les yeux sont fixés sur le palais de glace.
Un déluge de jets pyrotechniques fond
Sur ses murs et ses tours durs comme une cuirasse,
En un fort de rubis le beau palais se fond,
Et, vomissant des flots d'étoiles dans l'espace,
Au feu des raquetteurs de tous côtés répond.

Une mitraille d'or grêle sur l'édifice ;
Une lave d'argent coule de ses lambris.
A-t-on jamais rêvé pareil feu d'artifice ?
Par instants on dirait qu'un essaim de péris,
Combattant des lutins au bord d'un précipice,
Lance sur eux des tas de perles et d'iris.

Hourra ! les raquetteurs ont pris la forteresse,
Et le dernier éclair des combattants s'éteint
Avec le dernier chant des passants pleins d'ivresse
Disparaissant déjà dans le neigeux lointain ;
Et la fête finit par des cris d'allégresse,
Pour renaître aussi belle aux rayons du matin.

Le palais de glace

On a fait un palais avec des blocs de glace.
Son portail est orné d'étranges frondaisons.
Du sommet transparent de sa tour l'œil embrasse
De séduisants aspects, d'immenses horizons.

L'édifice a des tons d'agate ciselée.
Il se rit des assauts que lui livre le vent ;

Il nargue le soleil, et nulle giboulée
Ne ternit son éclat radieux et mouvant.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ;
L'aurore de rubis étoile son cristal,
Et, lorsque le couchant rougit ses crénelures,
On dirait le château d'un conte oriental.

Puis, la nuit, sous le feu des lampes électriques,
Le monument se change en un fort de vermeil
Dont chaque meurtrière – explosions féeriques –
Lancerait à l'éther des bribes de soleil.

De partout on vient voir la chose merveilleuse ;
Chacun s'émeut devant ce chef-d'œuvre inouï ;
Et la belle étrangère, indolente et frileuse,
Ne peut en détacher son grand œil ébloui.

Mais il aura le sort des châteaux en Espagne…
Ses murs fondront avec la neige et le verglas ;
Car tous près Floréal, que l'espoir accompagne,
Fera comme toujours refleurir les lilas.

Un duo

La nuit d'hiver déjà descend…
La neige tombe fine et drue,
Et sous ses flocons le passant
Semble un spectre blanc dans la rue.

Mais la bise se tait pourtant,

Et, sous la lumière électrique,
Dont le vif reflet miroitant
Fait flamboyer les murs de brique,

Une troupe d'enfants flâneurs
Écoute, charmée, ébahie,
Les accords qu'aux gais promeneurs
Jette un orgue de Barbarie.

Ces sons, plus ou moins argentins,
Sont vendus sous les cieux sans lune
Par deux pauvres Napolitains :
Un beau blond, une belle brune.

Le mari, l'air fier, résolu,
Tourne, distrait, la manivelle
Du vieil orgue d'où sort moulu
Le grain d'or de la tarentelle.

Et l'épouse, en quêtant les sous,
Lève un œil noir si plein de flammes,
Qu'elle met sens dessus dessous
Le cœur des hommes et des… femmes.

Elle amène au moulin de l'eau
Avec son patois qui roucoule,
Et la recette, au trémolo
De l'orgue essoufflé coule, coule.

Et, pendant que l'Italien
Dévide des sons dans la neige
Qui couvre en tombant tout son bien,
Il songe au pays du Corrège.

Il songe aux marbres, aux saphirs
Reflétant les feux du Vésuve,

Et l’essaim des vieux souvenirs
Verse dans son cœur son effluve.

Il rêve… Dans un lointain clair
Apparaît pour lui l’Italie
Le front ceint d’un bandeau d’éclair,
Et sa main quelquefois s’oublie.

L’esprit plongé dans l’infini,
Il voit Naples, Rome et Venise,
Et ses amis, Iazaroni
Couchés sous un soleil qui grise.

Il voit un ciel étincelant
Embraser le golfe de Gênes,
Où le soir le flot indolent
S’endort aux refrains des sirènes.

Il entend des chants familiers
Sur les lagunes que sillonnent
En tous sens les bruns gondoliers,
Et ses membres souvent frissonnent.

Il rêve, morose, abattu,
Le poing appuyé sur la hanche ;
Il rêve, et l’instrument s’est tu ;
Il rêve, et sa tête se penche.

Et, quand un oisif fait de l’œil
À la sémillante quêteuse,
Au lieu d’en prendre de l’orgueil,
Elle en est chagrine, honteuse.

Au lieu de sourire gaîment,
Quand parfois quelqu’un la taquine,
Elle cache son front charmant

De son châle ou de sa basquine.

Au lieu d'avoir un air joyeux
Lorsque le cuivre à flots lui tombe,
Elle a des larmes dans les yeux,
Elle est morne comme la tombe.

Car elle songe qu'au départ,
Le matin, toujours elle laisse
Son enfant aux bras du hasard,
Ce vieux nourricier sans caresse.

L'érable

L'érable si haut dans l'espace
Dresse son faîte audacieux,
Que le bouvreuil, même à voix basse,
Y parle avec l'oiseau des cieux.

Il est plein de sève et de force.
L'ouragan ne peut le ployer ;
Pourtant les fibres de son torse
Sont aussi souples que l'acier.

Il est rugueux comme le chêne,
Et plus droit que le peuplier.
Une balle l'entame à peine :
Son écorce est un bouclier.

Il peut protéger de son ombre
Le troupeau le plus populeux.

En été des oiseaux sans nombre
Chantent sur son front onduleux.

Son feuillage, à la mi-septembre,
Au souffle du vent boréal,
Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,
Brille comme un manteau royal.

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel :
Par sa blessure l'arbre verse,
Tout le mois, des larmes de miel.

Ces larmes sont une richesse,
Elles font faire bien des pas,
Mais la ferme est dans la détresse
Si l'érable ne pleure pas.

Parce qu'il est fécond, on l'aime,
Et les aïeux, dans leur fierté,
Ont pris sa feuille pour l'emblème
De leur nationalité.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste,
Quand juin, venu pour éblouir,
Rayonne comme une améthyste,
De joie il se sent tressaillir.

Il est content, l'arbre civique,
Car c'est aussi sa fête à lui.
Pour qu'elle soit plus magnifique,
Le beau soleil d'or plus tard luit.

Ce jour-là le géant superbe
Est honoré comme pas un ;
Sur ses pieds les cent fleurs de l'herbe

Répandent leur plus doux parfum.

Les oiseaux s'en viennent en foule
Saluer ses beaux rameaux verts,
Et dans l'ombre qu'il leur déroule
Jusqu'au soir lui disent des vers.

La jeune fille, folle ou sage,
Pour suivre alors notre drapeau,
Fixe sa feuille à son corsage
Ou bien l'épingle à son chapeau.

Les hommes à leur boutonnière
La portent orgueilleusement ;
Sous cette étoile printanière
Leurs cœurs battent plus librement.

Partout, sur les toits, dans la rue,
Brillent ses rameaux éclatants,
Et quand la fête est disparue,
Ils s'y bercent encor longtemps.

L'érable est l'arbre d'abondance.
L'Indien l'adorait autrefois ;
Et nous l'aimons comme la France
Aime le vieux chêne gaulois.

Sa verdeur est incomparable.
Nul miel n'est doux comme son miel.
Et puis de cet arbre admirable
On fait la bûche de Noël.

Il est bon autant que robuste.
Il berce au vent le nid moelleux,
Et dépouille sa tête auguste
Pour couvrir le gazon frileux.

Il est beaucoup moins égoïste
Que le pin au front toujours vert,
Et son cœur d'arbre est sombre et triste
Devant les souffrances d'hiver.

Après avoir nargué les trombes,
Il se laisse mettre en morceaux,
Afin qu'on en fasse des tombes
Ou qu'on en fasse des berceaux.

Pour nous faire vivre, il s'immole ;
Lui qui touchait le ciel du front,
En mille et mille éclats il vole
Sous la hache du bûcheron.

Or le bûcheron vend l'érable,
Et le vieux mort est satisfait
Si la mansarde misérable
A le feu pétillant qu'il fait.

Sa flamme ardente est son obole...
Et nos pères bien justement
Le choisirent comme symbole
De la force et du dévoûment !

La sucrerie

Le soleil fond la neige et fait rayonner l'eau ;
Dans les branches frémit la sève prisonnière ;
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,

Verse ses pleurs de miel au godet de bouleau.

Dans le lointain d'azur une rose fumée
Flotte sur le bois plein de bruits harmonieux;
Elle monte d'un feu de sarments résineux
Où chauffe en gazouillant une onde parfumée.

Le paysan, joyeux, fait bouillir, en chantant,
L'eau d'érable, – l'esprit enflammé par le lucre
Que doit lui rapporter sa récolte de sucre,
Qui s'entasse et lui jette un reflet miroitant.

Et pendant qu'il surveille, au fond de sa cabane,
Le feu qui convertit la sève en sirop blond,
Son fils, les seaux aux bras, la raquette au talon,
Est en train d'amasser une nouvelle manne.

Vidant chaque godet où chaque arbre a pleuré,
Il se hâte à travers la neige et la broussaille,
Et l'érable lui verse alors par son entaille
Les exquises senteurs dont il est saturé.

Tout à coup, près du feu, le père se découvre:
Il vient d'entendre au loin une cloche sonner...
Et pour livrer passage au fils qui vient dîner,
La porte aux ais mal joints de la hutte s'entr'ouvre.

En face des tisons, ils mettent le couvert,
Et mangent sur le pouce, à la bonne franquette,
Ayant pour siège un seau couvert d'une raquette,
Pour nappe les rameaux d'un arbre toujours vert.

Sur leur figure on lit le fier contentement
Que le travail honnête aux cœurs courageux donne.
Tout en cassant son pain, le paysan fredonne,
Sur un ton nasillard, un vieux refrain normand.

Au moment de finir leur repas, ils entendent
Comme un long hallali vibrer sous la forêt...
Ils sortent brusquement et, le pied en arrêt,
Ils jettent à l'écho des cris perçants qu'ils scandent.

Des bravos délirants répondent à leurs cris…
Et bientôt, débouchant d'une combe prochaine,
De nombreux villageois, que le plaisir déchaîne,
Bondissent dans la hutte, et tout le sucre est... pris.

Les sucriers ne font aucune résistance,
Car les nouveaux venus sont autant d'invités,
Et, désertant leur seuil où croulent les pâtés,
Ils laissent le champ libre à la réjouissance.

Ainsi que les oiseaux sous le vent printanier,
Les amis du village en tous sens se répandent,
Et déjà des marmots aux branches se suspendent
Pour tâcher d'y saisir les nids de l'an dernier.

Se lançant des boulets de neige, des espiègles,
Tout près de la cabane, en deux camps divisés,
Tour à tour triomphants, tour à tour repoussés,
Se livrent, fous d'ardeur, une bataille en règles.

Les raquettes aux pieds, et marchant de travers,
Des écoliers vont boire aux coupes de l'érable,
Suivis, dans les halliers, d'un essaim adorable
Dont le rire argentin attire les piverts.

De charmantes enfants, aux corsages de guêpes,
Papillonnent parmi seaux, cuves et bidons,
Criant, battant des mains, dansant des rigodons,
Pendant que les mamans mettent au feu les... crêpes.

Des vieux, que le soleil d'avril fait rajeunir,

Causent joyeusement, assis au pied d'un chêne,
Et l'arbre altier, penchant sa tête souveraine,
Étend ses bras sur eux, comme pour les bénir.

Des amoureux, suivant une sente discrète,
Neige au pied, flamme au front, s'entretiennent tout
bas, Et non loin un oiseau moqueur rit aux éclats,
En voyant passer ceux qui se content fleurette.

Parfois des coups de feu grondent dans le lointain...
Ce sont les sucriers voisins qui les invitent,
Ou bien, sous des sapins où des ailes palpitent,
C'est un vieil invité qui se refait la main.

Soudain le timbre clair d'un porte-voix résonne...
Un grand cri de triomphe y répond aussitôt,
Et chacun vient s'asseoir autour d'un long tréteau
Où le sirop abonde, où la crêpe foisonne.

On mange goulûment, du grand au plus petit.
Le feu de la gaîté dans tous les yeux scintille.
À défaut de vin vieux, l'esprit gaulois pétille,
À défaut de plats d'or, on a de l'appétit.

Après les gais propos viennent les chansonnettes ;
Le maître de céans, un ancien marguillier,
D'une voix de stentor chante à s'égosiller,
Et son refrain tonnant fait rire des brunettes.

Un robuste garçon dit sur un ton très faux
Un couplet amoureux où la morale boite ;
Un quolibet d'enfant lui fait fermer sa « boîte »
Au milieu d'un fou rire et d'éclatants bravos.

Une blonde fillette essaie une romance...
La mémoire manquant, elle s'arrête court ;

Un vieillard la remplace, et chacun à son tour,
Chacun chante, plongé dans une joie immense.

On quitte enfin la table, et sur de frais copeaux,
Devant le cabanon inondé de lumières,
Bientôt la danse s'ouvre au chant de deux commères,
Qui marquent la mesure à grands coups de chapeaux.

On commence le bal par des *reels* et des gigues ;
Quelques instants après viennent les cotillons...
Oh ! quel plaisir de voir en légers tourbillons
Des garçons essoufflés se disloquer les gigues !

Pendant qu'on se trémousse, un beau galant, musqué,
Pour se donner du ton, organise un quadrille ;
Mais, comme on est ici moins savant qu'à la ville,
On s'embrouille, on se perd, et le coup est manqué.

Cet insuccès aux vieux désopile la rate,
Et, songeant à l'époque où le bon goût régnait,
Ces délurés moqueurs ouvrent un menuet...
Mais le grand âge oublie, et le menuet rate.

Vit-on jamais aux bois autant de fiascos ?
Cela n'empêche pas pourtant que l'on s'amuse.
Pour peindre le bonheur de ces gens, ô ma muse,
Tu devrais me donner de plus souples pinceaux.

Cependant le soleil à l'horizon s'incline ;
Il est grand temps de mettre au feu le brassin d'or ;
Et le vieux sucrier, pendant qu'on danse encor,
Court attiser la flamme où brûle la résine.

Puis à la crémaillère il suspend le chaudron ;
Et sur l'âpre brasier qui pétille et qui ronfle
Le miel éblouissant de l'arbre bout et gonfle,

Couvé par les grands yeux d'anges assis en rond.

Parfois un cri d'enfant, où le désespoir perce,
Éclate tout à coup près du feu dévorant…
Quelle est donc la raison de ce cri déchirant ?
C'est le sirop bouillant qui se fâche et « renverse ».

À tout moment le vieux au chaudron met le plat ;
Il en sort des lingots rutilants qu'il étire…
Le temps est arrivé de manger de la « tire »,
Et bientôt au dehors la danse tombe à plat.

Ainsi que des frelons attaquant une ruche,
L'essaim des villageois vole vers le brassin,
Y plonge tour à leur les doigts et le « bassin »,
Et, pour avoir sa part de miel, plus d'un trébuche.

Et l'on joue à la fois des coudes et des dents.
Les bambins au chaudron se barbouillent les joues,
Et les coquettes font de ravissantes moues
En croquant les lingots de la « tire » fondants.

Oh ! quel charmant tableau qu'une belle fillette
Qui mord à pleine bouche à l'or du sucre chaud !
Oh ! quel petit poème exquis qu'un frais marmot
Qui brasse des cristaux avec une palette !

Chacun casse des œufs dans le sirop qui bout.
Peut-on imaginer plus suave omelette !
On se brûle les doigts, on gâte sa toilette…
N'importe ! l'on déguste et l'on rit tout son soûl.

Pourtant il va falloir s'arracher à l'étreinte
Du plaisir et quitter la cabane « en bois rond… »,
Une dernière fois on se penche au chaudron…
Et l'on sort, laissant seul le maître qui s'éreinte.

Il est à façonner les cônes succulents
Qu'il doit distribuer parmi tous les convives ;
Et, pendant ce temps-là, les mamans toujours vives
Hâtent, pour le retour, les papas toujours lents.

On se sépare enfin du sucrier en nage
Qui partage en riant les restes du festin,
Et, comme le couchant empourpre le lointain,
On reprend, en chantant, la route du village.

Renouveau

Le doux printemps sourit à la terre charmée,
Et mai fait reverdir les prés et les forêts ;
Des souffles enivrants agitent la ramée ;
Des nuages d'encens s'élèvent des guérets ;
Et l'oiseau, sous le dais de la branche embaumée,
Mêle sa voix aux chants des ruisseaux clairs et frais.

La sève à jets pressés dans les rameaux bouillonne ;
La mousse au bois déroule à longs plis son satin ;
Sur le trèfle odorant l'abeille d'or bourdonne ;
Sur les roses s'abat le papillon mutin ;
Et parmi les ajoncs la source qui rayonne
Berce les nids rêveurs d'un murmure argentin.

Le coteau verdoyant luit comme l'émeraude ;
Au champ flotte l'odeur du lis immaculé ;

Au fond de la forêt le cerf, étonné, rôde ;
Le bœuf, ravi, promène au loin son œil troublé ;
Et le semeur, suivi des moineaux en maraude,
Éparpille dans l'air sa chanson et son blé.

Et l'on respire un vent doux comme l'ambroisie ;
Dans la nuit l'horizon garde un reflet du jour ;
Chaque être librement poursuit sa fantaisie,
L'enfant sous le bosquet, le bouvreuil sur la tour ;
Et les bois et les prés, où chacun s'extasie,
Débordent de gaîté, de verdeur et d'amour.

La nature a repris sa beauté, sa jeunesse.
Partout c'est un réveil qui vient tout redorer,
Partout c'est un rayon qui réchauffe et caresse,
C'est un luth que la main des zéphyrs fait vibrer...
Mais cependant, malgré tant d'éclat, tant d'ivresse,
Je ne revois jamais le printemps sans pleurer.

Car il me fait songer au printemps de ma vie,
Aux mille illusions dont je me suis bercé,
Aux fleurs de mon chemin, à la douce harmonie
Qui charmait mon oreille aux beaux jours du passé ;
Car ce réveil est plein d'une amère ironie
Pour mon cœur que le sort tant de fois a froissé.

Mais si le renouveau, malgré son charme immense,
Me fait toujours pleurer le temps qui m'enivra,
Il me vient apporter la suprême espérance
Qu'après les jours de deuil la floraison viendra,
Qu'il brille par delà ce monde de souffrance
Un printemps éternel où mon cœur renaîtra.

Le défricheur

Issu des immortels pionniers d'autrefois,
Robuste et courageux comme l'étaient ses pères,
Qui bravaient l'Iroquois jusque dans ses repaires,
Un jeune bûcheron s'enfonce sous les bois.

Loin des toits orgueilleux et des pompeux pavois,
Loin des bruits incessants des grands flots populaires,
Il se taille un domaine, et durant de longs mois
Plonge la hache au flanc des arbres séculaires.

Quand un pan de forêt est tombé sous son fer,
Le défricheur y fait courir un feu d'enfer,
Qui dévore rameaux, mousses, racines, herbes…

L'homme est épouvanté de son œuvre de mort ;
Mais il sourit bientôt, libre de tout remord,
En voyant devant lui rayonner l'or des gerbes.

La charrue

À monsieur le lieutenant-colonel A. Audet

L'autre jour, j'errais seul au milieu d'une plaine
Que le soleil de mai noyait de ses rayons…
Après avoir longé quelque temps des sillons,
Je m'assis sous l'ombrage ondoyant d'un grand chêne.

Une charrue auprès reposait sur le flanc.
Le laboureur venait de la quitter à peine :
Le soc fumait encore, ainsi que dans l'arène,
Fume à terre l'acier tout maculé de sang.

Et je fixais, rêveur, l'outil héréditaire,
Qu'Adam dut inventer au sortir de l'Éden,
Et que le dernier homme et le dernier gramen
Verront fouiller le sein maternel de la terre.

Et, pendant que, les yeux sur le soc renversé,
Je suivais en esprit quelque vague fantôme,
L'instrument a paru tressaillir sur le chaume,
Un souffle caressant sur mon front a passé.

Et, vibrant aussitôt, comme un accord de lyre,
Douce comme le miel, pure comme le lait,
Une voix – la charrue à ce moment parlait –
M'a dit des mots que seul le barde peut traduire :

— De mon coutre luisant je déchire le pré,
Qui frémit comme un sein ouvert par la mitraille.
Aux obstacles je livre une rude bataille,
Et je tue à regret le beau genêt doré.

Je retourne au soleil la glèbe qui s'épuise,
J'extirpe le chardon et la ronce obstinés,
Je change les déserts en édens fortunés,
Et mon fer à la fois détruit et fertilise.

L'homme devrait toujours m'aimer et me bénir.
Souvent avec douleur je sens sa rude étreinte ;
Sans fléchir je poursuis ma tâche ardue et sainte,
Je fais partout germer et croître l'avenir.

Je ne suscite pas de guerres ni de grèves;
Avec calme toujours je trace mes sillons,
Dans l’éblouissement des fleurs et des rayons,
Dans les tressaillements ineffables des sèves.

Je peine tous les jours, sans jamais m’épuiser,
Je donne mon travail au pauvre comme au riche.
Entre le paysan et le sol qu’il défriche
J’établis des liens que rien ne peut briser.

On me couvre parfois de lauriers et de roses,
Le poète divin exalte ma bonté,
Et, malgré ma rudesse et mon obscurité,
J’ai mes jours de triomphe et mes apothéoses.

Et, pendant que, vibrante aux bras du laboureur,
J’ouvre violemment le flanc de la colline,
Pendant que je combats la pierre et la racine,
La nature charmée acclame mon labeur.

Et le soleil de mai fait rutiler le chaume,
Sous les rameaux en fleurs courent de doux frissons,
L’oiseau sur les guérets module ses chansons,
La rivière miroite et le lilas embaume.

Je suis sourde aux clameurs des partis haletants,
Méprisant tout pouvoir comme toute réforme.
La sueur qui m’arrose en perles se transforme,
Pour aller resplendir dans l’éternel printemps.

Sur moi se sont courbés les fronts les plus superbes;
Le grand Cincinnatus aimait à me guider.
Mon labeur est divin, car j’aide à féconder
L’éternelle union d’où proviennent les gerbes.

Du ciel je sens sur moi la bénédiction.

Je collabore avec le soleil et l’ondée,
Avec la bête, avec la matière et l’idée,
Au poème sans fin de la création...

Bien longtemps j’écoutai la voix douce et sereine
Qui me semblait venir du rustique instrument.
La nuit envahissait déjà le firmament
Lorsque je quittai l’arbre et sortis de la plaine.

Et depuis je comprends toute la sainteté
De l’outil qui brilla le premier sur le monde,
Toute l’immensité de la dette féconde
Que lui devra toujours la vieille humanité.

Et je demande à Dieu que jamais ne s’efface
Dans les cœurs canadiens le saint amour des
champs, Que l’instrument viril qui parle dans mes
chants Fasse toujours grandir et prospérer ma race.

Le laboureur

Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons
L’homme marche courbé dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d’un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu’exhale la jachère,
Avec calme et lenteur il trace ses sillons.

Et, rêveur, quelquefois il ébauche un sourire :
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu ;

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange ;
Il songe que ses pas sont comptés par un ange,
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

Le forgeron

Sous un abri grossier que le charbon enfume,
Dans un recoin rougi d'une chaude lueur,
La manche retroussée et le front en sueur,
Le vaillant forgeron frappe sur son enclume.

Comme le fer qu'il bat, solide est son grand cœur
Que n'amollit jamais la peur ou l'amertume.
Devant l'objet qui naît de son effort vainqueur,
Au feu de la fierté souvent son œil s'allume.

Il aime son métier, parce qu'il est viril,
Et, loin de l'atelier, l'homme semble en exil,
Et, comme quelque oiseau blessé, traîne les ailes.

Mais il est rayonnant, il est superbe à voir,
Lorsque dans la pénombre, à l'approche du soir,
Il fait sous le marteau voler les étincelles.

Les deux drapeaux

C’était le soir d’un jour de fête,
La fête du Saint-Sacrement.
Sur chaque toit, sur chaque faîte
Des drapeaux flottaient mollement.

Plus d’une avenue était pleine
Des fleurs de la procession.
Le vent retenait son haleine,
Le flot sa modulation.

Le couchant, beau comme l’aurore,
Empourprait les saints reposoirs,
Dont les cintres gardaient encore
De vagues parfums d’encensoirs.

Des femmes et des enfants roses,
Épanchant l’encens de leur cœur,
Foulaient les lilas et les roses
Qu’avait semés l’enfant de chœur.

En foule les anges terrestres,
Sous les feux du couchant doré,
Visitaient les réduits agrestes
Où le ciel même était entré.

Et la pieuse théorie
S’enflammait devant des monceaux
De bouquets et d’argenterie
Rayonnant dans les verts berceaux.

Avec plus d’un groupe adorable,
Admirant chaque reposoir

Festonné de feuilles d'érable,
J'errais dans les rougeurs du soir.

Distrait, l'esprit hanté d'un rêve,
Je m'arrêtai sous un arceau
De feuillage encor plein de sève,
Encore ému d'un chant d'oiseau.

Au fond de la voûte de branches,
Sur un autel orné de lis,
De violettes, de pervenches,
Deux longs drapeaux mêlaient leurs plis.

C'étaient l'étendard de la France
Et la bannière d'Albion :
La grandeur avec la puissance,
L'aigle veillant près du lion.

Or, pendant que dans des extases
Qui faisaient taire tout propos,
Les femmes contemplaient des vases,
Moi je regardais les drapeaux.

Je fixais les deux oriflammes
Près desquels avait reposé
Le pain mystérieux des âmes,
Dans l'ostensoir d'or enchâssé.

En face des nobles bannières
Formant le fond du saint tableau,
Je croyais ouïr les tonnerres
De Fontenoy, de Waterloo !

Cependant les ombres noyèrent
Du reposoir le frais arceau...
Les charmants essaims s'envolèrent,

Et je restai seul au berceau.

Tout à coup, dans la nuit suave,
Tombant des cieux calmes et clairs,
Un drapeau prit une voix grave
Et laissa tomber ces mots fiers :

Jamais le soleil ne se couche
Sur l'Empire où flottent mes plis.
Quel que soit le doigt qui me touche,
Je suis sans tache comme un lis.

Je change la nuit en aurore.
Au grand condor je suis pareil,
Et j'ouvre mon aile sonore
Sans en voiler aucun soleil.

Ma splendeur est toujours sereine.
Colombe qui voit tout venir,
Je vais cherchant pour l'arche humaine
L'olivier saint de l'avenir !

Alors le drapeau tricolore
Parut prendre un plus vif éclat,
Et sur l'autel saint qu'il décore,
Tout aussi fier, ainsi parla :

Jamais le pauvre ne se couche
Sans pain à l'ombre de mes plis.
Malheur au lâche qui me touche,
Que je porte l'aigle ou les lis.

Versant, formidable d'aurore,
Un rayonnement sans pareil,
J'ai le frissonnement sonore
De l'oiseau qui vole au soleil.

Je suis la lumière sereine
Que chaque peuple voit venir,
Guidant la caravane humaine
Vers l'oasis de l'avenir !

Et toujours, devant les bannières
Formant le fond du saint tableau,
Je croyais ouïr les tonnerres
De Fontenoy, de Waterloo.

Le petit patriote

À monsieur J.-E. Morrier

Un régiment anglais marchait sur Saint-Eustache,
Où Chénier, insurgé sans peur comme sans tache,
Retranché dans l'église avec cent paroissiens,
Soldats improvisés dignes des temps anciens,
Attendait, l'arme au poing, l'approche de Colborne.

Sous la bise, au milieu d'une campagne morne
Que naguère animaient de joyeux moissonneurs,
Les fantassins, drapeaux en tête, ricaneurs,
Enchantés de semer devant eux l'épouvante,
S'avançaient en colonne, et la masse mouvante
Du sombre défile semblait, dans le lointain
Qu'ensanglantaient les feux du soleil du matin,
Un long troupeau de loups en quête de pâture.

Sur un fougueux pur sang, élégante monture
Qui blanchissait le mors d'une écume d'argent,
Colborne, dans le fond de son âme rageant,
Fier, tourné sur l'arçon, une main vers la croupe,
Voltait de gauche à droite aux côtés de sa troupe,
Jetant à tout moment un juron aux traînards.
Souvent, parmi les toits des pauvres campagnards,
Dans des champs que le flot de la neige submerge,
Il en désignait un du bout de sa flamberge,
Et, le marquant ainsi par son geste, jurait
Que, le combat fini, la torche y passerait.
Quelquefois, se dressant vivement sur la selle,
Vers le couchant neigeux il braquait sa jumelle,
Cherchant s'il ne verrait émerger, à travers
Quelques touffes de pins dont les fronts toujours verts
Tranchaient sur la blancheur morne du paysage,
La flèche des clochers du plus proche village,
Qui maintenant devaient – dernier appel perdu –
Jeter au vent les cris du tocsin éperdu.

Tout à coup, au moment où les premières files
Longeaient un grand bosquet d'arbres servant d'asiles,
Durant les jours brûlants, à d'opulents troupeaux,
Le régiment fit halte. En avant des drapeaux,
Trois chemins, se croisant sur la neige sans borne,
Venaient d'arrêter là le sinistre Colborne
Qui, décontenancé, sentant son cœur transir,
Pestait de ne savoir quelle route choisir.
Comme un fauve égaré qui chercherait son antre,
Il allait cependant prendre celle du centre,
Quand soudain, entr'ouvrant de lourds rameaux glacés
Qui le cachaient aux yeux des troupiers harassés,
Un petit paysan, à l'œil vif et sagace,
Qui portait en sautoir un long fusil de chasse
Et ne soupçonnait rien de ce qui se passait,
Déboucha d'un hallier où le vent mugissait

Et tomba près du chef de la troupe hésitante.
À l'aspect des soldats, l'enfant recule et tente,
Dans un affolement de jeune faon surpris,
De fuir et de rentrer sous les grands ormes gris...
Mais, Colborne, piquant de l'éperon sa bête,
Lui barre le passage et brusquement l'arrête ;
Puis, faisant aussitôt tourner son sabre nu
Sur le front du petit braconnier inconnu
Dont le regard sur lui farouchement s'attache :
— Montre-moi le chemin qui mène à Saint-Eustache,
Clame-t-il en français et d'une voix sans nom
Oh semble tressaillir la clameur du canon.

Pour réponse l'enfant, muet, baissa la tête,
Avec l'air renfrogné de quelqu'un qui s'entête.

— Réponds, petit lourdaud ! réponds, affreux gamin !
Montre-moi le chemin ! montre-moi le chemin...
Ou sinon, foi d'Anglais ! pour punir ton audace,
Je te passe mon sabre à travers la carcasse !

L'enfant, dont pas un seul muscle ne remuait,
Le front toujours baissé, restait toujours muet.

Colborne, sûr qu'un rustre aussi crâne et tenace
Ne céderait jamais devant une menace,
Et sûr qu'il le ferait parler en le tentant,
– En face de l'appât il en succombe tant ! –
Entr'ouvrit sa capote aux basques galonnées,
De son gousset tira vivement deux guinées,
Et, lui tendant cet or qui brillait dans sa main :

— C'est à toi, si tu veux m'indiquer le chemin...
À cette offre, l'enfant eut un sursaut de rage,
Et, secouant son front cravaché par l'outrage,
Tourné, les poings crispés, du côté des soldats,

Tragique, répondit : — C'était bon pour Judas !

Spencer Wood

À l'honorable monsieur A.-R. Angers
ancien gouverneur de la province de Québec

Voilé par un bosquet, loin de tout œil profane,
C'est l'asile du rêve et du recueillement.
Que le printemps éclose, ou que l'été se fane,
Seul, par moments, le bruit du fleuve diaphane
Rompt le calme embaumé de cet endroit charmant.

Seuls, les oiseaux, cachés sous les branches pensives,
Réveillent, au matin, ses hôtes vénérés ;
Et là, dans le fouillis des frondaisons massives,
Les parfums et les chants ont des fraîcheurs si vives,
Que tous les cœurs en sont émus et pénétrés.

Tout autour du palais, comme des sentinelles
Qui veillent sur les eaux du fleuve séduisant,
Des pins géants, tout pleins de bruissements d'ailes,
Bercent indolemment leurs têtes solennelles
Sur des sentiers sablés partout s'entre-croisant.

Des gazons veloutés tapissent la terrasse ;
Maint parterre odorant sert à l'enguirlander ;
La toiture au soleil luit comme une cuirasse ;
Et de la véranda coquette l'on embrasse
Le plus vaste horizon que l'œil puisse sonder.

Quand l’aube vient darder ses flèches de lumière
À travers les réseaux du bocage qui dort,
Avec tous ses parfums et ses feux la clairière
Enroule autour des pins à l’épaisse crinière
Comme un voile d’encens frangé de reflets d’or.

Et puis, si le couchant tout à coup incendie
Les grands arbres, les fleurs, le gazon, le lichen,
Ce lieu, qui jusqu’aux flots empourprés s’irradie,
Pendant que mille oiseaux disent leur mélodie,
Semble aux yeux éblouis un fragment de l’Éden.

Quelquefois des massifs, où jasent les mésanges,
S’élèvent de longs cris rieurs et triomphants...
Comme à ce paradis il a fallu des anges,
Sous les rameaux ombreux entrelaçant leurs franges
On voit s’ébattre alors de radieux enfants.

Non, nul autre séjour où notre œil s’extasie
N’eût avec plus de calme et de grâce abrité
Ceux qui, passionnés pour toute poésie,
Gardent au plus profond de leur âme choisie
Le culte de l’honneur et de la loyauté.

Le colosse

La cité le contemple avec orgueil et joie ;
Il ouvre aux travailleurs une nouvelle voie,

Une plus vaste arène, un plus large horizon.
Il eût émerveillé Rhodes, Ephèse et Rome...
Et les lourds chariots et les bêtes de somme
Auront pour ce géant le poids de l'oisillon.

Triomphe du penseur subjuguant la nature,
Au-dessus de l'abîme il dresse sa stature
Plein d'une majesté qu'on ne peut définir,
Et, fort comme le mont où la trombe se brise,
Debout sur les granits qui lui servent d'assise,
Il semble hardiment regarder l'avenir.

Il semble défier les ondes déchaînées,
Le choc des ouragans et l'effort des années.
Stable comme le roc, calme comme l'airain,
À peine il sentirait la foudre sur son arche.
Il montre ce que peut un peuple altier qui marche
Guidé par le flambeau du progrès souverain.

Oui, l'éclair vainement le choisirait pour cible.
Il est inébranlable, il est indestructible,
Et son lourd tablier est un large chemin
Où, rivaux fraternels, ardents, la tête haute,
Tous, Saxons et Latins, passeront côte à côte,
Du même pied alerte et la main dans la main.

Sous sa masse de fer l'abîme asservi tremble.
Du haut de ce balcon auquel nul ne ressemble,
L'œil contemple, charmé, les trésors inouïs
Qu'en vidant son écrin fécond sur un rivage
La nature prodigue, en sa splendeur sauvage,
Étale sans mesure aux regards éblouis.

On vient de tous les points voir ce chef-d'œuvre
énorme ; Mais, que la cité veille ou que la cité dorme,
Rien ne fait tressaillir l'impassible géant,
Et, sous l'astre levant du siècle qui commence,
Le colosse poursuit en paix son rêve immense,
Les pieds enracinés dans le gouffre béant.

Et devant ce titan l'esprit soudain s'éveille ;
Nous songeons, orgueilleux, qu'une telle merveille,
Dont l'audace séduit les passants transportés,
Est un des lourds anneaux de la chaîne féconde
Que la main du progrès enroule sur le monde,
À travers les grands monts et les gouffres domptés.

Nous voyons, tout rêveurs, l'œil perdu dans l'espace,
Le chemin qu'a déjà parcouru notre race
Sur ces bords teints du sang d'héroïques rivaux,
Nous voyons, au-dessus de l'époque où nous sommes,
Dans un nimbe éclatant, briller les noms des hommes
Auxquels le pays doit ses immortels travaux !

La mort n'existe pas

La mort n'existe pas. – Quand l'astre-roi s'éteint
Au ponant empourpré des reflets de sa robe,
Quand le jour pâlissant à nos yeux se dérobe
En noyant dans son sang radieux le lointain,
C'est pour aller renaître à l'autre bout du globe.

Rien ne meurt à jamais, rien à jamais ne fuit ;
La goutte d'eau qui monte au ciel du précipice,

Captive du rayon que le soleil y glisse,
Peut redescendre en perle, au milieu de la nuit,
Dans le lis altéré qui lui tend son calice.

Les feuilles des forêts tombent comme des pleurs,
Et l’orme dépouillé semble au loin un squelette.
Tout est fané, gazon, jasmin et violette ;
Mais Floréal toujours ressuscite les fleurs
Et redonne aux bosquets frissonnants leur toilette.

Les fleuves débordés submergent les grands monts,
Et rien n’apparaît plus sur l’onde où tout se noie ;
Mais soudain l’arc-en-ciel au firmament chatoie,
Et la terre du sein des flots lourds de limons
Émerge et de nouveau brille et frémit de joie.

Par l’ouragan farouche un chêne est renversé :
Un rejeton en sort, croît et se ramifie.
L’émondeur, en blessant le cep, le fortifie.
L’herbe pousse plus drue où la faux a passé ;
Rien ne peut étouffer le germe de la vie.

Tirez du fond des mers un fragment de corail,
Laissez-le retomber sur un lit de calcaire ;
La fleur du polypier, arrachée à sa mère,
Par un mystérieux et persistant travail,
Reforme un nouvel arbre au sein de l’onde amère.

Frappez avec le fer le vieux pin de l’Armor,
Qui porte jusqu’au ciel sa tête vénérable,
Enfoncez la cognée au flanc de notre érable,
Et l’arbre résineux verse tout un trésor,
Et le bois canadien un miel incomparable.

La pourriture même a sa fécondité ;
Des germes tout-puissants sortent parfois des

tombes ; Bonaparte rayonne après des hécatombes
Dont l’horreur fait encor frémir l’humanité,
L’Église brille après la nuit des catacombes.

La mort n’existe pas ! la mort n’existe pas !
Tout sur terre évolue et se métamorphose ;
L’aile du papillon de la larve est éclose ;
La poudre du chemin, que soulèvent nos pas,
Se transforme et devient fruit, graminée ou rose.

Tout est fécond, coteau, val, fange, arbre embaumé.
Tout palpite, le luth, le flot, l’aile, la feuille,
Le printemps qui sourit, l’automne qui s’endeuille ;
Le lourd rocher muet est lui-même animé ;
Tout vit, le grain qui germe et la fleur que l’on cueille.

Et les mondes lointains dont sont peuplés les cieux,
Et pour qui notre terre est moins qu’une étincelle,
Gravitant dans l’éther où leur flamme ruisselle,
Sans suspendre jamais leur cours majestueux,
Prouvent l’éternité de l’âme universelle.

La mort n’existe pas ! la mort n’existe pas !
Le père disparu dans l’enfant vit encore ;
Le cœur broyé conserve une fibre sonore,
Et ce que nous nommons, en tremblant, le trépas,
Au lieu d’être un couchant, est un lever d’aurore.

Ceux que nous chérissions ont clos leurs yeux lassés,
Et dorment en un coin du sombre cimetière.
Ils sont ensevelis à jamais sous la pierre,
Mais ils vivent toujours, car les doux trépassés
Au soleil éternel ont rouvert leur paupière.

Non, ils ne sont pas morts. Ils vivent désormais
Dans un lieu plus serein, une sphère plus ample.

En laissant derrière eux un immortel exemple,
Ils ont, un jour, atteint le sommet des sommets
D'où leur œil, enivré d'infini, nous contemple.

Ainsi que des oiseaux ils se sont envolés
Vers un ciel plus clément, vers un bord plus fertile.
Ils ont enfin trouvé l'impérissable asile.
Pour aller revêtir les manteaux étoilés,
Ils ont laissé tomber leurs vêtements d'argile.

Ils nous aiment toujours, ils nous suivent partout.
Ils sont restés pour nous les compagnons fidèles,
Attachés à nos toits comme les hirondelles.
Et parfois nous croyons entendre tout à coup
Le timbre de leur voix et le bruit de leurs ailes.

Et lorsque nous tombons ployés par les regrets,
Lorsque nous gémissons sous le poids de la chaîne
Qu'au bagne de la vie incessamment l'on traîne,
Ils viennent se pencher, la nuit, à nos chevets,
Et nous croyons sentir sur nos fronts leur haleine.

Des bords mystérieux où commence le ciel
Ils nous disent de fuir le terrestre esclavage :
Tels de blancs albatros, dans l'ombre d'une plage,
De moment en moment jettent des cris d'appel
À des oiseaux restés sur un autre rivage.

Et, guidés par leurs voix, soutenus par leurs bras,
Nous gravirons, un jour, la montagne éternelle,
Après avoir brisé l'enveloppe charnelle
Qui nous fait chanceler si souvent ici-bas...
Mais quand donc sonnera cette heure solennelle ?

Quand donc va retentir dans les airs notre glas ?
Quand donc, chers trépassés, viendra la délivrance ?

Quand donc auront enfin cessé les durs combats ?
Qu'importe le moment ! Nous gardons l'espérance...
La mort n'existe pas ! la mort n'existe pas !

Les rayons de novembre

De grands nuages gris estompent l'horizon ;
Le soleil jette à peine un regard à la terre ;
Les feuilles et les fleurs roulent sur le gazon,
Et le torrent gonflé gronde comme un tonnerre.

Adieu le soir serein ! adieu le matin clair !
Adieu le frais ombrage ! adieu les folles courses !
Adieu les voix d'oiseaux qui se croisent dans l'air !
Adieu le gazouillis des buissons et des sources !

Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés !
Plus d'amoureux rêveurs assis sous les tonnelles !
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !
Dans les prés et les bois plus de parfums, plus d'ailes !

Mais parfois le soleil, déchirant les brouillards,
Verse des lueurs d'or sur les eaux et les chaumes...
Et nous croyons ouïr les oiseaux babillards,
Nous respirons partout de sauvages arômes.

L'arbre nu nous paraît se rhabiller de vert :
Le vent attiédi joue avec ses rameaux souples ;
Et dans le creux du val, de feuilles recouvert,
Il nous semble encor voir errer de joyeux couples.

Ainsi que la saison des fleurs et des amours,
Se sont évanouis mes rêves de jeunesse ;
Un nuage a passé tout à coup sur mes jours,
Dérobant un soleil qui me versait l'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir
Un reflet radieux glisse à mon front morose…
Alors dans le passé lumineux je crois voir
De mes bonheurs enfuis flotter l'image rose.

Et puis devant mes yeux rayonne l'avenir ;
L'espérance renaît dans mon âme ravie…
Et le rayon qui brille un instant sur ma vie,
C'est celui que le cœur nomme le souvenir.

Léon XIII

À sa grandeur monseigneur Bruchési

I

Au-dessus des embruns amers de l'Océan,
Environné de fleurs vivaces et fécondes,
Sur un escarpement qui domine les ondes,
Resplendit au soleil un érable géant.

Debout auprès des eaux comme une sentinelle,
Il sourit au navire incliné sous le vent ;

Il porte un nid d'oiseau, et son arceau mouvant
A le doux bercement de la main maternelle.

Il dresse dans la nue un front toujours serein,
Et, plein d'âcres senteurs et d'enivrants murmures,
Sous la brise embaumée agite des ramures
Souples comme l'acier, fermes comme l'airain.

Dans un sol généreux il plonge sa racine;
Il exhale un parfum qui va jusqu'à l'éther;
Il ondoie et bruit comme le gouffre amer;
Il a la majesté de la mer sa voisine.

Il a la majesté du blanc vieillard pensif
Dont les jours orageux n'ont pu courber la tête.
Depuis quatre cents ans il nargue la tempête,
Il se rit des clameurs du grand flot convulsif.

Son feuillage touffu, plein d'un suave arôme,
Abrite le troupeau qui cherche le sommeil,
Et le brun moissonneur, brûlé par le soleil,
Vient rafraîchir son front à l'ombre de son dôme.

Son faîte altier reçoit tous les rayons du ciel,
Son flanc recèle un suc limpide et délectable,
Et, sous le fer tranchant qui le blesse, l'érable,
Aux premiers jours d'avril, verse des pleurs de miel.

L'érable a la bonté qu'apporte le grand âge;
Aux hommes, aux brebis, aux oiseaux amoureux,
Il ouvre largement ses longs bras généreux;
À la vipère même il donne son ombrage.

En vain le vent de mer le tord, en vain le gel
Fait tomber tous les ans sa chevelure épaisse,
Il garde sa fraîcheur, sa sève, sa jeunesse,

Et l’arbre séculaire est un arbre immortel.

Le bras du temps qui peut tout rompre et tout dissoudre
Épargne ce géant, qui berce un nid d’oiseau,
Il tombera pourtant, comme l’humble arbrisseau,
Il tombera, frappé par la hache ou la foudre.

Il tombera, le torse encor plein de verdeur.
Sa chute formidable ébranlera la terre ;
Et c’est couché, le front blanchi par la poussière,
Que l’arbre apparaîtra dans toute sa grandeur.

Et l’oiseau n’ira plus gazouiller sous son dôme,
Nul ne demandera de l’ombrage au titan ;
Mais longtemps le pasteur au bord de l’Océan
Croira voir ondoyer son gracieux fantôme.

II

Arbre majestueux et fort comme l’airain,
Sur un sommet sacré qui domine le monde,
Cette mer inconstante où s’égare la sonde,
Un vieillard rayonnait d’un éclat souverain.

Il rayonnait au bord de l’onde universelle,
Projetant un reflet céleste sur les flots,
D’un regard inquiet suivant les matelots
Sur le pont du navire où l’écume ruisselle.

Il dépassait les rois de son front génial ;
Rien ne le retenait à notre argile impure.

Pour façonner son corps étrange, la nature
Semblait avoir choisi le bronze et le cristal.

À tous les vents du ciel il jetait la semence
Du droit, de la sagesse et de la vérité,
Et ses enseignements avaient la majesté
Des grands cieux étoilés et de la mer immense.

Il avait la vigueur de l'arbre altier et fier
Dont le fauve ouragan ne peut ployer la cime,
Et cinq lustres durant, debout devant l'abîme,
Il nargua les clameurs des vagues de l'enfer.

Le saint vieillard savait conjurer les orages;
Les fronts les plus altiers s'inclinaient sous sa main.
Le pèlerin croyait du vieil érable humain
Sentir tomber sur lui le plus doux des ombrages.

Sa langue avait touché le charbon de l'autel,
Qui fit frémir jadis la lèvre d'Isaïe,
Et par son cœur ouvert la sainte poésie
De l'Hymette laissait à flots couler le miel.

Humble comme Jésus, grand comme Zoroastre,
Serein dans la tempête et devant le tombeau,
Au-dessus de son front il dressait un flambeau
Versant sur l'univers l'éclat d'un nouvel astre.

Rien n'altérait son calme et sa virilité,
Et l'âge vainement le fouettait de son aile;
Sa tête rajeunie à chaque aube nouvelle
Se nimbait des reflets de l'immortalité.

Il rayonnait toujours de sa chaleur première
Et nous semblait des ans désespérer l'effort.
Il devait cependant succomber, et la mort

Hier a terrassé le colosse-lumière.

Sa chute a fait frémir toute l'humanité ;
Et c'est gisant au pied du vieux trône de Pierre
Que le vieillard auguste apparaît à la terre
Dans toute sa splendeur et sa sublimité.

Il est entré déjà dans l'éternel silence.
Nul ne le verra plus enseigner et bénir ;
Mais de l'arbre tombé vivra le souvenir,
Car sa grande ombre emplit le siècle qui commence.

Le missionnaire

Au révérend père L.-M. Lejeune

La tempête d'hiver fait rage. Il neige, il neige ;
Et le grand bois, tordu par le vent qui l'assiège,
D'instant en instant pousse un sourd rugissement.
Il est nuit. Pas un astre au fond du firmament
Ne rayonne. Il est nuit, et dans l'ombre les ormes
Et les bouleaux ont l'air de squelettes énormes
Que le bras effréné d'un géant secourait.

Le grand froid boréal fait craquer la forêt.
Partout la neige roule en tourbillons farouches,
Ensevelissant tout, roches, buissons et souches.
La tempête parfois a des clameurs d'enfer,
Et dans cette forêt, dans cette nuit d'hiver,
Que pas une lueur d'étoile n'illumine,

La raquette au talon, un vieux prêtre chemine.

C'est un missionnaire.

À l'aube il a quitté
Un campement indien. Par son zèle emporté,
L'homme s'est mis en route en bravant la tempête
Qui des arbres neigeux courbait déjà le faîte ;
Il s'est engagé seul sous le grand bois épais
Pour aller annoncer, messager de la paix,
À quelque autre peuplade ignorante et barbare
Celui qui fit sortir de son tombeau Lazare,
Et dont la mort devait racheter l'univers.

En suivant un sentier serpentant à travers
Les ténébreux fourrés de la forêt sauvage,
Il espérait toucher au terme du voyage
Bien avant le coucher du soleil. Mais, hélas !
Sous leur mouvant linceul la neige et le verglas
Ont fait évanouir cette route éphémère.

Et maintenant il marche à l'aventure, il erre,
Il tâtonne dans l'ombre affreuse de la nuit.
Il marche, il marche, il marche, et rien encor ne luit.
Entre les troncs glacés de la forêt plaintive.
L'apôtre va toujours, et jamais il n'arrive.
L'apôtre va toujours, courbé sous l'aquilon,
Seul avec un vieux chien, sans guide et sans jalon.
Il est ainsi perdu depuis le crépuscule,
Et le but qu'il poursuit incessamment recule.

Au sein de ce désert farouche il va sans fin,
Brisé par la fatigue et la peur et la faim.
Il s'imagine aller vers l'ouest. Sans qu'il s'en doute,
Le prêtre, égaré, change à chaque instant sa route
Et tourne constamment dans le même milieu.

Il marche, il marche, il marche, à la grâce de Dieu
Et sans trêve le vent fait rage sur sa tête.
Parfois au pied d'un arbre un moment il s'arrête,
Autour de lui jetant un regard anxieux,
Cherchant si dans les troncs avoisinants ses yeux
Ne reconnaîtraient pas quelque grand conifère
Qui lui montrait la voie à la saison dernière.
Quelquefois, espérant que des coureurs des bois,
Abrités pour la nuit, vont entendre sa voix,
Il pousse de longs cris perçants… Mais la rafale,
À la fois bruit d'enfer et plainte sépulcrale,
Répond seule à son triste et déchirant appel ;
Et nul astre jamais ne brille au fond du ciel,
Et la forêt toujours a des sanglots funèbres.
Parfois le hurlement d'un loup dans les ténèbres
Fait tout à coup frémir l'écho des grands bois
sourds. Et la neige toujours croule, croule toujours.
Le vieillard bien souvent lève aux cieux sa prunelle.

Sa force est épuisée ; à présent il chancelle,
Et comprend qu'il mourra dans cette nuit d'horreur.
Un seul regret alors torture son grand cœur :
Aux Indiens malheureux, que le prêtre console,
Il ne pourra plus faire entendre sa parole ;
Avec lui périra peut-être la semence
Qu'il jetait aux déserts pour le Christ et la France.
Tout espoir l'abandonne et l'angoisse l'étreint ;
Tout devant son regard tremble, oscille et s'éteint ;
Et ses membres sont lourds et froids comme le marbre.
Il vient de s'affaisser enfin au pied d'un arbre.
Il s'est mis à prier. Il prie, et le grand vent,
Qui tout à l'heure encor tordait le bois mouvant
Et pleurait dans la nuit comme un glas funéraire,
S'est tu, pour mieux laisser s'élever sa prière
Vers celui qui mourut pour le salut de tous.
Il est comme Jésus tombé sur ses genoux.

Dans cette nuit sans fin, sans fin son œil se plonge,
Souvent il interrompt ses oraisons, et songe.
Il songe, et devant lui rayonne le passé,
Des plus chers souvenirs son esprit est bercé :
Il se retrouve enfant dans une humble chaumière ;
Il entend les doux sons de la voix de sa mère
Un rosaire à la main lui montrant à prier ;
Il voit son père, assis, le soir, près du foyer,
Sous un vieux christ de bois qui pend à la muraille,
Lisant quelque récit de chasse ou de bataille.
Sa jeunesse encor brille à ses yeux éblouis ;
Le doux fantôme blanc des jours évanouis
Gazouille à son oreille, étend sur lui ses ailes.
Tous ses amis d’antan passent sous ses prunelles...
Mais bientôt il s’éveille à la réalité,
Et, se sachant perdu dans cette immensité
Des bois, dans cette blanche et fauve solitude,
Tremblant de froid, de faim, de peur, de lassitude,
L’oreille ouverte aux cris lointains des loups errants,
Il sanglote, et des pleurs voilent ses yeux mourants ;
Et son seul compagnon, son vieux chien si fidèle,
Qui cache dans son cœur de bête tant de zèle,
Dont les regards parfois sont des regards humains,
En le voyant pleurer, vient lui lécher les mains,
Et, pendant qu’un œil morne et trouble le caresse,
De temps en temps il pousse un long cri de détresse.

Depuis quelques instants l’agonisant, hagard,
Sans cesse autour de lui promène son regard.

Un violent combat dans son âme se livre :
Tantôt il veut mourir et tantôt il veut vivre ;
Et le linceul neigeux étend sur lui ses plis.

Tout à coup, vers le ciel tournant ses traits pâlis,
Comme le Christ priant au jardin des Olives,

Il s’écrie, au milieu des cent rumeurs plaintives,
Des arbres torturés par les vents furieux,
Il s’écrie, un éclair céleste dans les yeux,
D’une voix à la fois tremblotante et sereine :
– Que votre volonté soit faite et non la mienne ! –
Puis il clôt sa paupière ; et son fidèle ami,
Sous le linceul glacé le croyant endormi,
Se couche à son côté, posant sur lui sa tête.
Le prêtre dort malgré les cris de la tempête,
Il dort, et rien jamais ne le réveillera ;
Et lorsque le soleil demain se lèvera,
Nul ne viendra verser des pleurs sur son cadavre,
Et le bon vieux chien, pris d’un désespoir qui navre,
Sera sous la forêt le seul qui gémira.
Il dort, et son squelette au printemps marquera,
Sous le bois reverdi, la route meurtrière
Où brusquement, finit sa féconde carrière.

Ses os ajouteront un auguste jalon
À ceux de ce chemin, si pénible et si long,
Qui sillonne en tous sens l’un et l’autre hémisphère,
Et que le Christ devait commencer au Calvaire.

La grande nuit

La froide nuit d’hiver plane sur les logis,
Et la neige étincelle et les astres flamboient.
Dans l’ombre, les vitraux d’église au loin rougeoient
Avec tout l’éclat pur et pompeux des rubis.

Depuis quelques instants les cloches carillonnent,
Et dans l'air glacial leur grande voix d'airain,
Dont l'écho va se perdre au fond du ciel serein,
Appelle les croyants aux temples qui rayonnent.

Et comme les bergers accouraient autrefois
Adorer l'Enfant-Dieu vagissant dans ses langes,
La foule, avec émoi, sous le regard des anges,
S'en vient se prosterner devant le Roi des rois.

Hommes, femmes, enfants, adolescents et vierges
Fixent, tout frémissants d'indicibles frissons,
Sur les autels dorés les petits Jésus blonds
Tout inondés des feux éblouissants des cierges.

Et, mariant leur voix aux vieux noëls naïfs
Dont on chérit toujours la douceur infinie,
Les orgues font couler de longs flots d'harmonie
Qui transportent bien loin les fidèles pensifs.

La voix des souvenirs aux âmes qu'elle embrase
Parle d'un soir béni par-dessus tous les soirs,
Et, doré des rayons du plus doux des espoirs,
Bethléem apparaît aux fervents en extase.

Le regard à la fois surpris et fasciné,
On voit dans une étable où le givre s'attache
Le charpentier Joseph et sa femme sans tache
Contempler à genoux un enfant nouveau-né.

On voit ce frêle enfant réchauffé par l'haleine
Des deux seuls animaux qu'abrite le réduit ;
On voit un ange aller, dans l'ombre de la nuit,

Parler à des bergers au milieu d’une plaine.

On entend palpiter dans le lointain des voix
Qui de l’hymne sans fin sont les échos fidèles,
On entend par moment des bruissements d’ailes
Mêlés à des accords de luth et de hautbois.

On entend proclamer l’ineffable mystère
Du Verbe qui s’est fait chair pour nous racheter ;
On entend dans les airs des chérubins chanter :
Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !

Entre les bras du rêve on monte jusqu’au ciel,
Et, le cœur palpitant, les prunelles voilées,
On s’enivre du chant des harpes étoilées
Qui célèbrent celui qu’attendait Israël.

Puis l’on écoute encore en son âme attendrie
Vibrer sur Bethléem l’hosanna triomphant ;
On revoit, inclinés sur un petit enfant,
Dans leur réduit glacé, Joseph avec Marie.

Et quand pâlit l’ardeur des cierges de l’autel,
Par des chemins où l’aube a mis ses reflets roses
Les croyants, tout joyeux, à leurs maisons bien closes
S’en vont faire flamber la bûche de Noël.

Ce feu nouveau proclame aussi le doux mystère
Du Verbe qui voulut parmi nous habiter, Et son
pétillement semble nous répéter :
Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !

Le premier de l’an

Au sein du Sahara, – la mer sinistre et dure
Dont l’onde illimitée est du sable brûlant, –
Sous l’implacable ardeur d’un soleil aveuglant,
Se profile parfois une île de verdure.

C’est l’oasis avec ses aspects enchanteurs,
Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures,
Où des sources d’eau vive unissent leurs murmures
Aux concerts incessants de mille oiseaux chanteurs.

Comme un émail géant l’éden au loin chatoie ;
Et dès qu’un groupe arabe, en marchant vers Alger,
Voit à l’horizon bleu ses palmiers émerger,
Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu’elle va trouver là
Des fruits délicieux, des eaux rafraîchissantes...
Elle aborde dans l’île aux rives séduisantes
En regardant le ciel et répétant : *Allah !*

Elle dort tout un jour au bord de quelque source,
Bercée aux trémolos des oiseaux familiers,
Laissant paître au hasard, à travers les halliers,
Les pauvres méharis tout brisés de leur course.

Elle dort sous l’arceau d’arbres toujours en fleur ;
Et quand les chameliers, remis de leurs fatigues,
Quittent ce paradis plein du parfum des figues,
Ils gardent dans leur veine un peu de sa fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine
Qu’en suivant notre étoile il nous faut tous franchir,
Il est des oasis où, pour se rafraîchir,

S’arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d’un éclat idéal :
De ses rayons divins l’espérance les dore ;
Et sitôt que notre œil en voit poindre l’aurore,
Nous la saluons tous d’un long cri triomphal.

Demain nous entrerons, malgré nos froids sévères,
Dans un de ces édens riants et gracieux,
Et là, rangés autour de mets délicieux,
Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur,
Las de courir après tant de chimères vaines,
Nous nous reposerons sous des ombres sereines,
Bercés à des refrains qui monteront du cœur.

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont ;
L’enfance frémira d’une joie infinie ;
Aux foyers tout sera paix, lumière, harmonie,
Et dans un même élan tous les cœurs s’uniront.

Et quand nous quitterons, l’âme toute ravie,
Ce paradis qui point à l’horizon neigeux,
Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux,
Pour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d’avance au coin du feu,
Et, comme les Bédouins saluant la ramée
De l’oasis ombreuse et toute parfumée,
Levons les yeux au ciel et disons : « Gloire à Dieu ! »

Sur un tableau de Lauenstein

Au bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille,
Où l'asphodèle embaume, où jase maint oiseau,
Entre des oliviers dont le front s'ensoleille,
Sous un abri de toile ombreux comme un berceau,
La Vierge mère est là qui tourne son fuseau,
Au bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille.

À sa gauche, tout près, son enfant gracieux,
– Sur lequel de la croix l'ombre déjà se pose, –
En regardant le ciel, vient de fermer les yeux.
On croirait voir en lui sommeiller une rose ;
Et la mère contemple, heureuse qu'il repose,
À sa gauche, tout près, son enfant gracieux.

Autour du doux Jésus endormi sur la laine
Prise aux brebis qu'on voit paître dans le lointain,
Tout attendris les vents retiennent leur haleine,
L'onde du lac suspend son murmure argentin
Dans la sérénité pensive du matin,
Autour du doux Jésus endormi sur la laine.

Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet,
Ineffablement blanc dans la blancheur des langes
Et tout illuminé d'un céleste reflet,
Tout à coup, effleurant les oliviers, des anges
Accourent l'adorer et chanter ses louanges,
Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet.

Les envoyés du Ciel, à l'ombre des ramures,
Disent tout bas, les yeux sur l'enfant endormi :
– Ne l'éveillez pas, lac, oiseaux, chants et murmures.
– Et lui, parfois ouvrant sa paupière à demi,
Semble entendre parfois dans l'ombre qui frémit

Les envoyés du Ciel, à l'ombre des ramures.

Le chœur divin répète : – Oh ! laissez-le dormir,
Laissez-le reposer à côté de sa mère ;
Trop tôt, hélas ! il doit s'éveiller et gémir
En songeant qu'au lointain se dresse le Calvaire. –
Le chœur divin répète : – Oh ! laissez-le dormir !

Et Jésus en rêvant continue à sourire,
Bercé dans son sommeil par les anges du Ciel,
Et, radieux et beau, son rêve semble dire :
– Terre, réjouis-toi ! rends grâce à l'Éternel :
L'enfant qui dort sera le sauveur d'Israël ! –
Et Jésus en rêvant continue à sourire.

Dans l'ombre

La pénombre envahit lentement l'azur clair
Du grand lac qui s'endort dans la forêt profonde.
Pas un souffle de vent ne frissonne dans l'air,
Pas une aile d'oiseau ne palpite sur l'onde.

Les pâles nénuphars, enlacés sur les eaux,
Semblent vouloir mourir, pris d'une langueur
douce, Et les arbres du bord, penchés sur les roseaux,
Se taisent, tout pensifs, comme les nids de mousse.

De l'immense miroir qu'encadre la forêt
S'élève une vapeur translucide et rosée,
Dans un déroulement si calme, qu'on dirait
Les ondulations d'un voile de rosée.

Et, le dernier reflet du jour agonisant
Vient de s’évanouir sur le velours des grèves.
L’ombre mystérieuse enveloppe à présent
La forêt et le lac absorbés dans leurs rêves.

Mais voici qu’au-dessus des grands arbres pensifs
Le croissant apparaît, serein comme la gloire,
Versant ses lueurs d’or, à travers les massifs,
Aux sentiers que les cerfs suivent pour aller boire.

L’onde sous ses rayons luit comme du métal
Où les feux de la forge étincellent encore,
Et les mélèzes verts ombrageant son cristal
À leurs sommets altiers ont des reflets d’aurore.

Le silence partout s’étend comme un linceul,
Et le flot, le pétrel, la mauve, la bruyère,
Le nid et le rameau, l’ajonc et le glaïeul
Ont un calme sans nom qui semble une prière.

Tout à coup, au milieu du feuillage muet,
Le bruit d’un pas léger tressaille sur la rive...
Et bientôt un chevreuil, furtif et l’œil au guet,
Débuche d’un hallier et marche vers l’eau vive.

Il sonde du regard, avant de s’abreuver,
Le rivage endormi que nul oiseau ne rase,
Puis, fixant le croissant qui vient de se lever,
Pousse comme un soupir de tristesse ou d’extase.

En contemplation devant l’immensité
Des ondes et des cieux éclairés par la lune,
Il promène en tous sens son grand œil velouté,
Souvent vers le zénith lève sa tête brune.

Mais soudain, comme il va boire au flot frais et pur,

Un coup de feu tout près jaillit d’une ravine...
Et, frappé par le plomb d’un braconnier obscur,
Le cerf s’affaisse, un jet de sang à la narine.

Mourant, il se débat sur le sable souillé
Et cherche à se traîner vers la forêt chérie...
Il expire en versant des pleurs, – agenouillé
Et les yeux vers le ciel comme quelqu’un qui prie.

Et c’est souvent ainsi qu’un poète, un rêveur,
– Pendant qu’au lac divin de l’art il boit la vie
Et sent frémir en lui le souffle créateur –
Est épié dans l’ombre et frappé par l’envie.

Un groupe

Un groupe de Bohémiens
Vient de s’arrêter dans la rue...
Ils voyagent avec leurs biens
Traînés par un boiteux qui rue.

Cheminant par monts et par vaux,
Épris de la grande nature,
Ils font le trafic des chevaux
Et disent la bonne aventure.

Ils ont fait halte, vers midi,
Étalant tout leur patrimoine...
Le cheval, qui n’est pas bandit,
Hennit pour avoir son avoine.

Sur le toit du taudis roulant,
Un grand singe à la barbe grise
Danse et gambade en miaulant
Et fait voir toute sa bêtise.

Un vieillard, l'habit plein d'accrocs,
Est assis à la vitre unique...
Au seuil un chien montre ses crocs
Au passant qui lui fait la nique.

Le dogue pousse un aboiement,
Quand quelque gamin tyrannique
Se donne le fol agrément
De faire ruer la bourrique.

Ils sont indolents, paresseux,
Vêtus comme des saltimbanques ;
Cependant leurs goussets crasseux
Sont gonflés de billets de banques.

On ne peut les habituer
Au travail : le vol les enivre.
Ils sont trop lâches pour tuer,
Mais aussi trop lâches pour vivre.

Ces gueux n'ont d'autre logement
Qu'une cahute vermoulue
Où règne despotiquement
Un hercule à la peau velue.

Le cabanon marche avec eux
Tiré par l'animal en nage.
Ils y vivent sales, visqueux,
À l'étroit comme en une cage.
Deux petits garçons, à l'œil noir,
Sont descendus de la voiture

Et cherchent, barrant le trottoir,
À vendre une immonde imposture.

La foule leur fait des affronts.
Le plus vieux, mécontent, exhale
Sa mauvaise humeur en jurons,
Tendant quelquefois sa main sale.

Près d'eux, souriant aux badauds
Attroupés devant une échoppe,
Leur mère, un enfant sur le dos,
S'offre pour tirer l'horoscope.

Mais elle a beau montrer ses dents
Dont l'émail sans tache étincelle,
Et rouler deux grands yeux ardents,
Rien ne tombe à son escarcelle.

Soudain le père pousse un cri…
La famille rentre frileuse.
À son passage, l'homme, aigri,
Lève sa grosse main calleuse.

Il parle, l'air terrifiant,
À la femme qui se dérobe
Pour donner le sein à l'enfant
Qui s'attache au pan de sa robe.

Et pendant que sur ses genoux
La mère veut endormir l'ange,
Elle répond à son époux
Par des mots tout suintants de fange.

Au fond de cet intérieur
Où l'œil avec dégoût se plonge,
– Le front mutin et l'air rieur,

Pressant les pores d'une éponge,

Une jeune fille est en train
De laver une vieille Cène
Et passe sur Jésus sa main
En chantant un couplet obscène.

Cependant le beau soleil d'or,
Dont rien ne peut souiller la coupe,
Toujours clément, répand encor
Des rayons dorés à ce groupe.

Et la nuit peut-être un oiseau
Vient-il du ciel une minute
Voir par la vitre le berceau
Qui rayonne dans la cahute.

À mademoiselle C. P.

Comme l'oiseau frileux qui s'enfuit à l'automne,
Vous nous avez quittés quand octobre est venu,
Alors qu'à nos carreaux la bise monotone
Pleurait en secouant les bras de l'arbre nu.

Vous envoler, c'était faire envoler la joie
Qu'en passant vous laissiez tomber sur chaque seuil,
C'était rendre plus morne encor mon front qui ploie ;
Dans nos cercles du soir c'était jeter le deuil.

Depuis votre départ, la maison est morose
Comme un nid qu'a vidé la main de l'oiseleur,

Comme un rosier en deuil de sa dernière rose,
Comme un vase brisé qui regrette sa fleur.

Nous devions vous revoir à la saison dorée…
Mai verse ses rayons et ses parfums si doux,
Les lilas sont fleuris, la plaine est diaprée,
Et la seule fauvette absente encor… c'est vous.

Quand donc nous sourira votre prunelle noire ?
De grâce, hâtez-vous, enfant, de revenir,
Car si vous tardez plus longtemps, nous allons croire
Que vous avez fermé votre âme au souvenir.

À mademoiselle ***

Enfant, as-tu trouvé de l'amertume au fond
Du vase éblouissant qui te versait la vie,
Que tu viens d'écarter tout à coup ton beau front
De la foule où naguère on te voyait ravie ?

Si jeune encore, as-tu déjà fait des ingrats ?
As-tu vu s'envoler quelque illusion blonde ?
Le sort ne veut-il plus te bercer dans ses bras ?
Oh ! dis-moi donc pourquoi tu vas quitter le monde ?

Quand le vent embaumé berce les encensoirs
Des lis que les rayons de mai partout font croître,
Pourquoi, te dépouillant de tes longs cheveux noirs,
Cours-tu t'ensevelir vivante dans un cloître ?

Pourquoi rêver devant une tête de mort,

Quand l’arbre parfumé qu’on nomme la jeunesse,
Balançant ses rameaux tout chargés de fruit d’or,
Jette au vent des amours ses chansons, son ivresse ?

Qu’importe ton secret ? ... Tu pars le cœur content ;
Tu sembles ignorer, de mystères avide,
Que la maison dorée où tu nous charmais tant
Sera demain aussi morne qu’un berceau vide.

T’arrachant aux baisers de ta famille en pleurs,
Tu franchiras le seuil sacré du sanctuaire,
En toilette de bal, le front chargé de fleurs,
Pour aller te coucher sous un drap mortuaire.

Un prêtre, en surplis blanc, aspergera ton corps
Qui frémira d’émoi sous l’eau sainte qui coule,
Et, pendant qu’il lira les versets pour les morts,
Des sanglots dans la nef éclateront en foule.

Et tu ne pourras plus porter ton nom si doux ;
Celui d’une martyre en aura pris la place.
Tu verras le plancher usé par tes genoux :
Et tes traits fins prendront une pâleur qui glace.

Le souvenir mourra dans ton cœur endormi ;
Tu seras pour les tiens, hélas ! comme perdue ;
Tu fermeras tes yeux mourants sans qu’un ami
Puisse mettre un baiser sur la lèvre éperdue.

Moi, je croirais ton cœur à l’amitié fermé,
Je le croirais plus sourd et plus froid que la pierre,
Si je ne songeais pas parfois, l’esprit calmé,
Qu’il faut, pour toucher Dieu, des anges sur la terre.

À Madeleine

Or, pendant que Jésus soupait, à Béthanie,
Entouré de fervents, chez Simon le lépreux,
Madeleine franchit le seuil du malheureux,
Et, souriant avec une grâce infinie
Au Christ qui lui montrait de son regard les cieux,
Elle baigna son front d'un parfum précieux.

Cette profusion indigna les apôtres.
– Nous pouvions, disaient-ils, vendre cher ce parfum
Répandu follement et perdu pour chacun,
En partager le prix aux plus pauvres des nôtres. –
Et le Sauveur, lisant dans le fond de leur cœur,
Très pâle, demanda : – Pourquoi donc cette aigreur ?

Pourquoi donc avez-vous contristé cette femme ?
Vous aurez constamment des pauvres parmi vous,
Mais il faudra bientôt que je vous quitte tous...
Celle qui répandit sur moi ce pur dictame
Songe à ma sépulture, et son nom répété
Brillera dans le temps et dans l'éternité. –

Ainsi que ta patronne au fond de la Judée,
Tu portes, Madeleine, un vase de grand prix,
Et, souriant avec amour à ton pays,
Tu baignes son front nu du parfum de l'idée,
De ton grand cœur penché tu fais couler sans fin
À nos foyers ravis le flot de l'art divin.

Tu fais couler sans fin dans les âmes l'ivresse
D'un dictame subtil et doux comme un baiser. Sans
trêve, sans repos, sans peur de l'épuiser,
Avec l'enthousiasme ardent de la jeunesse,

Aux humbles, aux obscurs, aux riches, aux
puissants, Tu verses ta pensée en jets éblouissants.

Peut-être songes-tu que dans la noble arène
Où nous devons lutter pour défendre nos droits,
Notre race, meurtrie et ployant sous sa croix,
Devra mourir un jour, et, telle Madeleine
Croyant voir sur un Dieu le tombeau se fermer,
D’un arôme idéal tu veux la parfumer.

Pro victis

Je ne célèbre pas aujourd’hui les grands cœurs
Pour qui la foule chante et pour qui l’airain gronde.
Je ne célèbre pas les orgueilleux vainqueurs
Dont les drapeaux sanglants éblouissent le monde
Et laissent derrière eux d’éternelles rancœurs.

Non, je ne chante pas pour ceux que la victoire
Accompagne partout dans son vol souverain.
Non, je ne chante pas pour les preux dont l’Histoire
Va buriner les noms sur ses tables d’airain,
Et que nimbent déjà les rayons de la gloire.

Je fais vibrer mon luth pour les silencieux
Qui peinent sans repos, sans espoir, sans promesse,
Pour les humbles qui n’ont d’autre but que les cieux,
Pour les souffrants à qui l’arbre de la jeunesse
Hélas ! a refusé ses fruits délicieux.

Je fais vibrer mon luth pour tous ceux dont la tête
Blanchit dans des combats toujours infructueux.
J'admire ces vaincus, et, pendant que l'on fête
Les puissants, les cruels et les ambitieux,
Debout sur des débris, je chante leur défaite.

Pendant qu'un peuple acclame un fier triomphateur,
Pour ces blessés du sort tombés sur des ruines
Où n'arrive jamais un mot consolateur,
Agenouillé près d'eux, la main sur leurs poitrines,
J'entonne un *requiem* où frémit tout mon cœur.

Pendant que cent drapeaux, que la lumière inonde,
Font claquer dans le vent leurs larges plis soyeux,
À leur côté, perdu dans une nuit profonde,
Je leur dis : – Ceux-là seuls seront victorieux
Qui sauront triompher toujours du vice immonde.

Je leur répète : – Heureux les humbles, les déçus,
Qui des vertus ont pu se faire des refuges. –
Et puis je leur demande : – Où sont les vrais vaincus ?
Qui donc sont les vainqueurs ? Socrate ou bien ses juges ?
Les martyrs ou Néron ? Pilate ou bien Jésus ?

Non, je n'exalte pas le puissant à cette heure ;
Je chante pour celui que la vie a blessé,
Pour le déshérité que nul plaisir n'effleure ;
Je chante pour l'obscur et pour le délaissé,
Pour le conscrit qui tombe et l'exilé qui pleure.

Oui, je dis les douleurs, les deuils et les effrois.
Je chante pour tous ceux dont les mains sont sans
tache, Pour les peuples râlant sous le genou des rois,

Pour Colomb dans les fers, pour Chénier sous la hache,
Pour Jeanne à son bûcher, pour le Christ sur sa croix.

À mon père

Depuis que l’on me vit en pleurs parmi des marbres,
Dans l’ombre des caveaux et l’ombre des cyprès,
Cinq fois le vent d’automne a dépouillé les arbres,
La neige a blanchi les forêts.

Cinq fois le doux printemps a réchauffé la pierre
Et rendu chants et joie au bosquet endormi,
Depuis que tu fermas à jamais ta paupière,
Ô mon père ! ô mon guide ! ô mon meilleur ami !

Bien des soleils ont lui sur ta couche dernière ;
Mais au fond de mon cœur, lassé du poids des jours,
La blessure que fit ton départ, ô mon père,
Saigne encore, saigne toujours.

Oui, constamment en moi je sens cette blessure,
Et le baume du temps ne saura la fermer,
Car je te chérissais d’un amour sans mesure,
Comme un fils pieux seul est capable d’aimer.

Je te vouais un culte ardent, franc et sincère,
Et devant ton cœur pris du suprême frisson,
Devant ton corps drapé dans les plis du suaire,
Je sentis sombrer ma raison.

Moi que n’avait jamais ployé nulle tempête,

Moi qui narguais les coups du destin triomphant,
Dont la neige des ans avait blanchi la tête,
Je pleurai tout un jour avec des yeux d'enfant.

Je pleurai tout un jour, incliné sur ta couche,
Serrant ta main raidie, ô noble et saint vieillard,
Et fixant un regard trouble et presque farouche
Sur tes prunelles sans regard.

J'avais perdu l'ami qui jamais ne vous blesse,
Qui vous ouvre son cœur en vous ouvrant ses bras,
Vous reproche un écart d'une voix qui caresse, –
Et s'attache toujours comme une ombre à vos pas.

J'avais vu se voiler l'astre de la sagesse,
Dont les feux si longtemps me montrèrent le port…
Et j'étais resté seul, seul avec ma tristesse,
Seul avec le froid de la mort.

La voix qui me disait jadis : « Prie, aime, espère »,
S'était évanouie, et pour toujours, hélas !
Et je n'entendais plus, penché sur toi, mon père,
Que les plaintes du vent et les sanglots du glas.

Et lorsque ton cercueil disparut sous la terre,
Dans le gouffre implacable où nul rayon n'a lui,
Je crus que tout mon être au fond du cimetière
S'ensevelissait avec lui.

Depuis lors je supplie en vain Dieu qu'il m'exauce,
Je lui demande en vain la joie et le repos ;
Je pleure, et je voudrais qu'en la nuit de ta fosse
Un de mes pleurs coulât, pour y baiser tes os.

L'amour que je te garde à tout saura survivre,
Fera battre toujours mon cœur inconsolé,

Et je voudrais qu'un vers immortel dans mon livre
Redit ton nom immaculé.

Ce nom sans tache, père, en tremblant je le trace.
Il brille sur la page où mon front a pâli,
Et comme un talisman sacré que l'on embrasse
Saura le préserver de l'éternel oubli.

Les Aspirations,
poésies de William Chapman.
sont parus, à Paris,
chez les Librairies-imprimeries réunies,
en 1904.

ISBN : 978-2-89668-640-7
© Vertiges éditeur, 2018
– 0641 –